
ALLI



· BIBLIOTECA ·
· LVCCHESI · PALLI ·

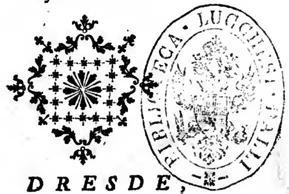
LE SIÉCLE DE LOUIS XIV.

PUBLIÉ

Par M. DE FRANCHEVILLE ; Conseiller aulique de Sa Majesté, & membre de l'Académie royale des Sciences & Belles-lettres de Prusse.

TOME SECOND.

Troisiéme édition.



A DRESDE,

Chez GEORGES CONRAD WALTHER, Libraire du Roi.

M. DCC. LIII.

AVEC PRIVILE'GE.



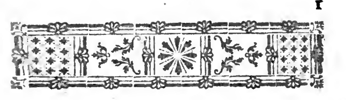
TABLE

ES CHAPITRES

DU TOME SECOND.

Fin de la Table des chapitres.

LE



LE SIÉCLE DE *LOUIS XIV.*

CHAPITRE DIX-SEPTIÉME.

Guerre de 1701. *Conduite du prince Eugéne, du maréchal de Villeroi, du duc de Vendôme, du duc de Marlborovv, du maréchal de Villars, jusqu'en* 1703.

LE prémier Général qui balança la supériorité de la France, fut un Français; car on doit appeller de ce nom le prince Eugéne, quoiqu'il fût petit-fils de Charles-Emanuel Duc de Savoie. Son pere, le comte de Soissons, établi en France, Lieutenant-général des armées & Gouverneur de Champagne, avait épousé Olimpe Mancini, l'une des niéces du cardinal Mazarin:

de ce mariage, d'ailleurs malheureux,
Octob. 1663. naquit à Paris ce Prince si dangereux depuis à Louis XIV, & si peu connu de lui dans sa jeunesse. On le nomma d'abord en France le chevalier de Carignan. Il prit ensuite le petit collet : on l'appellait l'Abbé de Savoie. On prétend qu'il demanda un régiment au Roi, & qu'il fut refusé parce qu'il était trop lié avec les princes de Conti alors en disgrace. Ne pouvant réüssir auprès de Louis XIV, il alla servir l'Empereur contre les Turcs en Hongrie en 1684, avec les princes de Conti, qui y avaient déjà fait une campagne glorieuse. Le Roi fit ordonner aux princes de Conti, & à tous ceux qui faisaient avec eux le voïage, de revenir. L'Abbé de Savoie fut le seul qui n'obéït point : il continua sa route, déclarant qu'il renonçait à la France. Le Roi, quand il l'apprit, dit à ses courtisans : *Ne trouvez-vous pas que j'ai fait là une grande perte ?* & les courtisans assûrerent, que l'Abbé de Savoie serait toûjours un esprit dérangé, un homme incapable de tout. On en jugeait par quelques emportemens de jeunesse, sur lesquels il ne faut jamais juger les hommes. Ce Prince, trop méprisé à la Cour de France, était né avec les qualités qui font un héros dans la

guerre & un grand homme dans la paix ; un esprit plein de justesse & de hauteur, aïant le courage nécessaire, & dans les armées, & dans le cabinet. Il a fait des fautes, comme tous les Généraux ; mais elles ont été cachées sous le nombre de ses grandes actions. Il a ébranlé la grandeur de Louis XIV, & la puissance ottomane, il a gouverné l'Empire : & dans le cours de ses victoires & de son ministère, il a méprisé également le faste & les richesses. Il a même cultivé les lettres & les a protégées autant qu'on le pouvait à la Cour de Vienne. Agé alors de trente-sept ans, il avait l'expérience de ses victoires remportées sur les Turcs, & des fautes commises par les Impériaux dans les dernières guerres, où il avait servi contre la France. Il descendit en Italie par le Trentin sur les terres de Venise, avec trente mille hommes, & la liberté entière de s'en servir comme il le voudrait. La Cour défendit d'abord au maréchal de Catinat de s'opposer au passage du prince Eugéne ; soit pour ne point commettre le prémier acte d'hostilité, ce qui est une mauvaise politique quand on a les armes à la main ; soit pour ménager les Venitiens, qui étaient pourtant moins dangereux que l'armée alle-

mande. Cette faute de la Cour en fit commettre d'autres à Catinat. Rarement réüssit-on, quand on suit un plan qui n'est pas le sien : on sait d'ailleurs combien il est difficile, dans ce païs tout coupé de rivieres & de ruisseaux, d'empêcher un ennemi habile de les passer. Le prince Eugéne joignait à une grande profondeur de desseins, une vivacité prompte d'exécution. La nature du terrein aux bords de l'Adige faisait encore que l'armée ennemie était plus ramassée, & la française plus étenduë. Catinat voulait aller à l'ennemi ; mais quelques Lieutenans-généraux firent des difficultés, & formerent des cabales contre lui. Il eut la faiblesse de ne se pas faire obéïr : la modération de son esprit lui fit faire cette grande faute. Eugéne força d'abord le poste de Carpi, auprès du canal blanc, défendu par Saint-Fremont, qui ne suivit pas en tout les ordres du Général, & qui se fit battre. Après ce succès, l'armée allemande fut maîtresse du païs entre l'Adige & l'Adda ; elle pénétra dans le Bressan, & Catinat recula jusques derrière l'Oglio. Beaucoup de bons Officiers approuvaient cette retraite qui leur paraissait sage ; & il faut encore ajoûter, que le défaut des munitions promises

par le Ministre, la rendait nécessaire. Les courtisans, & sur tout ceux qui espéraient de commander à la place de Catinat, firent regarder sa conduite comme l'opprobre du nom français. Le maréchal de Villeroi persuada, qu'il réparerait l'honneur de la nation. La confiance avec laquelle il parla, & le goût que le Roi avait pour lui, obtinrent à ce Général le commandement en Italie: le maréchal de Catinat, malgré les victoires de Stafarde & de la Marsaille, fut obligé de servir sous lui.

Le maréchal duc de Villeroi, fils du Gouverneur du Roi, élevé avec lui, avait eu toûjours sa faveur: il avait été de toutes ses campagnes & de tous ses plaisirs: c'était un homme d'une figure agréable & imposante, très-brave, très-honnête homme, bon ami, vrai dans la société, magnifique en tout. Mais ses ennemis disaient, qu'il était plus occupé, étant Général d'armée, de l'honneur & du plaisir de commander, que des desseins d'un grand Capitaine: ils lui reprochaient un attachement à ses opinions, qui ne déférait aux avis de personne.

Il vint en Italie donner des ordres au maréchal de Catinat, & des dégoûts au Duc de Savoie. Il faisait sentir,

qu'il penſait en effet qu'un favori de Louis XIV, à la tête d'une puiſſante armée, était fort au-deſſus d'un Prince : il ne l'appellait que Mons de Savoie : il le traitait comme un Général à la ſolde de France, & non comme un Souverain, maître des barrières que la nature a miſes entre la France & l'Italie. L'amitié de ce Souverain ne fut pas auſſi ménagée, qu'elle était néceſſaire : la Cour penſa que la crainte ſerait le ſeul nœud qui le retiendrait; & qu'une armée françaiſe, dont environ ſix à ſept mille ſoldats piémontais étaient ſans ceſſe environnés, répondrait de ſa fidélité. Le maréchal de Villeroi agit avec lui comme ſon égal dans le commerce ordinaire, & comme ſon ſupérieur dans le commandement. Le Duc de Savoie avait le vain titre de Généraliſſime; mais le maréchal de Villeroi l'était. Il ordonna d'abord, que l'on attaquât le prince Eugéne au poſte de Chiari près de l'Oglio. Les Officiers généraux jugeaient, qu'il était contre toutes les règles de la guerre d'attaquer ce poſte, pour des raiſons déciſives; c'eſt qu'il n'était d'aucune conſéquence, & que les retranchemens en étaient inabordables; qu'on ne gagnait rien en le prenant, & que ſi on le manquait, on perdait

la réputation de la campagne. Villeroi dit au Duc de Savoie qu'il fallait marcher, & envoïa un Aide-de-camp ordonner de sa part au maréchal de Catinat d'attaquer. Catinat se fit répéter l'ordre trois fois; & se tournant vers les Officiers qu'il commandait, *Allons donc*, dit-il, *Messieurs, il faut obéir*. On marcha aux retranchemens. 11 Sept. 1701.
Le Duc de Savoie, à la tête de ses troupes, combattit comme un homme qui aurait été content de la France. Catinat chercha à se faire tuer: il fut blessé; mais tout blessé qu'il était, voïant les troupes du Roi rebutées, & le maréchal de Villeroi ne donnant point d'ordre, il fit la retraite; après quoi il quitta l'armée, & vint à Versailles rendre compte de sa conduite au Roi, sans se plaindre de personne.

Le prince Eugéne conserva toûjours sa supériorité sur le maréchal de Villeroi. Enfin au cœur de l'hiver 1702, un jour que ce Maréchal dormait avec Février 1702.
sécurité dans Crémone, ville assez forte & munie d'une très-grande garnison, il est réveillé au bruit des décharges de mousqueterie. Il se leve en hâte, monte à cheval; la prémière chose qu'il rencontre, c'est un escadron ennemi. Le Maréchal aussi-tôt est fait prisonnier &

conduit hors de la ville, ſans ſavoir ce qui s'y paſſait, & ſans pouvoir imaginer la cauſe d'un événement ſi étrange. Le prince Eugéne était déjà dans Crémone. Un Prêtre, nommé Bozzoli, Prévôt de ſainte-Marie la neuve, avait introduit les troupes allemandes par un égout : quatre cens ſoldats entrés par cet égout dans la maiſon du Prêtre, avaient ſur le champ égorgé la garde des deux portes; les deux portes ouvertes, le prince Eugéne entre avec quatre mille hommes. Tout cela s'était fait avant que le Gouverneur, qui était eſpagnol, s'en fût douté, & avant que le maréchal de Villèroi fût éveillé. Le ſecret, l'ordre, la diligence, toutes les précautions poſſibles avaient préparé l'entrepriſe. Le Gouverneur eſpagnol ſe montre d'abord dans les ruës avec quelques ſoldats ; il eſt tué d'un coup de fuſil : tous les Officiers généraux ſont ou tués ou pris, à la réſerve du comte de Revel Lieutenant-général, & du marquis de Prâlin. Le hazard confondit la prudence du prince Eugéne.

Le chevalier d'Entragues devait faire ce jour-là dans la ville une revûë du régiment des vaiſſeaux, dont il était Colonel ; & déjà les ſoldats s'aſſemblaient à quatre heures du matin à une

xtrémité de la ville, précisément dans : tems que le prince Eugéne entrait ar l'autre. D'Entragues commence à ourir par les ruës avec ses soldats : il ésiste aux Allemans qu'il rencontre : il onne le tems au reste de la garnison 'accourir. Les Officiers, les soldats, êle-mêle, les uns mal armés, les utres presque nuds, sans Commanlant, sans ordre, remplissent les ruës, es places publiques. On combat en :onfusion : on se retranche de ruë en uë, de place en place. Deux régimens rlandais, qui faisaient partie de la garnison, arrêtent les efforts des Impéiaux. Jamais ville n'avait été surprise ivec plus de sagesse, ni défenduë avec ant de valeur. La garnison était d'environ cinq mille hommes. Le prince Eugéne n'en avait pas encore introduit plus de quatre mille : un gros détachement de son armée devait arriver par le pont du Pô, les mesures étaient bien prises. Un autre hazard les dérangea toutes. Ce pont du Pô, mal gardé par environ cent soldats français, devait d'abord être saisi par les Cuirassiers allemans, qui dans l'instant que le prince Eugéne entra dans la ville, furent commandés pour aller s'en emparer : il fallait pour cet effet, qu'étant

entrés par la porte du nord, voiſine de l'égoût, ils ſortiſſent ſur le champ de Crémone du côté du midi par la porte du Pô, & qu'ils couruſſent au pont. Ils y allaient; le guide qui les conduiſait, eſt tué d'un coup de fuſil tiré d'une fenêtre : les Cuiraſſiers prennent une ruë pour une autre; ils allongent leur chemin. Dans ce petit intervalle de tems, les Irlandais ſe jettent à la porte du Pô; ils combattent & repouſſent les Cuiraſſiers : le marquis de Prâlin profite du moment; il fait couper le pont : alors le ſecours que l'ennemi attendait, ne put arriver, & la ville eſt ſauvée.

Le prince Eugéne, après avoir combattu tout le jour, toûjours maître de la porte par laquelle il était entré, ſe retire enfin, emmenant le maréchal de Villeroi & pluſieurs Officiers généraux priſonniers, mais aïant manqué Crémone, que ſon activité & ſa prudence, jointes à la négligence du Gouverneur, lui avaient donnée, & que le hazard & la valeur des Français & des Irlandais lui ôterent.

Le maréchal de Villeroi, extrêmement malheureux en cette occaſion, fut condamné à Verſailles par les courtiſans, avec toute la rigueur & l'amer-

:ume qu'inspiraient sa faveur & son caractère, dont l'élévation leur paraissait approcher de la vanité. Le Roi, qui le plaignait sans le condamner, irrité qu'on blâmât si hautement son choix, s'échappa à dire : *On se déchaîne contre lui, parce qu'il est mon favori :* terme dont il ne se servit pour personne, que cette seule fois en sa vie. Le duc de Vendôme fut aussi-tôt nommé pour aller commander en Italie.

Le duc de Vendôme, petit-fils d'Henri IV, était intrépide comme lui, doux, bienfaisant, sans faste, ne connaissant ni la haine, ni l'envie, ni la vengeance. Il n'était fier qu'avec des Princes : il se rendait l'égal de tout le reste. C'était le seul Général, sous lequel le devoir du service, & cet instinct de fureur purement animal & méchanique qui obéït à la voix des Officiers, ne menassent point les soldats au combat : ils combattaient pour le duc de Vendôme ; ils auraient donné leur vie pour le tirer d'un mauvais pas, où la précipitation de son génie l'engageait quelquefois. Il ne passait pas pour méditer ses desseins avec la même profondeur que le prince Eugéne, & pour entendre comme lui l'art de faire subsister les armées : il négligeait trop les détails : il

laissait périr la discipline militaire : la table & le sommeil lui dérobeaient trop de tems, aussi-bien qu'à son frere. Cette mollesse le mit plus d'une fois en danger d'être enlevé, mais un jour d'action, il réparait tout par une présence d'esprit & par des lumières que le péril rendait plus vives ; & ces jours d'action il les cherchait toûjours, moins fait, à ce qu'on disait, pour une guerre défensive, & aussi propre à l'offensive que le prince Eugéne.

Ce desordre & cette négligence qu'il portait dans les armées, il l'avait à un excès surprenant dans sa maison, & même sur sa personne : à force de haïr le faste, il en vint à une malpropreté cinique, dont il n'y a point d'exemple ; & son desintéressement, la plus noble des vertus, devint en lui un défaut, qui lui fit perdre, par son dérangement, beaucoup plus qu'il n'eût dépensé en bienfaits. On l'a vû manquer souvent du nécessaire. Son frere le Grand-Prieur, qui commanda sous lui en Italie, avait tous ces mêmes défauts, qu'il poussait encore plus loin, & qu'il ne rachetait que par la même valeur. Il était étonnant de voir deux Généraux ne sortir souvent de leur lit qu'à quatre heures après midi, & deux Princes, petits-

:s d'Henri IV, plongés dans une né-
ligence de leurs personnes, dont les
lus vils des hommes auraient eu honte.

Ce qui est plus surprenant encore,
'est ce mêlange d'activité & d'indo-
ence avec lequel Vendôme fit contre
.ugéne une guerre vive d'artifice, de
urprises, de marches, de passages de
ivieres, de petits combats souvent aussi
nutiles que meurtriers, de batailles
anglantes où les deux partis s'attri-
buaient la victoire : telle fut celle de Lu-
zara, pour laquelle les *Te Deum* furent 15 Août
chantés à Vienne & à Paris. Vendô- 1702.
me était vainqueur toutes les fois qu'il
n'avait pas à faire au prince Eugéne en
personne; mais dès qu'il le retrouvait
en tête, la France n'avait plus aucun
avantage.

Au milieu de ces combats, & des 5 Janv.
siéges de tant de châteaux & de petites 1703.
villes, des nouvelles secrettes arrivent à
Versailles, que le Duc de Savoie,
petit-fils d'une sœur de Louis XIII,
beau-pere du Duc de Bourgogne, beau-
pere de Philippe V, va quitter les
Bourbons, & marchande l'appui de
l'Empereur. On s'indigne & on s'étonne
qu'il abandonne à la fois ses deux gen-
dres, & même, à ce qu'on croit, ses
véritables intérêts. Mais l'Empereur lui

promettait tout ce que ſes gendres lui avaient refuſé, le Montferrat-Mantouan, Aléxandrie, Valence, les païs entre le Pô & le Tanaro, & plus d'argent que la France ne lui en donnait. Cet argent devait être fourni par l'Angleterre; car l'Empereur en avait à peine pour ſoudoïer ſes armées: l'Angleterre, la plus riche des alliés, contribuait plus qu'eux tous pour la cauſe commune. Si le Duc de Savoie conſulta peu les loix des nations & celles de la nature, c'eſt une queſtion de morale, laquelle ſe mêle peu de la conduite des Souverains: l'événement ſeul a fait voir à la fin, qu'il ne manqua pas, au moins dans ſon traité, aux loix de la politique: mais il y manqua dans un autre point bien eſſentiel; ce fut en laiſſant ſes troupes à la merci des Français, tandis qu'il traitait avec l'Empereur. Le duc
10 Août 1703. de Vendôme les fit deſarmer. Elles n'étaient, à la vérité, que de cinq mille hommes; mais ce n'était pas un petit objet pour le Duc de Savoie.

A peine la maiſon de Bourbon a-t-elle perdu cet allié, qu'elle apprend que le Portugal eſt déclaré contre elle. Pierre, Roi de Portugal, reconnaît l'archiduc Charles pour Roi d'Eſpagne. Le Conſeil impérial, au nom de cet

rchiduc, démembrait en faveur de ierre II, une monarchie, dans laquelle il n'avait pas encore une ville : lui cédait, par un de ces traités qui 'ont point eu d'exécution, Vigo, aïonne, Alcantara, Badajox, une artie de l'Estramadoure, tous les païs tués à l'occident de la riviere d'Argent n Amérique ; en un mot, il partaeait ce qu'il n'avait pas, pour acquer ir ce qu'il pourrait en Espagne.

Le Roi de Portugal, le Prince de Darmtadt, Ministre de l'Archiduc, l'Amiante de Castille son partisan, imploerent même le secours du Roi de Maroc. Non-seulement ils firent des raités avec ces Barbares, pour avoir les chevaux & du bled ; mais ils demanderent des troupes. L'empereur de Maroc, Muley Ismaël, le Tyran le plus guerrier & le plus politique qui fût alors chez les nations mahométanes, ne voulut envoïer ses troupes qu'à des conditions dangereuses pour la chrétienté, & honteuses pour le Roi de Portugal : il demandait en ôtage un fils de Roi, & des villes. Le traité n'eut point lieu : les Chrétiens se déchirerent de leurs propres mains, sans y joindre les mains des Barbares. Ce secours d'Afrique ne valait pas, pour la

maiſon d'Autriche, celui d'Angleterre & de Hollande.

Churchil, comte & enſuite duc de Marlborow, déclaré Général des troupes anglaiſes & hollandaiſes dès l'an 1702, fut l'homme le plus fatal à la grandeur de la France, qu'on eût vû depuis pluſieurs ſiécles. Il n'était pas comme ces Généraux, auxquels un Miniſtre donne par écrit le projet d'une campagne, & qui, après avoir ſuivi à la tête d'une armée les ordres du cabinet, reviennent briguer l'honneur de ſervir encore : il gouvernait alors la Reine d'Angleterre, & par le beſoin qu'on avait de lui, & par l'autorité que ſa femme avait ſur l'eſprit de cette Reine ; il menait le Parlement par ſon crédit, & par celui de Godolphin Grand-Threſorier, dont le fils épouſa ſa fille. Ainſi maître de ſa Cour, du Parlement, de la guerre & des finances, plus Roi que n'avait été Guillaume, auſſi politique que lui, & beaucoup plus grand Capitaine, il fit plus que les alliés n'oſaient eſpérer. Il avait, par-deſſus tous les Généraux de ſon tems, cette tranquillité de courage au milieu du tumulte, & cette ſérénité d'ame dans le péril, que les Anglais appellent *cool head*, *tête froide*. C'eſt peut-être

ette qualité, le prémier don de la na-
ure pour le commandement, qui a
onné autrefois tant d'avantage aux An-
lais sur les Français, dans les plaines
e Poitiers, de Créci, & d'Azincourt.

Marlborow, guerrier infatigable pen-
ant la campagne, devenait un négo-
iateur aussi agissant pendant l'hiver. Il
llait à la Haie, & dans toutes les Cours
'Allemagne: il persuadait les Hollan-
ais de s'épuiser, pour abbaisser la Fran-
e: il excitait les ressentimens de l'E-
ecteur palatin: il allait flater la fierté
le l'Electeur de Brandebourg, lorsque
e Prince voulut être Roi: il lui pré-
entait la serviette à table, pour en ti-
er un secours de sept à huit mille sol-
lats. Le prince Eugéne, de son côté,
ne finissait une campagne, que pour al-
er faire lui-même à Vienne les prépa-
atifs de l'autre. On sait si les armées
en sont mieux pourvuës, quand le Gé-
néral est le Ministre. Ces deux hommes,
tantôt commandant ensemble, tantôt
séparément, furent toûjours d'intelligen-
ce: ils conféraient souvent à la Haie
avec le grand-pensionnaire Hensius &
le greffier Fagel, qui gouvernaient les
provinces-unies avec autant de lumière
que les Barnevelt & les de With, &
avec plus de bonheur: ils faisaient toû-

jours de concert mouvoir les resſorts de la moitié de l'Europe contre la maiſon de Bourbon ; & le miniſtère de France était alors bien faible, pour réſiſter longtems à ces forces réünies : le ſecret de leur projet de campagne fut toûjours gardé entre eux : ils arrangeaient eux-mêmes leurs deſſeins, & ne les confiaient à ceux qui devaient les ſeconder, qu'au point de l'exécution. Chamillard au contraire, n'étant ni politique, ni guerrier, ni même homme de finance, & jouant cependant le rolle d'un prémier Miniſtre, dans l'impuiſſance où il était de faire des arrangemens par lui-même, les recevait de pluſieurs mains ſubalternes : ſon ſecret était quelquefois divulgué, avant même qu'il ſût préciſément ce qu'on devait faire.

Dès que Marlborow eut le commandement des armées confédérées en Flandre, il fit voir qu'il avait appris l'art de la guerre ſous Turenne : il avait fait autrefois ſes prémières campagnes, volontaire ſous ce Général. On ne l'appellait dans l'armée, que le bel Anglais : mais le vicomte de Turenne avait jugé que le bel Anglais ſerait un jour un grand homme. Il commença par élever des Officiers ſubalternes, & juſqu'alors inconnus, dont il démêlait le mé-

:e, sans s'assujettir à l'ordre du grade
ilitaire, que nous appellons en Fran-
l'ordre du tableau. Il savait que quand
s grades ne sont que la suite de l'an-
enneté, l'émulation périt; & qu'un
fficier, pour être plus ancien, n'est
.s toûjours meilleur. Il forma d'abord
:s hommes: il gagna du terrein sur
; Français sans combattre. Le pré-
ier mois, le comte d'Atlone Géné-
l hollandais lui disputa le comman- 1702.
ment; & dès le second, il fut obligé
: lui déférer en tout. Le Roi de Fran-
avait envoïé contre lui son petit-fils
Duc de Bourgogne, Prince sage &
ste, né pour rendre les hommes heu-
ıx: le maréchal de Boufiers, homme
un courage infatigable, commandait
.rmée sous ce jeune Prince. Mais le
ıc de Bourgogne, après avoir vû pren-
e plusieurs places, après avoir été
rcé de reculer par les marches savan-
; de l'Anglais, revint à Versailles au Sept. &
ilieu de la campagne: Boufiers resta Octob.
ıl témoin des succès de Marlborow, 1702.
.i prit Venlo, Ruremonde, Liége,
ançant toûjours, & ne perdant pas
ı moment la supériorité.
Marlborow, de retour à Londres
rès cette campagne, reçut les hon-
urs dont on peut jouïr dans une mo-

narchie & dans une république ; créé Duc par la Reine, &, ce qui est plus flateur, remercié par les deux chambres du Parlement, dont les députés vinrent le complimenter dans sa maison.

Il s'élevait cependant un homme, qui semblait devoir rassûrer la fortune de la France : c'était le maréchal duc de Villars, alors simple Lieutenant-général, & que nous avons vû depuis Généralissime des armées de France, d'Espagne & de Sardaigne, à l'âge de quatre-vingt-deux ans ; homme plein d'audace & de confiance : il avait été l'artisan de sa fortune, par son opiniâtreté à faire au-delà de son devoir. Il déplut quelquefois à Louis XIV, &, ce qui était plus dangereux, à Louvois, parce qu'il leur parlait avec la même hardiesse qu'il servait. On lui reprochait de n'avoir pas une modestie digne de sa valeur : mais enfin on s'était apperçu qu'il avait un génie fait pour la guerre, & fait pour conduire des Français ; on l'avait avancé en peu d'années, après l'avoir laissé languir long-tems.

Il n'y a guére eu d'hommes dont la fortune ait fait plus de jaloux, & qui ait dû moins en faire. Il a été Maréchal de France, Duc & Pair, Gouverneur de Provence ; mais aussi il a sauvé

Etat : & d'autres, qui l'ont perdu, ou ui n'ont été que courtisans, ont eu peu près les mêmes récompenses. On ui a reproché jusqu'à ses richesses, acuises par des contributions dans le païs nnemi, prix légitime & médiocre de a valeur & de sa conduite; pendant que eux qui ont élevé des fortunes dix ois plus considérables par des voies honeuses, les ont possédées avec l'approation universelle. Il n'a guére commencé à jouïr de sa renommée que ers l'âge de quatre-vingts ans : il fallait qu'il survécût à toute la Cour, pour goûter pleinement sa gloire.

Il n'est pas inutile qu'on sache quelle a été la raison de cette injustice dans es hommes; c'est que le maréchal de Villars n'avait point d'art : il n'avait, ni celui de se faire des amis avec de la probité & de l'esprit, ni celui de se faire valoir en parlant de lui-même comme il méritait que les autres en parlassent.

Il dit un jour au Roi devant toute la Cour, lorsqu'il prenait congé pour aller commander l'armée : *Sire, je vais combattre les ennemis de Votre Majesté, & je vous laisse au milieu des miens.* Il dit aux courtisans du Duc d'Orléans, Régent du roïaume, devenus riches par ce

bouleversement de l'Etat appellé sistême : *pour moi, je n'ai jamais rien gagné que sur les ennemis.* Ces discours, où il mettait le même courage que dans ses actions, rabbaissaient trop les autres hommes, déjà assez irrités par son bonheur.

Il était, en ces commencemens de la guerre, l'un des Lieutenans-généraux qui commandaient des détachemens dans l'Alsace. Le Prince de Bade, à la tête de l'armée impériale, venait de prendre Landau, défendu par Mélac pendant quatre mois. Ce Prince faisait des progrès : il avait les avantages du nombre, du terrein, & d'un commencement de campagne heureux : son armée était dans ces montagnes dû Brisgau, qui touchent à la forêt noire ; & cette forêt immense séparait les troupes bavaroises des françaises. Catinat commandait dans Strasbourg : sa circonspection l'empêcha d'entreprendre d'aller attaquer le Prince de Bade, avec tant de desavantage : l'armée de France eût été perduë sans ressource, & l'Alsace eût été ouverte par un mauvais succès. Villars, qui avait résolu d'être Maréchal de France ou de périr, hazarda ce que Catinat n'osait faire : il en obtint permission de la Cour. Il marcha aux Impériaux avec une armée inférieure vers

riedlinghen, & donna la bataille qui orte ce nom.

La cavalerie se battait dans la plaine: infanterie française gravit au haut de a montagne, & attaque l'infanterie allemande retranchée dans des bois. 14 Oct. 1702.

J'ai entendu dire plus d'une fois au naréchal de Villars, que la bataille tant gagnée, comme il marchait à la ête de son infanterie, une voix cria: *ous sommes coupés.* A ce mot, tous ses égimens s'enfuirent. Il court à eux, & eur crie: *allons, mes amis, la victoire st à nous; vive le Roi.* Les soldats répondirent *vive le Roi*, en tremblant, & ecommencent à fuir encore. La plus rande peine qu'eut le Général, ce fut e rallier les vainqueurs. Si deux réginens ennemis avaient paru dans le monent de cette terreur panique, les Franais étaient battus: tant la fortune déide souvent du gain des batailles.

Le Prince de Bade, après avoir perlu trois mille hommes, son canon, son hamp de bataille, après avoir été pouruivi deux lieuës à travers les bois & les léfilés, tandis que, pour preuve de sa léfaite, le fort de Friedlinghen capituait, manda cependant à Vienne qu'il ıvait remporté la victoire, & fit chaner un *Te Deum*, plus honteux pour lui que la bataille perduë.

Les Français, remis de leur terreur panique, proclamerent Villars Maréchal de France sur le champ de bataille; & le Roi, quinze jours après, confirma ce que la voix des soldats lui avait donné.

Avril 1703. Le maréchal de Villars joint enfin l'Electeur de Baviére avec ses troupes victorieuses : il le trouve vainqueur de son côté ; gagnant du terrein, & maître de la ville impériale de Ratisbonne, où l'Empire assemblé venait de conjurer sa perte.

Villars était plus fait pour bien servir l'Etat en ne suivant que son génie, que pour agir de concert avec un Prince. Il mena, ou plutôt il entraîna l'Electeur au-delà du Danube; & quand le fleuve fut passé, l'Electeur se repentit, voïant que le moindre échec laisserait ses Etats à la merci de l'Empereur. Le comte de Styrum, à la tête d'un corps d'environ vingt mille hommes, allait se joindre à la grande armée du prince de Bade, auprès de Donavert. *Il faut les prévenir*, dit le Maréchal au Prince : *il faut tomber sur Styrum, & marcher tout-à-l'heure.* L'Electeur temporisait : il répondait qu'il en devait conférer avec ses Généraux & ses Ministres. *C'est moi qui suis votre Ministre & votre Général*, lui

ui repliquait Villars. *Vous faut-il d'autre conseil que moi, quand il s'agit de donner bataille?* Le Prince, occupé du danger de ses Etats, reculait encore; il se fâchait contre le Général. *Hé bien*, lui dit Villars, *si Votre Altesse électorale ne veut pas saisir l'occasion avec ses Bavarois, je vais combattre avec les Français*; & aussi-tôt il donne ordre pour l'attaque. Le Prince indigné, * & ne voïant dans ce Français qu'un téméraire, fut obligé de combattre malgré lui. C'était dans les plaines d'Hochstet auprès de Donavert.

Après la prémière charge, on vit encore un effet de ce que peut la fortune dans les combats. L'armée ennemie & la française, saisies d'une terreur panique, prirent la fuite toutes deux en même tems, & le maréchal de Villars se vit presque seul, quelques minutes, sur le champ de bataille: il rallia les troupes, les remena au combat, & gagna la victoire. On tua trois mille Impériaux: on en prit quatre mille: ils perdirent leur canon & leur bagage. L'E- 20 Sept. 1703.

* Tout ceci doit se trouver dans les mémoires du maréchal de Villars manuscrits: j'y ai lu ces détails. Le prémier tome imprimé de ces mémoires est absolument de lui; les deux autres sont d'une main étrangère, & un peu différente.

lecteur se rendit maître d'Ausbourg. Le chemin de Vienne était ouvert : il fut agité dans le Conseil de l'Empereur, s'il sortirait de sa capitale.

6 Sept. La terreur de l'Empereur était excusable : il était alors battu par tout. Le Duc de Bourgogne, aïant sous lui les maréchaux de Tallard & de Vauban,
24 Nov. 1703. venait de prendre le vieux-Brisac. Tallard venait non-seulement de reprendre Landau, mais il avait encore défait auprès de Spire le Prince de Hesse, depuis Roi de Suéde, qui voulait secourir la ville. Si l'on en croit le marquis de Feuquiéres (cet Officier & ce juge si instruit dans l'art militaire, mais si sévère dans ses jugemens) le maréchal de Tallard ne gagna cette bataille que par une faute & par une méprise. Mais enfin il écrivit du champ de bataille au Roi : *Sire, votre armée a pris plus d'étendards & de drapeaux, qu'elle n'a perdu de simples soldats.*

Cette action fut celle de toute la guerre où la baïonnette fit le plus de carnage : les Français par leur impétuosité avaient un grand avantage en se servant de cette arme. Elle est devenuë depuis plus menaçante que meurtrière : le feu soûtenu & roulant a prévalu. Les Allemans & les Anglais s'accoûtume-

tent à tirer par divisions avec plus d'ordre & de promptitude que les Français. Les Prussiens furent les prémiers qui chargerent leurs fusils avec des baguettes de fer : le second Roi de Prusse les disciplina de sorte qu'ils pouvaient tirer six coups par minute très-aisément : trois rangs tirant à la fois & avançant ensuite rapidement, décident aujourd'hui du sort des batailles. Les canons de campagne font un effet non moins redoutable : les bataillons que ce feu ébranle, n'attendent pas l'attaque des baïonnettes, & la cavalerie acheve de les rompre ; ainsi la baïonnette effraïe plus qu'elle ne tuë, & l'épée est devenuë absolument inutile à l'infanterie. La force du corps, l'adresse, le courage d'un combattant ne lui servent plus de rien : les bataillons sont devenus de grandes machines dont la mieux montée dérange nécessairement celle qui lui est opposée. C'est précisément par cette raison que le prince Eugéne a gagné contre les Turcs les célébres batailles de Temeswar & de Belgrade, où les Turcs auraient eu probablement l'avantage par leur nombre supérieur, s'il y avait eu ce qu'on appelle une mêlée. Ainsi l'art de se détruire est non-seulement tout autre de ce qu'il était avant l'invention

de la poudre, mais de ce qu'il était il y a cent ans.

Cependant la fortune de la France se soûtenant d'abord si heureusement du côté de l'Allemagne, on présumait que le maréchal de Villars la pousserait encore plus loin, avec cette impétuosité qui déconcertait la lenteur allemande : mais ce même caractère, qui en faisait un chef redoutable, le rendait incompatible avec l'Electeur de Baviére. Le Roi voulait qu'un Général ne fût fier qu'avec l'ennemi ; & l'Electeur de Baviére fut assez malheureux pour demander un autre Maréchal de France.

Villars nécessaire en Allemagne, où il avait gagné deux batailles, & où il pouvait accabler l'Empereur, fut envoïé alors dans les Cevennes, faire la paix avec des païsans rebelles. On parlera de ces Fanatiques dans le chapitre de la Religion : Louis XIV avait en ce tems des ennemis plus terribles, plus heureux & plus irréconciliables que ces habitans des Cevennes.

CHAPITRE DIX-HUITIÉME.

Perte de la bataille de Blenheim ou d'Hochstet, & ses suites.

LE duc de Marlborow était revenu vers les païs-bas au commencement de 1703, avec la même conduite & la même fortune. Il avait pris Bonn, résidence de l'Electeur de Cologne : de-là il avait repris la ville d'Hui, Limbourg, & s'était rendu maître de tout le bas-Rhin. Le maréchal de Villeroi, au sortir de sa prison, commandait en Flandre, & n'était pas plus heureux contre Marlborow, qu'il l'avait été contre le prince Eugéne. En vain le maréchal de Boufiers venait de remporter, avec un détachement de l'armée, un petit avantage au combat d'Echern, contre Obdam Général hollandais : un succès qui n'a point de suite, n'est rien.

Cependant, si le Général anglais ne marchait pas au secours de l'Empereur, la maison d'Autriche semblait perduë. L'Electeur de Baviére était maître de Passau : trente mille Français, sous les ordres du maréchal de Marsin, qui avait

ſuccédé à Villars, inondaient le païs au-delà du Danube : des partis couraient dans l'Autriche : Vienne était menacée d'un côté par les Français & les Bavarois ; de l'autre, par le prince Ragotski, à la tête des Hongrois combattans pour leur liberté, & ſecourus de l'argent de la France & de celui des Turcs. Alors le prince Eugéne accourt d'Italie : il vient prendre le commandement des armées d'Allemagne : il voit à Heilbron le duc de Marlborow. Ce Général anglais, que rien ne gênait dans ſa conduite, & que ſa Reine & les Hollandais laiſſaient maître de ſes deſſeins, marche au ſecours du centre de l'Empire. Il prend d'abord avec lui dix mille Anglais d'infanterie & vingt-trois eſcadrons : il hâte ſa marche : il arrive vers le Danube auprès de Donavert, vis-à-vis les lignes de l'Electeur de Baviére, dans leſquelles environ huit mille Français & autant de Bavarois retranchés gardaient le païs conquis par eux. Après deux heures de combat, Marlborow perce à la tête de trois bataillons anglais, renverſe les Bavarois & les Français : on dit qu'il tua ſix mille hommes, & qu'il en perdit preſque autant. Peu importe à un Général le nombre des morts, quand il vient à bout de ſon entrepriſe. Il prend

Donavert : il passe le Danube : il met la Baviére à contribution. 2 Juill. 1704.

Le maréchal de Villeroi, qui l'avait voulu suivre dans ses prémières marches, l'avait tout d'un coup perdu de vûë, & n'apprit où il était, qu'en apprenant cette victoire de Donavert. Le maréchal de Tallard, avec un corps d'environ trente mille hommes, vient pour s'opposer à Marlborow par un autre chemin, & se joint à l'Electeur.

Dans le même tems, le prince Eugéne arrive, & se joint à Marlborow : enfin les deux armées se rencontrent assez près de ce même Donavert, & à peu près dans les mêmes campagnes où le maréchal de Villars avait remporté une victoire un an auparavant. Il était alors dans les Cevennes. Je sais qu'aïant reçu une lettre de l'armée de Tallard, écrite la veille de la bataille, par laquelle on lui mandait la disposition des deux armées, & la manière dont le maréchal de Tallard voulait combattre, il écrivit au président de Maisons son beau-frere, que si le maréchal de Tallard donnait bataille en gardant cette position, il serait infailliblement défait. On montra la lettre à Louis XIV.

L'armée de France, en comptant les Bavarois, était de 82 bataillons & de

160 escadrons; ce qui faisait à peu près soixante mille combattans, parce que les corps n'étaient pas complets. 64 bataillons & 152 escadrons composaient l'armée ennemie, qui n'était forte que d'environ cinquante-deux mille hommes; car on fait toûjours les armées plus nombreuses qu'elles ne le sont. Cette journée, si sanglante & si décisive, mérite une attention particulière. On a reproché bien des fautes aux Généraux français: la prémière était, de s'être mis dans la nécessité de recevoir la bataille, au lieu de laisser l'armée ennemie se consumer faute de fourrage, & de donner au maréchal de Villeroi le tems de tomber sur les païs-bas dégarnis, ou de s'avancer en Allemagne. Mais il faut considérer, pour réponse à ce reproche, que l'armée française étant un peu plus forte que celle des alliés, pouvait espérer de la défaire, & que la victoire eût déthrôné l'Empereur. Le marquis de Feuquiéres compte douze fautes capitales, que firent l'Electeur, Marsin, & Tallard, avant & après la bataille: une des plus considérables était, de n'avoir pas mis un gros corps d'infanterie à leur centre, & d'avoir séparé les deux corps de l'armée. J'ai entendu souvent de la bouche du

naréchal de Villars, que cette diſpoſi-
ion était inexcuſable.

Le maréchal de Tallard était à l'aîle lroite ; l'Electeur avec Marſin à la gauhe. Le maréchal de Tallard avait dans e courage toute l'ardeur & la vivacité rançaiſe, un eſprit actif, perçant, fécond en expédiens & en reſſources : c'était lui qui avait fait les traités de parage : il était allé à la gloire & à la ortune par toutes les voies d'un homne d'eſprit & de cœur : la bataille de ›pire lui avait fait un très-grand honıeur, malgré les critiques de Feuquiées ; car un Général victorieux n'a point ait de fautes aux ïeux du public, de nême que le Général battu a toûjours ort, quelque ſage conduite qu'il ait ɔuë.

Mais Tallard avait un malheur bien dangereux pour un Général : ſa vûë était ſi faible, qu'il ne diſtinguait pas les objets à vingt pas de lui. Ceux qui l'ont bien connu, m'ont dit encore que ſon courage ardent, tout contraire à celui de Marlborow, s'enflammant dans la chaleur de l'action, ne laiſſait pas à ſon eſprit une liberté aſſez entière. Ce défaut lui venait d'un ſang ſec & allumé : or ſait aſſez que notre tempérament f... toutes les qualités de notre ame.

Le maréchal de Marsin n'avait jusques-là jamais commandé en chef : & avec beaucoup d'esprit & un sens droit, il avait, disait-on, l'expérience d'un bon Officier, plus que d'un Général.

Pour l'Electeur de Baviére, on le regardait moins comme un grand Capitaine, que comme un Prince vaillant, aimable, chéri de ses sujets, aïant dans l'esprit plus de magnanimité que d'application.

Enfin la bataille commença entre midi & une heure : Marlborow & ses Anglais, aïant passé un ruisseau, chargeaient déjà la cavalerie de Tallard. Ce Général, un peu avant ce tems-là, venait de passer à la gauche, pour voir comment elle était disposée : c'était déjà un assez grand desavantage, que l'armée de Tallard combattît sans que son Général fût à sa tête. L'armée de l'Electeur & de Marsin n'était point encore attaquée par le prince Eugéne : Marlborow entama notre droite, près d'une heure avant qu'Eugéne eût pu arriver vers l'Electeur à notre gauche.

Si-tôt que le maréchal de Tallard apprend que Marlborow attaque son aîle, il y court : il trouve une action furieuse engagée : la cavalerie française trois fois ralliée, & trois fois poussée. Il va

:s le village de Blenheim, où il avait
ſté 27 bataillons & 12 eſcadrons. C'é-
t une petite armée ſéparée: elle faiſait
feu continuel ſur celle de Marlbo-
w. De ce village, où il donne ſes or-
es, il revole à l'endroit où Marlbo-
w, avec de la cavalerie & de batail-
ıs entre les eſcadrons, pouſſait la ca-
lerie françaiſe.
Monſieur de Feuquiéres ſe trompe
ûrément, quand il dit que le ma-
chal de Tallard n'y était pas, &
ı'il fut pris priſonnier en revenant de
île de Marſin à la ſienne : toutes les
lations conviennent, & il ne fut que
ɔp vrai pour lui, qu'il y était préſent:
y fut bleſſé : ſon fils y reçut un coup
ortel auprès de lui: toute ſa cava-
rie eſt miſe en déroute en ſa préſence.
larlborow vainqueur perce d'un côté
ıtre les deux armées françaiſes; de
ıutre, ſes Officiers généraux percent
ıſſi entre ce village de Blenheim &
armée de Tallard, ſéparée encore de
ı petite armée qui eſt dans Blenheim.
Le maréchal de Tallard, dans cette
ruelle ſituation, court pour rallier
uelques eſcadrons. La faibleſſe de ſa
ûë lui fait prendre un eſcadron enne-
ni pour un français : il eſt fait priſon-
ıier par les troupes de Heſſe, q

étaient à la solde de l'Angleterre. Au moment que le Général était pris, le prince Eugéne, trois fois repoussé, gagnait enfin l'avantage. La déroute était déjà totale & la fuite précipitée dans le corps d'armée du maréchal de Tallard : la consternation & l'aveuglement de toute cette droite étaient au point, qu'Officiers & soldats se jettaient dans le Danube, sans savoir où ils allaient : aucun Officier général ne donnait d'ordre pour la retraite ; aucun ne pensait, ou à sauver ces vingt-sept bataillons & ces douze escadrons des meilleures troupes de France, enfermés si malheureusement dans Blenheim, ou à les faire combattre. Le maréchal de Marsin fit alors la retraite : le comte du Bourg, depuis Maréchal de France, sauva une petite partie de l'infanterie, en se retirant par les marais d'Hochstet ; mais ni lui, ni Marsin, ni personne, ne songea à cette armée qui restait encore dans Blenheim, attendant des ordres & n'en recevant point. Elle était d'onze mille hommes effectifs ; c'étaient les plus anciens corps. Il y a vingt exemples de moindres armées, qui ont battu des armées de cinquante mille hommes, ou qui ont fait des retraites glorieuses ; mais l'endroit où on se trouve posté

écide de tout. Ils ne pouvaient sortir
es ruës étroites d'un village, pour se
nettre d'eux-mêmes en ordre de bataille
evant une armée victorieuse, qui les
ût à chaque instant accablés par un
lus grand front, par son artillerie, &
ar les canons même de l'armée vain-
uë, qui étaient déjà au pouvoir du
ainqueur. L'Officier général qui devait
es commander, le marquis de Cléram-
aut, fils du maréchal de Clérambaut,
ourut demander les ordres au maréchal
e Tallard : il apprend qu'il est pris :
ne voit que des fuïards : il fuit avec
ux, & va se noïer dans le Danube.

Sivieres, Brigadier qui était posté
ans ce village, tente alors un coup
ardi : il crie aux Officiers d'Artois &
e Provence, de marcher avec lui :
lusieurs Officiers, même des autres
égimens, y accoururent : ils fondent sur
ennemi, comme on fait une sortie
'une place assiégée ; mais après la sor-
e, il faut rentrer dans la place. Un
e leurs Officiers, nommé Desnonvilles,
evint à cheval un moment après dans
village avec mylord Orknay d'Ha-
ilton. *Est-ce un Anglais prisonnier que*
ous nous amenez ? lui dirent les Offi-
iers en l'entourant. *Non, Messieurs,*
suis prisonnier moi-même, & je viens

vous dire qu'il n'y a d'autre parti pour vous, que de vous rendre prisonniers de guerre. Voilà le comte d'Orknay, qui vous offre la capitulation. Toutes ces vieilles bandes frémirent; Navarre déchira & enterra ses drapeaux: mais enfin il fallut plier sous la nécessité; & cette armée se rendit sans combattre. Mylord Orknay m'a dit, que ce corps de troupes ne pouvait faire autrement dans sa situation gênée. L'Europe fut étonnée que les meilleures troupes françaises eussent subi en corps cette ignominie. On imputait leur malheur à lâcheté: mais quelques années après, quatorze mille Suédois, se rendant à discrétion aux Moscovites en rase campagne, ont justifié les Français.

Telle fut la célébre bataille, qui en France a le nom d'*Hochstet*, en Allemagne & en Angleterre, de *Blenheim.* Les vainqueurs y eurent près de cinq mille morts, & près de huit mille blessés, & le plus grand nombre du côté du prince Eugéne. L'armée française y fut presque entièrement détruite: de soixante mille hommes si long-tems victorieux, on n'en rassembla pas plus de vingt mille effectifs.

Environ douze mille morts, quatorze mille prisonniers, tout le canon, un

nombre prodigieux d'étendards, de drapeaux, les tentes, les équipages, le Général de l'armée, & douze cens Officiers de marque au pouvoir du vainqueur signalerent cette journée. Les fuïards se disperserent; près de cent lieuës de païs furent perduës en moins d'un mois. La Baviére entière, passée sous le joug de l'Empereur, éprouva tout ce que le gouvernement autrichien irrité avait de rigueur, & ce que le soldat vainqueur a de rapacité & de barbarie. L'Electeur se réfugiant à Bruxelles, rencontra sur le chemin son frere l'Electeur de Cologne, chassé comme lui de ses Etats: ils s'embrasserent en versant des larmes. L'étonnement & la consternation saisirent la Cour de Versailles, accoûtumée à la prospérité. La nouvelle de la défaite vint au milieu des réjouïssances pour la naissance d'un arrière-petit-fils de Louis XIV. Personne n'osait apprendre au Roi une vérité si cruelle: il fallut que madame de Maintenon se chargeât de lui dire qu'il n'était plus invincible. On a dit & on a écrit, & toutes les histoires ont répété, que l'Empereur fit ériger dans les plaines de Blenheim un monument de cette défaite, avec une inscription flétrissante

pour le Roi de France ; mais ce monument n'exista jamais : il n'y a eu que l'Angleterre qui en ait érigé un à la gloire du duc de Marlborow. La Reine & le Parlement lui ont fait bâtir dans sa principale terre un palais immense, qui porte le nom de *Blenheim :* cette bataille y est représentée dans les tableaux & sur les tapisseries. Les remercimens des chambres du Parlement, ceux des villes & des bourgades, les acclamations de l'Angleterre, furent le prémier-prix qu'il reçut de sa victoire. Le poëme du célébre Adisson, monument plus durable que le palais de Blenheim, est compté par cette nation guerrière & savante, parmi les récompenses les plus honorables du duc de Marlborow. L'Empereur le fit Prince de l'Empire, en lui donnant la principauté de Mindelheim, qui fut depuis échangée contre une autre ; mais il n'a jamais été connu sous ce titre, le nom de Marlborow étant devenu le plus beau qu'il pût porter.

L'armée de France dispersée, laisse aux alliés une carrière ouverte du Danube au Rhin. Ils passent le Rhin ; ils entrent dans l'Alsace. Le prince Louis de Bade, Général célébre pour les campemens & pour les marches, investit

Landau : le roi des Romains Joseph, fils aîné de l'empereur Léopold, vient à ce siége. On prend Landau : on prend Trarbach. 19 & 23 Nov.

Cent lieuës de païs perduës n'empêchaient pas que les frontières de la France ne fussent encore reculées. Louis XIV soûtenait son petit-fils en Espagne, & était victorieux en Italie. Il fallait de grands efforts en Allemagne pour résister à Marlborow victorieux, & on le fit. On rassembla les débris de l'armée : on épuisa les garnisons : on fit marcher des milices : le ministère emprunta de l'argent de tous côtés : enfin on eut une armée, & on rappella du fond des Cevennes le maréchal de Villars pour la commander. Il vint, & se trouva près de Tréves, avec des forces inférieures, vis-à-vis le Général anglais. Tous deux voulaient donner une nouvelle bataille : mais le prince de Bade n'étant pas venu assez tôt joindre ses troupes aux Anglais, Villars eut au moins l'honneur de faire décamper Marlborow : c'était beaucoup alors. Mai 1705. Le duc de Marlborow, qui estimait assez Villars pour vouloir en être estimé, lui écrivit en décampant : " rendez-moi la justice de croire „ que ma retraite est la faute du prince „ de Bade, & que je vous estime encore

„ plus que je ne ſuis fâché contre lui„.

Les Français avaient donc encore des barrières en Allemagne : la Flandre, où commandait le maréchal de Villeroi délivré de ſa priſon, n'était pas entamée.

En Eſpagne, le roi Philippe V & l'archiduc Charles attendaient tous deux la couronne : le prémier, de la puiſſance de ſon grand-pere, & de la bonne volonté de la plûpart des Eſpagnols ; le ſecond, du ſecours des Anglais, & des partiſans qu'il avait en Catalogne & en Arragon. Cet Archiduc, depuis Empereur, & alors ſecond fils de l'empereur Léopold, n'aïant rien que ce titre, alla preſque ſans ſuite à Londres implorer l'appui de la reine Anne.

Alors parut toute la puiſſance anglaiſe : cette nation, ſi étrangère dans cette querelle, fournit au Prince autrichien deux cens vaiſſeaux de tranſport, trente vaiſſeaux de guerre joints à dix vaiſſeaux hollandais, neuf mille hommes de troupes, & de l'argent, pour aller conquérir un roïaume. Mais cette ſupériorité que donnent le pouvoir & les bienfaits, n'empêchait pas que l'Empereur dans ſa lettre à la reine Anne, préſentée par l'Archiduc, ne refuſât à cette Souve-

raine sa bienfaictrice le titre de Majesté: on ne la traitait que de Sérénité, selon le stile de la Cour de Vienne , que l'usage seul pouvait justifier, & que la raison a fait changer depuis, quand la fierté a plié sous la nécessité.



CHAPITRE DIX-NEUVIÉME.

Pertes en Espagne. Pertes des batailles de Ramillies & de Turin, & leurs suites.

UN des prémiers exploits de ces troupes anglaises, fut de prendre Gibraltar, qui passait, avec raison, pour imprenable. Une longue chaîne de rochers escarpés en défendent toute approche du côté de terre : l'entrée de la mer est inaccessible aux grands navires. Une baye longue, mal sûre & orageuse, y laisse les vaisseaux exposés aux tempêtes & à l'artillerie de la forteresse & du mole : les bourgeois seuls de cette ville la défendraient contre mille vaisseaux & cent mille hommes. Mais cette force même fut la cause de sa prise. Il n'y avait que cent hommes de garnison ; c'en était assez : mais ils négligeaient un service qu'ils croïaient inutile. Le prince de Hesse avait débarqué avec dix-huit cens soldats dans l'Isthme qui est au nord derrière la ville ; mais de ce côté-là un rocher escarpé rend la ville inattaquable : la flotte tira en vain quinze mille coups de canon, Enfin des

mâtelots, dans une de leurs réjouïssances, s'approcherent dans des barques sous le mole, dont l'artillerie devait les foudroïer; elle ne joua point. Ils montent sur le mole; ils s'en rendent les maîtres; les troupes y accourent: il fallut que cette ville imprenable se rendît. Elle est encore aux Anglais dans le tems que j'écris. L'Espagne, redevenuë une puissance sous le gouvernement de la princesse de Parme, seconde femme de Philippe V, & victorieuse depuis en Afrique & en Italie, voit encore, avec une douleur impuissante, Gibraltar aux mains d'une nation septentrionale, dont les vaisseaux fréquentaient à peine, il y a deux siécles, la mer Méditerranée.

4 Août 1704.

Immédiatement après la prise de Gibraltar, les Anglais, maîtres de cette mer, donnerent, à la vûë de Malaga, une bataille navale au comte de Toulouse Amiral de France: bataille indécise à la vérité, mais dernière époque de la puissance maritime de Louis XIV. Son fils naturel le comte de Toulouse, Amiral du roïaume, y commandait cinquante vaisseaux de ligne & vingt-quatre galéres: il se retira avec gloire & sans perte. Mais depuis, le Roi aïant envoïé treize vaisseaux pour attaquer Gi-

26 Août 1704.

Mars 1705. braltar, tandis que le maréchal de Teſſé l'aſſiégeait par terre, cette double témérité perdit à la fois & l'armée & la flotte. Une partie des vaiſſeaux fut briſée par la tempête ; une autre priſe par les Anglais à l'abordage, après une réſiſtance admirable ; une autre brûlée ſur les côtes d'Eſpagne. Depuis ce jour on ne vit plus de grandes flottes françaiſes, ni dans l'Océan, ni dans la Méditerranée : la marine rentra preſque dans l'état dont Louis XIV l'avait tirée, ainſi que tant d'autres choſes éclatantes, qui ont eu ſous lui leur orient & leur couchant.

Ces mêmes Anglais, qui avaient pris pour eux Gibraltar, conquirent en ſix ſemaines le roïaume de Valence & de Catalogne pour l'archiduc Charles. Ils prirent Barcelone, par un hazard qui fut l'effet de la témérité des aſſiégeans.

Les Anglais étaient ſous les ordres d'un des plus ſinguliers hommes qu'ait jamais porté ce païs ſi fertile en eſprits fiers, courageux, & bizarres. C'était le comte de Péterborough, homme qui reſſemblait en tout à ces héros dont l'imagination des Eſpagnols a rempli tant de livres. A quinze ans il était parti de Londres pour aller faire la guerre aux Mores en Afrique. Il avait à

vingt ans commencé la révolution d'Angleterre, & s'était rendu le prémier en Hollande auprès du prince d'Orange : mais de peur qu'on ne soupçonnât la raison de son voïage, il s'était embarqué pour l'Amérique, & de-là il était allé à la Haie sur un vaisseau hollandais. Il donna tout son bien plus d'une fois. Il faisait alors la guerre en Espagne presque à ses dépens, & nourrissait l'Archiduc & toute sa maison. C'était lui qui assiégeait Barcelone avec le prince de * Darmstadt. Il lui propose une attaque soudaine aux retranchemens qui couvrent le fort Mont-joui & la ville. Ces retranchemens, où le prince de Darmstadt périt, sont emportés l'épée à la main. Une bombe creve dans le fort sur le magasin des poudres, & le fait sauter : le fort est pris : la ville capitule. Le Vice-Roi parle à Péterborough à la porte de la ville. Les articles n'étaient pas encore signés, quand on entend tout-à-coup des cris & des hurlemens. *Vous nous trahissez*, dit le Vice-Roi à Péterborough : *nous capitulons avec bonne foi, & voilà vos Anglais qui sont entrés dans la ville par les*

* L'histoire de Reboulet appelle ce Prince chef des factieux, comme s'il eût été un Espagnol révolté contre Philippe V.

remparts. Ils égorgent, ils pillent, & violent. " Vous vous méprenez, répon-
„ dit mylord Péterborough ; il faut que
„ ce ſait des troupes du Prince de
„ Darmſtadt. Il n'y a qu'un moïen de
„ ſauver votre ville : c'eſt de me laiſſer
„ entrer ſur le champ avec mes Anglais :
„ j'appaiſerai tout, & je reviendrai à
„ la porte achever la capitulation. „ Il parlait d'un ton de vérité & de grandeur, qui joint au danger préſent, perſuada le Gouverneur. On le laiſſa entrer. Il court avec ſes Officiers : il trouve des Allemans & des Catalans qui ſaccageaient les maiſons des principaux citoïens ; il les chaſſe ; il leur fait quitter le butin qu'ils enlevaient : il rencontre la ducheſſe de Popoli entre les mains des ſoldats, prête à être deshonorée ; il la rend à ſon mari. Enfin aïant tout appaiſé, il retourne à cette porte, & ſigne la capitulation. Les Eſpagnols étaient confondus de voir tant de magnanimité dans des Anglais, que la populace avait pris pour des barbares impitoïables, parce qu'ils étaient hérétiques.

A la perte de Barcelone ſe joignit encore l'humiliation de vouloir inutilement la reprendre. Philippe V, qui avait pour lui la plus grande partie de l'Eſpagne, n'avait ni Généraux, ni Ingénieurs,

nieurs, ni presque de soldats. La France fournissait tout. Le comte de Toulouse revint bloquer le port avec vingt-cinq vaisseaux qui restaient à la France. Le maréchal de Tessé forme le siége avec trente-un escadrons & trente-sept bataillons. Mais la flotte anglaise arrive; la française se retire: le maréchal de Tessé leve le siége avec précipitation: il laisse dans son camp des provisions immenses: il fuit & abandonne quinze cens blessés à l'humanité du comte de Péterborough. Toutes ces pertes étaient grandes: on ne savait s'il en avait plus coûté auparavant à la France pour vaincre l'Espagne, qu'il lui en coûtait alors pour la secourir. Toutefois le petit-fils de Louis XIV se soûtenait, par l'affection de la nation castillane, qui met son orgueil à être fidéle, & qui persistait dans son choix.

Les affaires allaient bien en Italie: Louis XIV était vengé du Duc de Savoie. Le duc de Vendôme avait d'abord repoussé avec gloire le prince Eugéne, à la journée de Cassano près de l'Adda; journée sanglante, & l'une de ces batailles indécises pour lesquelles on chante des deux côtés des *Te Deum*; mais qui ne servent qu'à la destruction des hommes, sans avancer les affaires

d'aucun parti. Après la bataille de Caſſano, il avait gagné pleinement celle
19 Avril 1706. de Caſſinato, en l'abſence du prince Eugéne; & ce Prince étant arrivé le lendemain de la bataille, avait vû encore un détachement de ſes troupes entièrement défait. Enfin les alliés étaient obligés de céder tout le terrein au duc de Vendôme. Il ne reſtait plus guére que Turin à prendre. On allait l'inveſtir : il ne paraiſſait pas poſſible qu'on le ſecourût. Le maréchal de Villars, vers l'Allemagne, pouſſait le prince de Bade: Villeroi commandait en Flandre une armée de quatre-vingt mille hommes; & il ſe flatait de réparer contre Marlborow le malheur qu'il avait eſſuïé en combattant le prince Eugéne. Son trop de confiance en ſes propres lumières fut plus que jamais funeſte à la France.

Près de la Méhaigne & vers les ſources de la petite Ghette, le maréchal de Villeroi avait campé ſon armée : le centre était à Ramillies, village devenu auſſi fameux qu'Hochſtet. Il eût pu éviter la bataille : les Officiers généraux lui conſeillaient ce parti ; mais le deſir aveugle de la gloire l'emporta. Il fit, à ce qu'on prétend, la diſpoſition de manière qu'il n'y avait pas un homme d'expérience qui ne prévît le mauvais ſuccès.

Des troupes de recruë, ni disciplinées, ni complettes, étaient au centre : il laissa les bagages entre les lignes de son armée ; il posta sa gauche derrière un marais, comme s'il eût voulu l'empêcher d'aller à l'ennemi.

Marlborow, qui remarquait toutes ces fautes, arrange son armée pour en profiter. Il voit que la gauche de l'armée française ne peut aller attaquer sa droite : il dégarnit aussi-tôt cette droite, pour fondre vers Ramillies avec un nombre supérieur. Monsieur de Gassion Lieutenant général, qui voit ce mouvement des ennemis, crie au Maréchal : " vous „ êtes perdu, si vous ne changez votre „ ordre de bataille : dégarnissez votre „ gauche, pour vous opposer à l'enne- „ mi à nombre égal ; faites rapprocher „ vos lignes davantage : si vous tardez „ un moment, il n'y a plus de ressour- „ ce. „ Plusieurs Officiers appuïerent ce conseil salutaire. Le Maréchal ne les crut pas. Marlborow attaque : il avait à faire à des ennemis, rangés en bataille comme s'il les eût voulu poster lui-même pour les vaincre. Voilà ce que toute la France a dit ; & l'histoire est en partie le récit des opinions des hommes : mais ne devait-on pas dire aussi, que les troupes des alliés étaient mieux

diſciplinées ; que leur confiance en leurs chefs & en leurs ſuccès paſſés leur inſpirait plus d'audace ? n'y eut-il pas des régimens français qui firent mal leur devoir ? & les bataillons les plus inébranlables au feu ne font-ils pas la deſtinée des Etats ? L'armée françaiſe ne réſiſta pas une demi-heure. On s'était battu près de huit heures à Hochſtet, & on avait tué près de huit mille hommes aux vainqueurs ; mais à la journée de Ramillies, on ne leur en tua pas deux mille cinq cens : ce fut une déroute totale : les Français y perdirent vingt mille hommes, & la gloire de la nation, & l'eſpérance de reprendre l'avantage. La Baviére, Cologne, avaient été perduës par la bataille d'Hochſtet : toute la Flandre eſpagnole le fut par celle de Ramillies. Marlborow entra victorieux dans Anvers, dans Bruxelles : il prit Oſtende : Menin ſe rendit à lui.

Le maréchal de Villeroi, au deſeſpoir, n'oſait écrire au Roi cette défaite : il reſta cinq jours ſans envoïer de courrier. Enfin il écrivit la confirmation de cette nouvelle, qui conſternait déjà la Cour de France ; & quand il reparut devant le Roi, ce Monarque, au lieu de lui faire des reproches, lui dit : *monſieur le Maréchal, on n'eſt pas heureux à notre âge.*

Le Roi tire aussi-tôt le duc de Vendôme d'Italie, où il ne le croïait pas nécessaire, pour l'envoïer en Flandre réparer, s'il est possible, ce malheur. Il espérait du moins avec apparence de raison, que la prise de Turin le consolerait de tant de pertes. Le prince Eugéne n'était pas à portée de paraître pour secourir cette ville : il était-au-delà de l'Adige ; & ce fleuve, bordé en deçà d'une longue chaîné de retranchemens, semblait rendre le passage impraticable. Cette grande ville était assiégée par quarante-six escadrons & cent bataillons.

Le duc de la Feuillade, qui les commandait, était l'homme le plus brillant & le plus aimable du roïaume : & quoique gendre du Ministre, il avait pour lui la faveur publique. Il était fils de ce maréchal de la Feuillade, qui érigea la statuë de Louis XIV dans la place des Victoires. On voïait en lui le courage de son pere, la même ambition, le même éclat, avec plus d'esprit. Il attendait, pour récompense de la conquête de Turin, le bâton de Maréchal de France. Chamillard son beau-pere, qui l'aimait tendrement, avait tout prodigué pour lui assûrer le succès : l'imagination est effraïée du détail des préparatifs de ce siége. Les lecteurs qui ne

ſont point à portée d'entrer dans ces diſcuſſions, ſeront peut-être bien-aiſes de trouver ici quel fut cet immenſe & inutile appareil.

On avait fait venir cent quarante piéces de canon, & il eſt à remarquer que chaque canon monté revient à environ deux mille écus. Il y avait cent dix mille boulets, cens ſix mille cartouches d'une façon & trois cens mille d'une autre, vingt-un mille bombes, vingt-ſept mille ſept cens grenades, quinze mille ſacs à terre, trente mille inſtrumens pour le pionnage, douze cens mille livres de poudre : ajoûtez à ces munitions, le plomb, le fer, & le fer-blanc, les cordages, tout ce qui ſert aux mineurs, le ſoufre, le ſalpêtre, les outils de toute eſpéce. Il eſt certain que les frais de tous ces préparatifs de deſtruction ſuffiraient pour fonder & pour faire fleurir la plus nombreuſe colonie.

Le duc de la Feuillade, plein d'ardeur & d'activité, plus capable que perſonne des entrepriſes qui ne demandaient que du courage, mais incapable de celles qui demandaient de l'art, de la méditation & du têms, preſſait ce ſiége contre toutes les règles. Le maréchal de Vauban, le ſeul Général peut-être qui aimât mieux l'Etat que ſoi-

même, avait proposé au duc de la Feuillade, de venir diriger le siége comme un Ingénieur, & de servir dans son armée comme volontaire; mais la fierté de la Feuillade prit les offres de Vauban pour de l'orgueil caché sous de la modestie: il fut piqué, que le meilleur Ingénieur de l'Europe lui voulût donner des avis. Il manda dans une lettre que j'ai vûë, *j'espére prendre Turin à la Cohorn.*

Ce Cohorn était le Vauban des alliés, bon Ingénieur, bon Général, & qui avait pris plus d'une fois des places fortifiées par Vauban. Après une telle lettre, il fallait prendre Turin: mais l'aïant attaqué par la citadelle, qui était le côté le plus fort, & n'aïant pas même entouré toute la ville; des secours, des vivres, pouvaient y entrer; le Duc de Savoie pouvait en sortir: & plus le duc de la Feuillade mettait son impétuosité dans des attaques réïterées & infructueuses, plus le siége traînait en longueur.

Le Duc de Savoie sortit de la ville avec quelques troupes de cavalerie, pour donner le change au duc de la Feuillade. Celui-ci se détache du siége pour courir après le Prince, qui connaissant mieux le terrein, échappe à ses poursui-

tes : la Feuillade manque le Duc de Savoie, & la conduite du siége en souffre.

Presque tous les historiens ont assûré que le duc de la Feuillade ne voulait point prendre Turin; ils prétendent qu'il avait juré à madame la Duchesse de Bourgogne, de respecter la capitale de son pere. Ils débitent que cette Princesse engagea madame de Maintenon à faire prendre toutes les mesures qui furent le salut de cette ville. Il est vrai que presque tous les Officiers de cette armée en ont été long-tems persuadés: mais c'était un de ces bruits populaires qui décréditent le jugement des nouvellistes, & qui deshonorent les histoires: il eût été d'ailleurs bien contradictoire, que le même Général eût voulu manquer Turin, & prendre le Duc de Savoie.

Depuis le treize mai jusqu'au vingt juin, le duc de Vendôme au bord de l'Adige favorisait ce siége ; & il comptait, avec soixante & dix bataillons & soixante escadrons, fermer tous les passages au prince Eugéne.

Le Général des Impériaux manquait d'hommes & d'argent. Les merciers de Londres lui prêterent environ six millions de nos livres: il fit enfin venir des

troupes des cercles de l'Empire. La lenteur de ces secours eût pu perdre l'Italie; mais la lenteur du siége de Turin était encore plus grande.

Vendôme était déjà nommé pour aller réparer les pertes de la Flandre. Mais avant de quitter l'Italie, il souffre que le prince Eugéne passe l'Adige : il lui laisse traverser le canal blanc, enfin le Pô même, fleuve plus large & en quelques endroits plus difficile que le Rhône. Le Général français ne quitta les bords du Pô, qu'après avoir vû le prince Eugéne en état de pénétrer jusqu'auprès de Turin : ainsi il laissa les affaires dans une grande crise en Italie, tandis qu'elles paraissaient desespérées en Flandre, en Allemagne & en Espagne.

Le duc de Vendôme va donc rassembler vers Mons les débris de l'armée de Villeroi; & le duc d'Orléans, neveu de Louis XIV, vient commander vers le Pô les troupes du duc de Vendôme: ces troupes étaient en desordre, comme si elles avaient été battuës. Eugéne avait passé le Pô à la vûë de Vendôme: il passe le Tanaro aux ïeux du duc d'Orléans; il prend Carpi, Correggio, Reggio; il dérobe une marche aux Français; enfin il joint le Duc de

Savoie auprès d'Afti. Tout ce que put faire le duc d'Orléans, ce fut de venir joindre le duc de la Feuillade au camp devant Turin : le prince Eugéne le fuit en diligence. Il y avait alors deux partis à prendre : celui d'attendre le prince Eugéne dans les lignes de circonvallation ; ou celui de marcher à lui, lorfqu'il était encore auprès de Veillane. Le duc d'Orléans affemble un Confeil de guerre : ceux qui le compofaient, étaient le maréchal de Marfin, celui-là même qui avait perdu la bataille d'Hochftet, le duc de la Feuillade, Albergoti, Saint-Fremont, & d'autres Lieutenans-généraux. " Meffieurs, leur dit „ le duc d'Orléans, fi nous reftons „ dans nos lignes, nous perdons la bataille. Notre circonvallation eft de „ cinq lieuës d'étenduë, nous ne pouvons border tous ces retranchemens. „ Vous voïez ici le régiment de la marine, qui n'eft que fur deux hommes de hauteur : là, vous voïez des „ endroits entièrement dégarnis. La „ Doire, qui paffe dans notre camp, „ empêchera nos troupes de fe porter „ mutuellement de prompts fecours. „ Quand le Français attend qu'on l'attaque, il perd le plus grand de fes „ avantages, cette impétuofité & ces

„ prémiers momens d'ardeur, qui dé-„ cident si souvent du gain des batail-„ les. Croïez-moi, il faut marcher à „ l'ennemi. „ Tous les Lieutenans-généraux répondirent, *il faut marcher.* Alors le maréchal de Marsin tire de sa poche un ordre du Roi, par lequel on devait déférer à son avis en cas d'action ; & son avis fut de rester dans les lignes.

Le duc d'Orléans indigné vit qu'on ne l'avait envoïé à l'armée, que comme un Prince du sang, & non comme un Général ; & forcé de suivre le conseil du maréchal de Marsin, il se prépara à ce combat si desavantageux.

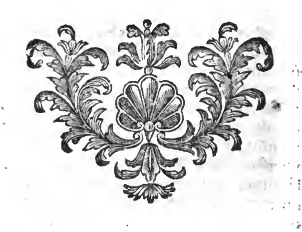
Les ennemis paraissaient vouloir former à la fois plusieurs attaques : leurs mouvemens jettaient l'incertitude dans le camp des Français. Monsieur le duc d'Orléans voulait une chose : Marsin & la Feuillade une autre : on disputait ; on ne concluait rien. Enfin on laisse les ennemis passer la Doire : ils avancent sur huit colomnes de vingt-cinq hommes de profondeur. Il faut dans l'instant leur opposer des bataillons d'une épaisseur assez forte.

Albergoti, placé loin de l'armée sur la montagne des Capucins, avait avec

lui vingt mille hommes, & n'avait en tête que des milices, qui n'ofaient l'attaquer. On lui envoïe demander douze mille hommes : il répond qu'il ne peut fe dégarnir ; il donne des raifons fpécieufes : on les écoute ; le tems
7 Sept. 1706. fe perd. Le prince Eugéne attaque les retranchemens, & au bout de deux heures il les force. Le duc d'Orléans bleffé s'était retiré pour fe faire panfer. A peine était-il entre les mains des Chirurgiens, qu'on lui apprend que tout eft perdu ; que les ennemis font maîtres du camp ; & que la déroute eft générale. Auffi-tôt il faut fuir : les lignes, les tranchées font abandonnées ; l'armée difperfée. Tous les bagages, les provifions, les munitions, la caiffe militaire, tombent dans les mains du vainqueur. Le maréchal de Marfin bleffé à la cuiffe eft fait prifonnier. Un Chirurgien du Duc de Savoie lui coupa la cuiffe ; & le Maréchal mourut quelques momens après l'opération. Le chevalier Méthuen, Ambaffadeur d'Angleterre auprès du Duc de Savoie, le plus généreux, le plus franc & le plus brave homme de fon païs qu'on ait jamais emploïé dans les ambaffades, avait toûjours combattu à côté de ce Souverain. Il avait vû prendre le maréchal

de Marsin, & il fut témoin de ses derniers momens. Il m'a raconté que Marsin lui dit ces propres mots : *croyez au moins, Monsieur, que ç'a été contre mon avis, que nous vous avons attendus dans nos lignes.* Ces paroles semblaient contredire formellement ce qui s'était passé dans le Conseil de guerre, & elles étaient pourtant vraies : c'est que le maréchal de Marsin, en prenant congé à Versailles, avait représenté au Roi qu'il fallait aller aux ennemis, en cas qu'ils parussent pour secourir Turin : mais Chamillard, intimidé par les défaites précédentes, avait fait décider qu'on devait attendre & non présenter la bataille ; & cet ordre donné dans Versailles, fut cause que soixante mille hommes furent dispersés. Les Français n'avaient pas eu plus de deux mille hommes tués dans cette bataille : mais on a déjà vû que le carnage fait moins que la consternation. L'impossibilité de subsister, qui ferait retirer une armée après la victoire, ramena vers le Dauphiné les troupes après la défaite. Tout était si en desordre, que le comte de Médavy-Grancey, qui était alors dans le Mantouan avec un corps de troupes, & qui battit à Castiglione les Impériaux, commandés par le 9 Sept. 1706.

Landgrave de Hesse, depuis Roi de Suéde, ne remporta qu'une victoire inutile, quoique complette. On perdit en peu de tems le Milanais, le Mantouan, le Piémont, & enfin le roïaume de Naples.



CHAPITRE VINGTIÉME.

Suites des disgraces de la France & de l'Espagne. Humiliation, constance & ressources de Louis XIV. Bataille de Malplaquet.

LA bataille d'Hochstet avait coûté à Louis XIV la plus florissante armée, & tout le païs du Danube au Rhin; elle avait coûté à la maison de Baviére tous ses Etats. La journée de Ramillies avait fait perdre toute la Flandre jusqu'aux portes de Lille. La déroute de Turin avait chassé les Français d'Italie, ainsi qu'ils l'ont toûjours été dans toutes les guerres depuis Charlemagne. Il restait des troupes dans le Milanais, & cette petite armée victorieuse sous le comte de Médavy: on occupait encore quelques places. On proposa de céder tout à l'Empereur, pourvû qu'il laissât retirer ces troupes, qui montaient à près de quinze mille hommes. L'Empereur accepta cette capitulation: le Duc de Savoie y consentit. Ainsi l'Empereur, d'un trait de plume, devint le maître paisible en Italie: la conquête du roïaume de Naples & de Sicile lui

fut assûrée. Tout ce qu'on avait regardé en Italie comme feudataire, fut traité comme sujet : il taxa la Toscane à cent cinquante mille pistoles, Mantouë à quarante mille ; Parme, Modéne, Luques, Génes, malgré leur liberté, furent comprises dans ces impositions.

L'Empereur, qui jouït de tous ces avantages, n'était pas ce Léopold, ancien rival de Louis XIV, qui, sous les apparences de la modération, avait nourri sans éclat une ambition profonde ; c'était son fils aîné Joseph, vif, fier, emporté, & qui cependant ne fut pas plus grand guerrier que son pere. Si jamais Empereur parut fait pour asservir l'Allemagne & l'Italie, c'était Joseph. Il domina de-là les monts : il rançonna le Pape : il fit mettre de sa seule autorité, en 1706, les Electeurs de Baviére & de Cologne au ban de l'Empire : il les dépouilla de leur électorat : il retint en prison les enfans du Bavarois & leur ôta jusqu'à leur nom : leur pere n'eut d'autre ressource que d'aller traîner sa disgrace en France & dans les païs-bas. Philippe V lui céda depuis toute la Flandre espagnole en 1712. * S'il avait gardé cette province,

* Dans l'histoire de Reboulet, il est dit qu'il eut cette souveraineté dès l'an 1700 ; mais alors il n'avait que la vice-roïauté.

c'était un établissement qui valait mieux que la Baviére, & qui le délivrait de l'assujettissement à la maison d'Autriche: mais il ne put jouïr que des villes de Luxembourg, de Namur & de Charleroi; le reste était aux vainqueurs. Tout semblait déjà menacer ce Louis XIV, qui avait auparavant menacé l'Europe. Le Duc de Savoie pouvait entrer en France: l'Angleterre & l'Ecosse se réünissaient pour ne plus composer qu'un seul roïaume; ou plutôt l'Ecosse devenuë province de l'Angleterre, contribuait à la puissance de son ancienne rivale. Tous les ennemis de la France semblaient, vers la fin de 1706 & au commencement de 1707, acquerir des forces nouvelles, & la France toucher à sa ruine. Elle était pressée de tous côtés, & sur mer & sur terre: de ces flottes formidables que Louis XIV avait formées, il restait à peine trente-cinq vaisseaux. En Allemagne, Strasbourg était encore frontière; mais Landau perdu laissait toûjours l'Alsace exposée. La Provence était menacée d'une invasion par terre & par mer: ce qu'on avait perdu en Flandre faisait craindre pour le reste. Cependant, malgré tant de desastres, le corps de la France n'était point encore entamé; & dans

une guerre ſi malheureuſe, elle n'avait encore perdu que des conquêtes.

Louis XIV fit face par tout : quoique par tout affaibli, il réſiſtait, ou protégeait, ou attaquait encore de tous côtés. Mais on fut auſſi malheureux en Eſpagne qu'en Italie, en Allemagne & en Flandre : on prétend que le ſiége de Barcelone avait été encore plus mal conduit que celui de Turin.

Le comte de Toulouſe n'avait paru que pour ramener ſa flotte à Toulon. Barcelone ſecouruë, le ſiége abandonné, l'armée françaiſe, diminuée de moitié, s'était retirée ſans munitions dans la Navarre, petit roïaume qu'on conſervait aux Eſpagnols, & dont nos Rois ajoûtent encore le titre à celui de France, par un uſage qui ſemble au-deſſous de leur grandeur.

A ces deſaſtres s'en joignait un autre, qui parut déciſif. Les Portugais, avec quelques Anglais, prirent toutes les places devant leſquelles ils ſe préſenterent, & s'avancerent juſques dans l'Eſtramadoure. C'était un Français devenu Pair d'Angleterre, qui les commandait, mylord Gallowai autrefois comte de Ruvigni ; tandis que le duc de Berwick anglais était à la tête des troupes de France & d'Eſpagne, qui ne pouvaient plus arrêter les victorieux.

Philippe V, incertain de sa destinée, était dans Pampelune. Charles, son compétiteur, grossissait son parti & ses forces en Catalogne.

Il était maître de l'Arragon, de la province de Valence, de Carthagéne, d'une partie de la province de Grenade. Les Anglais avaient pris Gibraltar pour eux, & lui avaient donné Minorque, Ivica & Alicante. Les chemins d'ailleurs lui étaient ouverts jusqu'à Madrid. Gallowai y entra sans résistance, & fit 26 Juin. proclamer Roi l'archiduc Charles : un 1706. simple détachement le fit aussi proclamer à Tolède. Tout parut alors si desespéré pour Philippe V, que le maréchal de Vauban, le prémier des Ingénieurs, le meilleur des citoïens, homme toûjours occupé de projets, les uns utiles, les autres peu praticables, & tous singuliers, proposa à la Cour de France d'envoïer Philippe régner en Amérique. On l'eût fait embarquer avec les Espagnols attachés à son parti : l'Espagne eût été abandonnée aux factions civiles : le commerce du Pérou & du Mexique n'eût plus été que pour les Français ; & dans ce revers de la famille de Louis XIV, la France eût encore trouvé sa grandeur. On délibéra sur ce projet à Versailles ; mais la

conſtance des Caſtillans & les fautes des ennemis conſerverent la couronne à Philippe V. Les peuples aimaient dans Philippe le choix qu'ils avaient fait, & dans ſa femme, fille du Duc de Savoie, le ſoin qu'elle prenait de leur plaire, une intrépidité au-deſſus de ſon ſexe, & une conſtance agiſſante dans le malheur. Elle allait elle-même de ville en ville animer les cœurs, exciter le zèle, & recevoir les dons que lui apportaient les peuples : elle fournit ainſi à ſon mari plus de deux cens mille écus en trois ſemaines. Aucun des Grands, qui avaient juré d'être fidéles, ne fut traître. Quand Gallowai fit proclamer l'Archiduc dans Madrid, on cria *vive Philippe*; & à Tolède, le peuple émû chaſſa ceux qui avaient proclamé l'Archiduc.

Les Eſpagnols avaient juſques-là fait peu d'efforts pour ſoûtenir leur Roi ; ils en firent de prodigieux quand ils le virent abbatu, & montrerent en cette occaſion une eſpéce de courage contraire à celui des autres peuples, qui commencent par de grands efforts, & qui ſe rebutent. Il eſt difficile de donner un Roi à une nation malgré elle. Les Portugais, les Anglais, les Autrichiens, qui étaient en Eſpagne, furent harcelés

par tout, manquerent de vivres, firent des fautes presque toûjours inévitables dans un païs étranger, & furent battus en détail. Enfin Philippe V, trois mois après être sorti de Madrid en fugitif, y rentra triomphant, & fut reçu avec autant d'acclamations que son rival avait éprouvé de froideur & de répugnance. 22 Sept. 1706.

Louis XIV redoubla ses efforts quand il vit que les Espagnols en faisaient; & tandis qu'il veillait à la sûreté de toutes les côtes sur l'Océan & sur la Méditerranée, en y plaçant des milices; tandis qu'il avait une armée en Flandre, une auprès de Strasbourg, un corps dans la Navarre, un dans le Roussillon; il envoïait encore de nouvelles troupes au maréchal de Barwick dans la Castille.

Ce fut avec ces troupes, secondées des Espagnols, que Barwick gagna la bataille importante d'Almanza, sur Gallowai. Ni Philippe V, ni l'Archiduc ne furent présens à cette journée; & c'est sur quoi le fameux comte de Péterborough, singulier en tout, s'écria, *qu'on était bien bon de se battre pour eux.* Le duc d'Orléans, qui voulait y être, & qui devait commander en Espagne, n'arriva que le lendemain : mais il profita de la victoire; il prit plusieurs pla- 25 Avril 1707.

ces, & entre autres, Lérida, l'écueil du grand Condé.

D'un autre côté, le maréchal de Villars, remis à la tête des armées, uniquement parce qu'on avait besoin de lui; réparait en Allemagne le malheur de la journée d'Hochstet. Il avait forcé
22 Mai les lignes de Stolhoffen au-delà du Rhin,
1707. dissipé toutes les troupes ennemies, étendu les contributions à cinquante lieuës à la ronde, pénétré jusqu'au Danube. Ce succès passager faisait respirer sur les frontières de l'Allemagne: mais en Italie tout était perdu; le roïaume de Naples, sans défense & accoûtumé à changer de maître, était sous le joug des victorieux; & le Pape, qui n'avait pu empêcher que les troupes allemandes passassent par son territoire, voïait, sans oser murmurer, que l'Empereur se fît son vassal malgré lui. C'est un grand exemple de la force des opinions reçuës, & du pouvoir de la coûtume; qu'on puisse toûjours s'emparer de Naples sans consulter le Pape, & qu'on n'ose jamais lui en refuser l'hommage.

Pendant que le petit-fils de Louis XIV perdait Naples, l'aïeul était sur le point de perdre la Provence & le Dauphiné: déjà le Duc de Savoie &

le prince Eugéne y étaient entrés par le col de Tende. Ces frontières n'étaient pas défenduës comme le sont la Flandre & l'Alsace, théatre éternel de la guerre, hérissé de citadelles que le danger avait averti d'élever. Point de pareilles précautions vers le Var, point de ces fortes places qui arrêtent l'ennemi, & qui donnent le tems d'assembler des armées : cette frontière a été négligée jusqu'à nos jours, sans que peut-être on puisse en alléguer d'autre raison, sinon que les hommes étendent rarement leurs soins de tous les côtés. Le Roi de France voïait avec une indignation douloureuse, que ce même Duc de Savoie, qui un an auparavant n'avait presque plus que sa capitale, & le prince Eugéne, qui avait été élevé dans sa Cour, fussent près de lui enlever Toulon & Marseille.

Toulon était assiégé & pressé : une flotte anglaise, maîtresse de la mer, Août 1707.
était devant le port & le bombardait. Un peu plus de diligence, de précaution & de concert auraient fait tomber Toulon : Marseille sans défense n'aurait pas tenu ; & il était vraisemblable que la France allait perdre deux provinces. Mais rarement le vraisemblable arrive : on eut le tems d'envoïer des

fecours. On avait détaché des troupes de l'armée du maréchal de Villars, dès que ces provinces avaient été menacées; & on facrifia les avantages qu'on avait en Allemagne, pour fauver une partie de la France. Le païs par où les ennemis pénétraient eft fec, ftérile, hériffé de montagnes; les vivres rares, la retraite difficile : les maladies qui défolerent l'armée ennemie, combattirent encore pour
22 Août 1707. Louis XIV. Le fiége de Toulon fut levé, & bientôt la Provence délivrée, & le Dauphiné hors de danger : tant le fuccès d'une invafion eft rare, quand on n'a pas de grandes intelligences dans le païs. Charles-quint y avait échoué, & de nos jours les troupes de la Reine d'Hongrie y échouerent encore.

Cependant cette irruption, qui avait coûté beaucoup aux alliés, ne coûtait pas moins aux Français : elle avait ravagé une grande étenduë de terrein, & divifé les forces.

L'Europe ne s'attendait pas que, dans un tems d'épuifement, & lorfque la France comptait pour un grand fuccès d'être échappée à une invafion, Louis XIV aurait affez de grandeur & de reffources pour tenter lui-même une invafion dans la Grande-Bretagne, malgré le dépériffement de fes forces maritimes,

mes, & malgré les flottes des Anglais qui couvraient la mer. Ce projet fut proposé par des Ecossais attachés au fils de Jacques II. Le succès était douteux; mais Louis XIV envisagea une gloire certaine dans la seule entreprise : il a dit lui-même, que ce motif l'avait déterminé autant que l'intérêt politique.

Porter la guerre dans la Grande-Bretagne, tandis qu'on en soûtenait le fardeau si difficilement en tant d'autres endroits; & tenter de rétablir du moins sur le thrône d'Ecosse le fils de Jacques II, pendant qu'on pouvait à peine maintenir Philippe V sur celui d'Espagne; c'était une idée pleine de grandeur, & qui après tout n'était pas destituée de vraisemblance.

Parmi les Ecossais, tous ceux qui ne s'étaient pas vendus à la Cour de Londres, gémissaient d'être dans la dépendance des Anglais : leurs vœux secrets appellaient unanimement le descendant de leurs anciens Rois, chassé au berceau des thrônes d'Angleterre, d'Ecosse & d'Irlande, & à qui on avait disputé jusqu'à sa naissance. On lui promit qu'il trouverait trente mille hommes en armes, qui combattraient pour lui, s'il pouvait seulement débarquer

vers Edimbourg avec quelque secours de la France.

Louis XIV qui, dans ses prospérités passées, avait fait tant d'efforts pour le pere, en fit autant pour le fils dans le tems même de ses revers. Huit vaisseaux de guerre, soixante & dix bâtimens de transport furent préparés à Dunkerque; six mille hommes furent embarqués: le comte de Gacé, depuis maréchal de Matignon, commandait les troupes; le chevalier de Forbin-Janson, l'un des plus grands hommes de mer, conduisait la flotte. La conjoncture paraissait favorable; il n'y avait en Ecosse que trois mille hommes de troupes réglées: l'Angleterre était dégarnie; ses soldats étaient occupés en Flandre sous le duc de Marlborow. Mais il fallait arriver; & les Anglais avaient en mer une flotte de près de cinquante vaisseaux de guerre. Cette entreprise fut entièrement semblable à celle que nous avons vûë en 1744, en faveur du petit-fils de Jacques II: elle fut prévenuë par les Anglais: des contre-tems la dérangerent; le ministère de Londres eut même le tems de faire revenir douze bataillons de Flandre: on se saisit dans Edimbourg des hommes les plus suspects: enfin, le Prétendant s'étant présenté aux côtes

Mars 1708.

d'Ecosse, & n'aïant point vû les signaux convenus; tout ce que put faire le chevalier de Forbin, ce fut de le ramener à Dunkerque : il sauva la flotte; mais tout le fruit de l'entreprise fut perdu. Il n'y eut que Matignon qui gagna à cette entreprise: aïant ouvert les ordres de la Cour en pleine mer, il y vit les provisions de Maréchal de France; récompense de ce qu'il voulut & de ce qu'il ne put faire.

Si jamais il y eut une vision absurde, c'est celle de quelques historiens, qui ont prétendu que la reine Anne était d'intelligence avec son frere : il y a de l'imbécillité à supposer qu'elle invitât son compétiteur à la venir déthrôner. On a confondu les tems: on a cru qu'elle le favorisait alors, parce que depuis elle le regarda en secret comme son héritier. Mais qui peut jamais vouloir être chassé par son successeur?

Tandis que les affaires de la France devenaient de jour en jour plus mauvaises, le Roi crut qu'en faisant paraître le Duc de Bourgogne son petit fils à la tête des armées de Flandre, la présence de l'héritier présomptif de la couronne ranimerait l'émulation, qui commençait trop à se perdre. Ce Prince, d'un esprit ferme & intrépide, était

pieux, juſte & philoſophe : il était fait pour commander à des ſages. Eléve de l'Archevêque de Cambrai, il aimait ſes devoirs : il aimait les hommes, il voulait les rendre heureux. Inſtruit dans l'art de la guerre, il regardait cet art plutôt comme le fléau du genre-humain & comme une néceſſité malheureuſe, que comme une ſource de véritable gloire. On oppoſa ce Prince philoſophe au duc de Marlborow : on lui donna pour l'aider le duc de Vendôme. Il arriva ce qu'on ne voit que trop ſouvent : le grand Capitaine ne fut pas aſſez écouté, & le Conſeil du Prince balança ſouvent les raiſons du Général : il ſe forma deux partis ; & dans l'armée des alliés, il n'y en avait qu'un, celui de la cauſe commune. Le prince Eugéne était alors ſur le Rhin ; mais toutes les fois qu'il fut avec Marlborow, ils n'eurent jamais qu'un ſentiment.

Le Duc de Bourgogne était ſupérieur en forces : la France, que l'Europe croïait épuiſée, lui avait fourni une armée de près de cent mille hommes ; & les alliés n'en avaient alors que quatre-vingt mille. Il avait encore l'avantage des négociations, dans un païs ſi long-tems eſpagnol, fatigué des garniſons hollan-

daises, & où beaucoup de citoïens penchaient pour Philippe V. Des intelligences lui ouvrirent les portes de Gand & d'Ypres; mais les manœuvres de guerre firent évanouïr le fruit des manœuvres de politique. La division, qui mettait de l'incertitude dans le Conseil de guerre, fit que d'abord on marcha vers la Dendre, & que deux heures après on rebroussa vers l'Escaut, à Oudenarde : ainsi on perdit du tems. On trouva le prince Eugéne & Marlborow qui n'en perdaient point, & qui étaient unis : on fut mis en déroute vers Oudenarde. Ce n'était pas une grande bataille; mais ce fut une fatale retraite. Les fautes se multiplierent : les régimens allaient où ils pouvaient, sans recevoir aucun ordre : il y eut même plus de quatre mille hommes qui furent pris en chemin par l'armée ennemie, à quelques milles du champ de bataille. 11 Juill. 1708.

L'armée découragée se retira sans ordre sous Gand, sous Tournai, sous Ypres, & laissa tranquillement le prince Eugéne, revenu du Rhin, assiéger Lille avec une armée moins nombreuse. Mettre le siége devant une ville aussi grande & aussi fortifiée que Lille, sans être maître de Gand, sans pouvoir tirer ses convois que d'Ostende, sans les

pouvoir conduire que par une chaussée étroite, au hazard d'être à tout moment surpris ; c'est ce que l'Europe appella une action téméraire, mais que la mésintelligence & l'esprit d'incertitude qui régnaient dans l'armée française, rendirent excusable ; c'est enfin ce que le succès justifia. Leurs grands convois, qui pouvaient être enlevés, ne le furent point : les troupes qui les escortaient, & qui devaient être battuës par un nombre supérieur, furent victorieuses. L'armée du Duc de Bourgogne, qui pouvait attaquer les retranchemens de l'armée ennemie encore imparfaits, ne les attaqua pas : Lille fut prise, au grand étonnement de toute l'Europe, qui croïait le Duc de Bourgogne plus en état d'assiéger Eugéne & Marlborow, que ces Généraux en état d'assiéger Lille. Le maréchal de Boufiers la défendit pendant près de quatre mois.

Les habitans s'accoûtumerent tellement au fracas du canon, & à toutes les horreurs qui suivent un siége, qu'on donnait dans la ville des spectacles aussi fréquentés qu'en tems de paix, & qu'une bombe qui tomba près de la sale de la Comédie n'interrompit point le spectacle.

Le maréchal de Boufiers avait mis si bon ordre à tout, que les habitans de

cette grande ville étaient tranquilles sur la foi de ses fatigues. Sa défense lui mérita l'estime des ennemis, les cœurs des citoïens, & les récompenses du Roi. * Les historiens, ou plutôt les écrivains de Hollande, qui ont affecté de le blâmer, auraient dû se souvenir que quand on contredit la voix publique, il faut avoir été témoin, & témoin éclairé; ou prouver ce qu'on avance.

Cependant l'armée qui avait regardé faire le siége de Lille, se fondait peu à peu; elle laissa prendre ensuite Gand, Bruges, & tous ses postes l'un après l'autre: peu de campagnes furent aussi fatales. Les Officiers attachés au duc de Vendôme reprochaient toutes ces fautes au Conseil du Duc de Bourgogne; & ce Conseil rejettait tout sur le duc de Vendôme: les esprits s'aigrissaient par le malheur. Un courtisan du Duc de Bourgogne dit un jour au duc de Vendôme: *voilà ce que c'est que de n'aller jamais à la messe; aussi vous voïez quelles sont nos disgraces.* „ Croïez-„ vous, lui répondit le duc de Vendô-

* Telle est l'histoire qu'un Libraire nommé Vanduren fit écrire par le jésuite la Motte, réfugié en Hollande sous le nom de la Hode, continuée par la Martiniére, le tout sur les prétendus mémoires d'un Comte de… Secrétaire d'Etat.

„ me, que Marlborow y aille plus souvent que moi „? Les succès rapides des alliés enflaient le cœur de l'empereur Joseph : despotique dans l'Empire, maître de Landau, il voïait le chemin de Paris presqu'ouvert par la prise de Lille : déjà même un parti hollandais avait eu la hardiesse de pénétrer de Courtrai jusqu'à Versailles, & avait, presque sous les fenêtres du château, enlevé le prémier Ecuïer du Roi, croïant se saisir de la personne du Dauphin, pere du Duc de Bourgogne. La terreur était dans Paris. L'Empereur avait autant d'espérance au moins d'établir son frere Charles en Espagne, que Louis XIV d'y conserver son petit-fils.

Déjà cette succession, que les Espagnols avaient voulu rendre indivisible, était partagée entre trois têtes : l'Empereur avait pris pour lui la Lombardie & le roïaume de Naples : Charles son frere avait encore la Catalogne & une partie de l'Arragon. L'Empereur força alors le pape Clément XI à reconnaître l'Archiduc pour Roi d'Espagne. Ce Pape, dont on disait qu'il ressemblait à saint Pierre, parce qu'il affirmait, niait, se repentait, & pleurait, avait toûjours reconnu Philippe V, à l'exem-

ple de son prédécesseur ; & il était attaché à la maison de Bourbon. L'Empereur l'en punit, en déclarant dépendans de l'Empire beaucoup de fiefs qui relevaient jusques alors des Papes, & sur tout Parme & Plaisance ; en ravageant quelques terres ecclésiastiques ; en se saisissant de la ville de Comacchio. Autrefois un Pape eût excommunié tout Empereur qui lui aurait disputé le droit le plus léger ; & cette excommunication eût fait tomber l'Empereur du thrône : mais la puissance des clefs étant réduite au point où elle doit l'être, Clément XI animé par la France, avait osé un moment se servir de la puissance du glaive. Il arma, & s'en repentit bientôt : il vit que les Romains, sous un gouvernement tout sacerdotal, n'étaient pas faits pour manier l'épée. Il desarma ; il laissa Comacchio en dépôt à l'Empereur : il consentit à écrire à l'Archiduc, *à notre très-cher fils Roi catholique, en Espagne.* Une flotte anglaise dans la Méditerranée, & les troupes allemandes sur ses terres, le forcerent bientôt d'écrire, *à notre très-cher fils, Charles, Roi d'Espagne.*

Ce suffrage du Pape, qui n'était rien dans l'Empire d'Allemagne, pouvait quelque chose sur le peuple espagnol,

à qui on avait fait accroire que l'Archiduc était indigne de régner, parce qu'il était protégé par des Hérétiques qui s'étaient emparés de Gibraltar.

Août 1708. Reſtait à la monarchie eſpagnole, au-delà du continent, l'iſle de Sardaigne avec celle de Sicile : une flotte anglaiſe donna la Sardaigne à l'Empereur ; car les Anglais voulaient que l'Archiduc n'eût que l'Eſpagne. Leurs armes faiſaient alors les traités de partage. Ils réſerverent la conquête de la Sicile pour un autre tems, & aimerent mieux emploïer leurs vaiſſeaux à chercher ſur les mers les galions de l'Amérique, dont ils prirent quelques-uns, qu'à donner à l'Empereur de nouvelles terres.

La France était auſſi humiliée que Rome, & plus en danger : les reſſources s'épuiſaient ; le crédit était anéanti ; les peuples qui avaient idolâtré leur Roi dans ſes proſpérités, murmuraient contre Louis XIV malheureux.

Des partiſans, à qui le miniſtère avait vendu la nation pour quelque argent comptant, dans ſes beſoins preſſans, s'engraiſſaient du malheur public, & inſultaient à ce malheur par leur luxe. Ce qu'ils avaient prêté était diſſipé : ſans l'induſtrie hardie de quelques

Négocians, & sur tout de ceux de Saint-Malo, qui allerent au Pérou, & rapporterent trente millions, dont ils prêterent la moitié à l'Etat, Louis XIV n'aurait pas eu de quoi païer ses troupes. La guerre avait ruiné l'Etat, & des Marchands le sauverent. Il en fut de même en Espagne : les galions qui ne furent pas pris par les Anglais, servirent à défendre Philippe ; mais cette ressource de quelques mois ne rendait pas les recruës de soldats plus faciles. Chamillard, élevé au ministère des finances & de la guerre, se démit en 1708 des finances, qu'il laissa dans un desordre que rien ne put réparer sous ce régne ; & en 1709 il quitta le ministère de la guerre, devenu non moins difficile que l'autre. On lui reprochait beaucoup de fautes : le public, d'autant plus sévère qu'il souffrait, ne songeait pas qu'il y a des tems malheureux où les fautes sont inévitables. * Monsieur Voisin, qui après lui gouverna l'Etat militaire, & monsieur Desmarêts qui administra les finances, ne purent

* L'histoire de l'exjésuite la Motte, rédigée par la Martiniére, dit que monsieur de Chamillard fut destitué du ministère des finances en 1703, & que la voix publique y appella le maréchal d'Harcourt. Les fautes de cet historien sont sans nombre.

ni faire des plans de guerre plus heureux, ni rétablir un crédit anéanti.

Le cruel hiver de 1709 acheva de desespérer la nation. Les oliviers, qui sont une grande ressource dans le midi de la France, périrent : presque tous les arbres fruitiers gelerent : il n'y eut point d'espérance de récolte. On avait très-peu de magasins : les grains qu'on pouvait faire venir à grands frais des échelles du Levant & de l'Afrique, pouvaient être pris par les flottes ennemies, auxquelles on n'avait presque plus de vaisseaux de guerre à opposer. Le fléau de cet hiver cruel était général dans l'Europe ; mais les ennemis avaient plus de ressources : les Hollandais sur tout, qui ont été si long-tems les facteurs des nations, avaient assez de magasins pour mettre les armées florissantes des alliés dans l'abondance ; tandis que les troupes de France, diminuées & découragées, semblaient devoir périr de misére.

Louis XIV, qui avait déjà fait quelques avances pour la paix, se détermina, dans ces circonstances funestes, à envoïer à la Haie son principal Ministre le marquis de Torci-Colbert, assisté du président Rouillé. La démarche était humiliante. Ils virent d'abord à Anvers deux Magistrats hollandais,

l'un nommé Buis, l'autre Venderduffen, qui parlerent en vainqueurs, & qui rendirent au Ministre du plus fier de tous les Rois toutes les hauteurs dont ils avaient été accablés en 1672.

Les Etats-généraux n'avaient plus de Stadhouder depuis la mort du roi Guillaume ; & les Magistrats hollandais, qui appellaient déjà leurs familles *les familles patriciennes*, étaient autant de Rois. Les quatre Commissaires hollandais députés à l'armée, traitaient avec fierté trente Princes d'Allemagne à leur solde. * *Qu'on fasse venir Holstein*, disaient-ils : *qu'on dise à Hesse de nous venir parler*. Ainsi s'expliquaient des Marchands, qui dans la simplicité de leurs vêtemens & dans la frugalité de leurs repas, se plaisaient à écraser à la fois l'orgueil allemand qui était à leurs gages, & la fierté d'un grand Roi autrefois leur vainqueur. Ils étaient bien loin de s'en tenir à faire voir aux hommes, par ces démonstrations de supériorité, qu'il n'y a de vraie grandeur que la puissance : ils voulaient que leur Etat

* C'est ce que je tiens de la bouche de vingt personnes qui les entendirent parler ainsi à Lille après la prise de cette ville. Cependant il se peut que ces expressions fussent moins l'effet d'une fierté grossière, que d'un stile laconique, assez en usage dans les armées.

eût en souveraineté dix villes en Flandre; entre autres Lille, qui était entre leurs mains, & Tournai, qui n'y était pas encore. Ainsi les Hollandais prétendaient retirer le fruit de la guerre, non-seulement aux dépens de la France, mais encore aux dépens de l'Autriche, pour laquelle ils combattaient; comme Venise avait autrefois augmenté son territoire des terres de tous ses voisins. L'esprit républicain est au fond aussi ambitieux que l'esprit monarchique.

Il y parut bien quelques mois après: car lorsque ce fantôme de négociation fut évanouï, lorsque les armes des alliés eurent encore de nouveaux avantages, le duc de Marlborow, plus maître alors que sa Souveraine en Angleterre, & gagné par la Hollande, fit conclure avec les Etats-généraux, en 1709, un traité, par lequel ils resteraient maîtres de toutes les villes frontières qu'on prendrait sur la France, auraient garnison dans vingt places de la Flandre aux dépens du païs, dans Hui, dans Liége & dans Bonn, & auraient en toute souveraineté la haute Gueldre. Ils seraient devenus en effet Souverains des dix-sept provinces des païs-bas; ils auraient dominé dans Liége & dans Cologne: c'est ainsi qu'ils voulaient s'aggrandir

ſur les ruines même de leurs alliés. Ils nourriſſaient déjà ces projets élevés, quand le principal Miniſtre de France vint leur demander la paix : il ne faut pas être ſurpris s'il fut reçu avec dédain.

Après ces préliminaires d'abbaiſſement, le Miniſtre de Louis XIV alla à la Haie recevoir, au nom de ſon maître, le comble de l'outrage. Il y vit le prince Eugéne, le duc de Marlborow, & le penſionnaire Heinſius. Tous trois voulaient la continuation de la guerre : le Prince y trouvait ſa grandeur & ſa vengeance ; le ſecond, ſa gloire & une fortune immenſe, qu'il aimait également ; le troiſiéme, gouverné par les deux autres, ſe regardait comme un Spartiate qui abbaiſſait un Roi de Perſe. Ils propoſerent, non pas une paix, mais une tréve ; & pendant cette tréve, une ſatisfaction entière pour tous leurs alliés, & aucune pour les alliés du Roi ; à condition que le Roi ſe joindrait à ſes ennemis pour chaſſer d'Eſpagne ſon propre petit-fils dans l'eſpace de deux mois, & que pour ſûreté il commencerait par céder à jamais dix villes aux Hollandais dans la Flandre, 22 Mai
par rendre Strasbourg & Briſac, & par 1709.
renoncer à la ſouveraineté de l'Alſace. Louis XIV ne s'était pas attendu, quand

il refusait autrefois un régiment au prince Eugéne, quand Churchil n'était pas encore Colonel en Angleterre, & qu'à peine le nom de Heinsius lui était connu, qu'un jour ces trois hommes lui imposeraient de pareilles loix. Le marquis de Torci repartit sans avoir même négocié, & rapporta au Roi les ordres de ses ennemis. Louis XIV fit alors ce qu'il n'avait jamais fait avec ses sujets : il se justifia devant eux ; il adressa une lettre circulaire, par laquelle, en rendant compte à ses peuples du fardeau qu'il était obligé de leur faire encore soûtenir, il excitait leur indignation, leur honneur, & même leur pitié. Les politiques dirent que Torci n'était allé s'humilier à la Haie, que pour mettre les ennemis dans leur tort, pour justifier Louis XIV aux ïeux de l'Europe, & pour animer les Français par un juste ressentiment : mais le fait est qu'il n'y était allé que pour demander la paix. On laissa même encore quelques jours le président Rouillé à la Haie, pour tâcher d'obtenir des conditions moins accablantes ; & pour toute réponse, les Etats ordonnerent à Rouillé de partir dans vingt-quatre heures.

Louis XIV, à qui l'on rapporta des réponses si dures, dit à Rouillé ; *puis-*

qu'il faut faire la guerre, j'aime mieux la faire à mes ennemis qu'à mes enfans. Il se prépara donc à tenter encore la fortune en Flandre. La famine qui désolait les campagnes, fut une ressource pour la guerre : ceux qui manquaient de pain se firent soldats. Beaucoup de terres resterent en friche : mais on eut une armée. Le maréchal de Villars qu'on avait envoïé commander l'année précédente en Savoie quelques troupes dont il avait réveillé l'ardeur, & qui avait eu quelques petits succès, fut rappellé en Flandre, comme celui en qui l'Etat mettait son espérance.

Déjà Marlborow avait pris Tournai, dont Eugéne avait couvert le siége : déjà ces deux Généraux marchaient pour investir Mons. Le maréchal de Villars s'avança pour les en empêcher : il avait avec lui le maréchal de Boufiers, son ancien, qui avait demandé à servir sous lui. Boufiers aimait véritablement le Roi & & la patrie : il prouva en cette occasion (malgré la maxime d'un homme de beaucoup d'esprit) que dans un Etat monarchique, & sur tout sous un bon maître, il y a des vertus. Il y en a sans doute tout autant que dans les républiques, avec moins d'enthousiasme peut-être, mais avec plus de ce qu'on appelle honneur.

Dès que les Français s'avancerent pour s'oppoſer à l'inveſtiſſement de Mons ; les alliés vinrent les attaquer près des bois de Blangies & du village de Malplaquet.

Les deux armées étaient chacune d'environ quatre-vingt mille combattans ; mais celle des alliés était ſupérieure de quarante-deux bataillons. Les Français traînaient avec eux quatre-vingt piéces de canon ; les alliés cent quarante. Le duc de Marlborow commandait l'aîle droite, où étaient les Anglais & les troupes allemandes à la ſolde d'Angleterre : le prince Eugéne était au centre ; Tilli & un comte de Naſſau, à la gauche avec les Hollandais.

11 Sept. 1709. Le maréchal de Villars prit pour lui la gauche, & laiſſa la droite au maréchal de Bouflers. Il avait retranché ſon armée à la hâte, manœuvre probablement convenable à des troupes inférieures en nombre, long-tems malheureuſes, dont la moitié était compoſée de nouvelles recruës, & convenable encore à la ſituation de la France, qu'une défaite entière eût miſe aux derniers abois. Quelques hiſtoriens ont blâmé le Général dans ſa diſpoſition : *il devait*, diſaient-ils, *paſſer une large trouée, au lieu de la laiſſer devant lui.* Ceux

qui de leur cabinet jugent ainsi de ce qui se passe sur un champ de bataille, ne sont-ils pas trop habiles ?

Tout ce que je sais, c'est que le Maréchal dit lui-même, que les soldats, qui aïant manqué de pain un jour entier, venaient de le recevoir, en jettèrent une partie pour courir plus légèrement au combat. Il y a eu depuis plusieurs siécles peu de batailles plus disputées & plus longues ; aucune plus meurtrière. Je ne dirai autre chose de cette bataille, que ce qui fut avoué de tout le monde. La gauche des ennemis, où combattaient les Hollandais, fut presque toute détruite, & même poursuivie la baïonnette au bout du fusil : Marlborow, à la droite, faisait & soûtenait les plus grands efforts. Le maréchal de Villars dégarnit un peu son centre, pour s'opposer à Marlborow ; & alors même ce centre fut attaqué : les retranchemens, qui le couvraient, furent emportés : le régiment des Gardes, qui les défendait, ne résista pas : le Maréchal, en accourant de sa gauche à son centre, fut blessé, & la bataille fut perduë. Le champ était jonché de près de trente mille morts ou mourans.

On marchait sur les cadavres entassés,

ſur tout au quartier des Hollandais. La France ne perdit guére plus de huit mille hommes dans cette journée ; ſes ennemis en laiſſerent environ vingt-un mille tués ou bleſſés : mais le centre étant forcé , les deux aîles coupées , ceux qui avaient fait le plus grand carnage , furent les vaincus.

Le maréchal de Bouflers * fit la retraite en bon ordre , aidé du prince Tingri-Montmorenci , depuis maréchal de Luxembourg , héritier du courage de ſes peres : l'armée ſe retira entre le Quênoi & Valenciennes , emportant pluſieurs drapeaux & étendards pris ſur les ennemis. Ces dépouilles conſolerent Louis XIV : & on compta pour une victoire, l'honneur de l'avoir diſputée ſi lóngtems , & de n'avoir perdu que le champ de bataille. Le maréchal de Villars , en revenant à la Cour , aſſûra le Roi , que ſans ſa bleſſure il aurait remporté la victoire. J'en ai vû ce Général perſuadé; mais j'ai vû peu de perſonnes qui le cruſſent.

On peut s'étonner qu'une armée , qui avait tué aux ennemis deux tiers plus de monde qu'elle n'en avait per-

* Dans le livre intitulé , *Mémoires du maréchal de Barvvick* , il eſt dit que le maréchal de Barvvick fit cette retraite. C'eſt ainſi que tant de mémoires ſont écrits.

du, n'essaïât pas d'empêcher que ceux qui n'avaient eu d'autre avantage que celui de coucher au milieu de leurs morts, allassent faire le siége de Mons. Les Hollandais craignirent pour cette entreprise ; ils hésiterent : mais le nom de bataille perduë impose aux vaincus, & les décourage : les hommes ne font jamais tout ce qu'ils peuvent faire ; & le soldat, à qui on dit qu'il a été battu, craint de l'être encore. Ainsi Mons fut 11 Oct.
assiégé & pris, & toûjours pour les 1709.
Hollandais, qui le garderent, ainsi que Tournai & Lille.



CHAPITRE VINGT-UNIÉME.

Louis XIV continuë à demander la paix & à se défendre. Le duc de Vendôme affermit le Roi d'Espagne sur le thrône.

NOn-seulement les ennemis avançaient ainsi pied-à-pied, & faisaient tomber de ce côté toutes les barrières de la France ; mais ils prétendaient, aidés du Duc de Savoie, aller surprendre la Franche-Comté, & pénétrer par les deux bouts dans le cœur du roïaume. Le général Merci, chargé de faciliter cette entreprise en entrant dans la haute-Alsace par Bâle, fut heureusement arrêté près de l'isle de Neubourg sur le Rhin, par le comte depuis maréchal du Bourg. Je ne sais par quelle fatalité ceux qui ont porté le nom de Merci ont toûjours été aussi malheureux
29 Août 1709. qu'estimés : celui-ci fut vaincu de la manière la plus complette. Rien ne fut entrepris du côté de la Savoie : mais on n'en craignait pas moins du côté de la Flandre ; & l'intérieur du roïaume était dans un état si languissant, que le Roi demanda encore la paix en sup-

pliant. Il offrait de reconnaître l'Archiduc pour Roi d'Eſpagne, de ne donner aucun ſecours à ſon petit-fils, & de l'abandonner à ſa fortune; de donner quatre places en ôtage; de rendre Straſbourg & Briſac; de renoncer à la ſouveraineté de l'Alſace, & de n'en garder que la préfecture; de raſer toutes ces places, depuis Bâle juſqu'à Philipſbourg; de combler le port, ſi longtems redoutable, de Dunkerque, & d'en raſer les fortifications; de laiſſer aux Etats-généraux Lille, Tournai, Ypres, Menin, Furnes, Condé, Maubeuge. Voilà, en partie, les points qui devaient ſervir de fondement à la paix qu'il implorait.

Les alliés voulurent encore avoir le triomphe de diſcuter les ſoumiſſions de Louis XIV; on permit à ſes Plénipotentiaires de venir, au commencement de 1710, porter dans la petite ville de Gertrudenberg, les prières de ce Monarque. Il choiſit le maréchal d'Uxelles, homme froid, taciturne, d'un eſprit plus ſage qu'élevé & hardi, & l'abbé, depuis cardinal de Polignac, l'un des plus beaux eſprits & des plus éloquens de ſon ſiécle, qui impoſait par ſa figure & par ſes graces. L'eſprit, la ſageſſe, l'éloquence, ne ſont rien dans

des Miniſtres, lorſque le Prince n'eſt pas heureux : ce ſont les victoires qui font les traités. Les Ambaſſadeurs de Louis XIV furent plutôt confinés qu'admis à Gertrudenberg : les députés venaient entendre leurs offres & les rapportaient à la Haie au prince Eugéne, au duc de Marlborow, au comte de Zinzendorf Ambaſſadeur de l'Empereur ; & ces offres étaient toûjours reçuës avec mépris. On leur inſultait par des libelles outrageans, tous compoſés par des réfugiés français, devenus plus ennemis de la gloire de Louis XIV, que Marlborow & Eugéne.

Les Plénipotentiaires de France pouſſerent l'humiliation juſqu'à promettre que le Roi donnerait de l'argent pour déthrôner Philippe V, & ne furent point écoutés : on exigea que Louis XIV, pour préliminaires, s'engageât ſeul à chaſſer d'Eſpagne ſon petit-fils dans deux mois par la voie des armes. Cette inhumanité abſurde, beaucoup plus outrageante qu'un refus, était inſpirée par de nouveaux ſuccès.

Tandis que les alliés parlaient ainſi en maîtres irrités contre la grandeur & la fierté de Louis XIV, ils prenaient la ville de Douai. Ils s'emparerent bientôt après de Béthune, d'Aire, de Saint-Venant ;

Venant ; & le lord Stairs proposa d'envoïer des partis jusqu'à Paris.

Presque dans le même tems, l'armée de l'Archiduc commandée par Gui de Staremberg, le Général allemand qui avait le plus de réputation après le prince Eugéne, remporta près de Saragosse une victoire complette sur l'armée en qui le parti de Philippe V avait mis son espérance, & à la tête de laquelle était le marquis de Bay, Général malheureux. On remarqua encore que les deux Princes qui se disputaient l'Espagne, & qui étaient l'un & l'autre à portée de leur armée, ne se trouverent pas à cette bataille. De tous les Princes, pour qui on combattait en Europe, il n'y avait alors que le Duc de Savoie qui fit la guerre par lui-même : il était triste qu'il n'acquît cette gloire qu'en combattant contre ses deux filles, dont il voulait déthrôner l'une pour acquerir en Lombardie un peu de terrein, sur lequel l'empereur Joseph lui faisait déjà des difficultés, & dont on l'aurait dépouillé à la prémière occasion.

20 Août 1710.

Cet Empereur était heureux par tout, & n'était nulle part modéré dans son bonheur. Il démembrait de sa seule autorité la Baviére ; il en donnait les fiefs à ses parens & à ses créatures. Il dé-

pouillait le jeune duc de la Mirandole en Italie ; & les Princes de l'Empire lui entretenaient une armée vers le Rhin, sans penser qu'ils travaillaient à cimenter un pouvoir qu'ils craignaient: tant était encore dominante dans les esprits la vieille haine contre le nom de Louis XIV, qui semblait le prémier des intérêts. La fortune de Joseph le fit encore triompher des mécontens d'Hongrie. La France avait suscité contre lui le prince Ragotski, armé pour ses prétentions & pour celles de son païs : Ragotski fut battu ; ses villes prises ; son parti ruiné. Ainsi Louis XIV était également malheureux au-dehors, au-dedans, sur mer & sur terre, dans les négociations publiques, & dans les intrigues secrettes.

Toute l'Europe croïait alors que l'archiduc Charles, frere de l'heureux Joseph, régnerait sans concurrent en Espagne. L'Europe était menacée d'une puissance plus terrible que celle de Charles-quint ; & c'était l'Angleterre, long-tems ennemie de la branche d'Autriche-espagnole, & la Hollande, son esclave révoltée, qui s'épuisaient pour l'établir. Philippe V, réfugié à Madrid, en sortit encore, & se retira à Valladolid ; tandis que l'archiduc Charles fit son entrée en vainqueur dans la capitale.

Le Roi de France ne pouvait plus ſecourir ſon petit-fils : il avait été obligé de faire en partie ce que ſes ennemis exigeaient à Gertrudenberg ; d'abandonner la cauſe de Philippe, en faiſant revenir, pour ſa propre défenſe, quelques troupes demeurées en Eſpagne : lui-même à peine pouvait réſiſter vers la Savoie, vers le Rhin, & ſur tout en Flandre, où ſe portaient les plus grands coups.

L'Eſpagne était encore bien plus à plaindre que la France : preſque toutes ſes provinces avaient été ravagées par leurs ennemis & par leurs défenſeurs : elle était attaquée par le Portugal : ſon commerce périſſait : la diſette était générale ; mais cette diſette fut plus funeſte aux vainqueurs qu'aux vaincus, parce que dans une grande étenduë de païs l'affection des peuples refuſait tout aux Autrichiens, & donnait tout à Philippe. Ce Monarque n'avait plus ni troupes, ni Général de la part de la France : le duc d'Orléans, par qui s'était un peu rétablie ſa fortune chancelante, loin de continuer de commander ſes armées, était regardé alors comme ſon ennemi. Il eſt certain, que malgré l'affection de la ville de Madrid pour Philippe, malgré la fidélité de beaucoup de Grands & de toute la Caſtille, il y

avait contre Philippe V un grand parti en Espagne : tous les Catalans, nation belliqueuse & opiniâtre, tenaient obstinément pour son concurrent : la moitié de l'Arragon était aussi gagnée. Une partie des peuples attendait alors l'événement : une autre haïssait plus l'Archiduc, qu'elle n'aimait Philippe. Le duc d'Orléans, du même nom de Philippe, mécontent d'ailleurs des Ministres espagnols, & mécontent de la princesse des Ursins qui gouvernait, crut entrevoir qu'il pouvait gagner pour lui le païs qu'il était venu défendre ; & lorsque Louis XIV avait proposé lui-même d'abandonner son petit-fils, & qu'on parlait déjà en Espagne d'une abdication, le duc d'Orléans se crut digne de remplir la place que Philippe V semblait devoir quitter : il avait à cette place des droits, que le testament du feu Roi d'Espagne avait négligés, & que son pere avait maintenus par une protestation.

Il fit par ses agens une ligue avec quelques Grands d'Espagne, par laquelle ils s'engageaient à le mettre sur le thrône, en cas que Philippe V en descendît : il aurait en ce cas trouvé beaucoup d'Espagnols empressés à se ranger sous les drapeaux d'un Prince qui savait combattre. Cette entreprise, si elle eût réüssi,

pouvait ne pas déplaire aux puiſſances maritimes, qui auraient moins redouté alors de voir l'Eſpagne & la France réünies dans une même main ; & elle aurait apporté moins d'obſtacles à la paix. Le projet fut découvert à Madrid, vers le commencement de 1709, tandis que le duc d'Orléans était à Verſailles : ſes agens furent empriſonnés en Eſpagne. Philippe V ne pardonna pas à ſon parent, d'avoir cru qu'il pouvait abdiquer, & d'avoir eu la penſée de lui ſuccéder. La France cria contre le duc d'Orléans : Monſeigneur, pere de Philippe V, opina dans le Conſeil, qu'on fît le procès à celui qu'il regardait comme coupable ; mais le Roi aima mieux enſevelir dans le ſilence un projet informe & excuſable, que de punir ſon neveu dans le tems qu'il voïait ſon petit-fils toucher à ſa ruine.

Enfin, vers le tems de la bataille de Saragoſſe, le Conſeil du Roi d'Eſpagne & la plûpart des Grands, voïant qu'ils n'avaient aucun Capitaine à oppoſer à Staremberg, qu'on regardait comme un autre Eugéne, écrivirent en corps à Louis XIV, pour lui demander le duc de Vendôme. Ce Prince, retiré dans Anet, partit alors ; & ſa préſence valut une armée. La grande réputation qu'il

s'était faite en Italie, & que la malheureuse campagne de Lille n'avait pu lui faire perdre, frappait les Espagnols : sa popularité, sa libéralité qui allait jusqu'à la profusion, sa franchise, son amour pour les soldats, lui gagnaient les cœurs. Dès qu'il mit les pieds en Espagne, il lui arriva ce qui était arrivé autrefois à Bertrand du Guesclin ; son nom seul attira une foule de volontaires : il n'avait point d'argent ; les communautés des villes, des villages & des
Août 1710. Religieux, en donnerent. Un esprit d'enthousiasme saisit la nation : les débris de la bataille de Saragosse se rejoignirent sous lui à Valladolid : tout s'empressa de fournir des recruës. Le duc de Vendôme, sans laisser ralentir un moment cette nouvelle ardeur, poursuit les vainqueurs, ramene le Roi à Madrid, oblige l'ennemi de se retirer vers le Portugal, le suit, passe le Tage à la nage, fait prisonnier dans Brihuega Stanhope avec cinq mille Anglais, atteint le général Staremberg, & le lendemain lui
9 Déc. 1710. livre la bataille de Villaviciosa. Philippe V, qui n'avait point encore combattu avec ses autres Généraux, animé de l'esprit du duc de Vendôme, se met à la tête de l'aîle droite. Le Général prend la gauche : il remporte une vic-

toire entière; de forte qu'en quatre mois de tems, ce Prince, qui était arrivé quand tout était desespéré, rétablit tout, & affermit pour jamais la couronne d'Espagne sur la tête de Philippe.

Tandis que cette révolution éclatante étonnait les alliés, une autre plus sourde, & non moins décisive, se préparait en Angleterre. Une Allemande avait par sa mauvaise conduite fait perdre à la maison d'Autriche toute la succession de Charles-quint, & avait été ainsi le prémier mobile de la guerre; une Anglaise par ses imprudences procura la paix. Sara Jennings, duchesse de Marlborow, gouvernait la reine Anne, & le Duc gouvernait l'Etat. Il avait en ses mains les finances, par le grand-thresorier Godolphin, beau-pere d'une de ses filles: Sunderland Secrétaire d'Etat, son gendre, lui soumettait le cabinet: toute la maison de la Reine, où commandait sa femme, était à ses ordres: il était maître de l'armée, dont il donnait tous les emplois. Si deux partis, les Whigs & les Toris, divisaient l'Angleterre; les Whigs, à la tête desquels il était, faisaient tout pour sa grandeur; & les Toris avaient été forcés à l'admirer & à se taire. Il n'est pas indigne de l'histoire, d'ajoûter que le Duc &

la Ducheſſe étaient les plus belles perſonnes de leur tems ; & que cet avantage ſéduit encore la multitude, quand il eſt joint aux dignités & à la gloire.

Il avait plus de crédit à la Haie que le Grand-Penſionnaire ; & il influait beaucoup en Allemagne. Négociateur & Général toûjours heureux, nul particulier n'eut jamais une puiſſance & une gloire ſi étenduës : il pouvait encore affermir ſon pouvoir par ſes richeſſes immenſes, acquiſes dans le commandement. J'ai entendu dire à ſa veuve, qu'après les partages faits à quatre enfans, il lui reſtait, ſans aucune grace de la Cour, ſoixante & dix mille piéces de revenu, qui font environ quinze cens mille livres de nôtre monnoie d'aujourd'hui. S'il n'avait pas eu autant d'œconomie que de grandeur, il pouvait ſe faire un parti, que la reine Anne n'aurait pu détruire ; & ſi ſa femme avait eu plus de complaiſance, jamais la Reine n'eût briſé ſes liens : mais le Duc ne put jamais triompher de ſon goût pour les richeſſes, ni la Ducheſſe de ſon humeur. La Reine l'avait aimée avec une tendreſſe, qui allait juſqu'à la ſoumiſſion & à l'abandonnement de toute volonté. Dans de pareilles liaiſons, c'eſt d'ordinaire du côté des Souverains que

vient le dégoût, le caprice, la hauteur, l'abus de la supériorité: ce sont eux qui font sentir le joug; & c'était la duchesse de Marlborow qui l'appesantissait. Il fallait une favorite à la reine Anne; elle se tourna du côté de myladi Masham, sa Dame d'atour. Les jalousies de la Duchesse éclaterent: quelques paires de gants d'une façon singulière qu'elle refusa à la Reine, une jatte d'eau qu'elle laissa tomber en sa présence, par une méprise affectée, sur la robe de madame de Masham, changerent la face de l'Europe. Les esprits s'aigrirent. Le frere de la nouvelle favorite demanda au Duc un régiment: le Duc le refusa, & la Reine le donna. Les Toris saisirent cette conjoncture, pour tirer la Reine de cet esclavage domestique, pour abbaisser la puissance du duc de Marlborow, changer le ministère, faire la paix, & rappeller, s'il se pouvait, la maison de Stuart sur le thrône d'Angleterre. Si le caractère de la Duchesse eût pu admettre quelque souplesse, elle eût régné encore. La Reine & elle étaient dans l'habitude de s'écrire tous les jours sous des noms empruntés: ce mistère & cette familiarité laissaient toûjours la voie ouverte à la réconciliation; mais la Duchesse n'emploïa cette ressource, que pour tout gâ-

ter. Elle écrivit impérieusement : elle disait dans sa lettre : *rendez-moi justice, & ne me faites point de réponse*. Elle s'en repentit ensuite : elle vint demander pardon, elle pleura ; & la Reine ne lui répondit autre chose, sinon : *vous m'avez ordonné de ne point répondre, & je ne vous répondrai pas*. Alors la rupture fut sans retour : la Duchesse ne parut plus à la Cour ; & quelque tems après, on commença par ôter le ministère au gendre de Marlborow Sunderland, pour dépossèder ensuite Godolphin, & le Duc lui-même. Dans d'autres Etats, cela s'appelle une disgrace : en Angleterre, c'est une révolution dans les affaires ; & la révolution était encore très-difficile à opérer. Les Toris, maîtres alors de la Reine, ne l'étaient pas du roïaume : ils furent obligés d'avoir recours à la religion. Il n'y en a guére aujourd'hui dans la Grande-Bretagne, que le peu qu'il en faut pour distinguer les factions. Les Whigs penchaient pour le presbitérianisme : c'était la faction qui avait déthrôné Jacques II, persécuté Charles II, & immolé Charles I. Les Toris étaient pour les épiscopaux, qui favorisaient la maison de Stuart, & qui voulaient établir l'obéïssance passive envers les Rois, parce que les Evêques en espéraient plus

d'obéïssance pour eux-mêmes. Ils exciterent un Prédicateur à prêcher dans la cathédrale de saint Paul cette doctrine, & à désigner d'une manière odieuse l'administration de Marlborow, & le parti qui avait donné la couronne au roi Guillaume : mais la Reine, qui favorisait ce Prêtre, ne fut pas assez puissante pour empêcher qu'il ne fût interdit pour trois ans par les deux chambres dans la sale de Westminster, & que son sermon ne fût brûlé. Elle sentit encore plus sa faiblesse, en n'osant jamais, malgré ses secrettes inclinations pour son sang, rouvrir le chemin du thrône, fermé à son frere par le parti des Whigs. Les écrivains qui disent que Marlborow & son parti tomberent quand la faveur de la Reine ne les soûtint plus, ne connaissent pas l'Angleterre : la Reine, qui dès-lors voulait la paix, n'osait pas même ôter à Marlborow le commandement des armées ; & au printems de 1711, Marlborow pressait encore la France, tandis qu'il était disgracié dans sa Cour. Un agent secret de la France proposait sous-main des conditions de paix à Londres ; mais le ministère nouveau de la Reine n'osait encore les accepter.

Un nouvel événement, aussi impré-

vû que les autres, acheva ce grand ou-
17 Avril 1711. vrage. L'empereur Joseph mourut, & laissa les Etats de la maison d'Autriche, l'Empire d'Allemagne, & les prétentions sur l'Espagne & sur l'Amérique, à son frere Charles, qui fut élu Empereur quelques mois après.

Au prémier bruit de cette mort, les préjugés qui armaient tant de nations, commencerent à se dissiper en Angleterre, par les soins du nouveau ministère. On avait voulu empêcher que Louis XIV ne gouvernât l'Espagne, l'Amérique, la Lombardie, le roïaume de Naples & la Sicile sous le nom de son petit-fils : pourquoi vouloir réünir tant d'Etats dans la maison de Charles VI ? pourquoi la nation anglaise aurait-elle épuisé ses thresors ? Elle païait plus que l'Allemagne & la Hollande ensemble ; les frais de la présente année allaient à sept millions de livres sterling : fallait-il qu'elle se ruinât pour une cause qui lui était étrangère, & pour donner une partie de la Flandre aux provinces unies, rivales de son commerce ? Toutes ces raisons, qui enhardissaient la Reine, ouvrirent les ïeux à une grande partie de la nation ; & un nouveau Parlement étant convoqué, la Reine eut la liberté de préparer la paix de l'Europe.

Mais, en la préparant en secret, elle ne pouvait pas encore se séparer publiquement de ses alliés ; & quand le cabinet négociait, Marlborow était en campagne. Il avançait toûjours en Flandre ; il forçait les lignes que le maréchal de Villars avait tirées de Montreuil jusqu'à Valenciennes ; il prenait Bouchain ; il s'avançait au Quênoi, & delà vers Paris il y avait à peine un rempart à lui opposer. Sept. 1711.

Ce fut dans ce tems malheureux, que le célébre du Gué-Trouin, aidé de son courage & de l'argent de quelques Marchands, n'aïant encore aucun grade dans la marine & devant tout à lui-même, équipa une petite flotte, & alla prendre une des principales villes du Brésil, Saint-Sébastien de Rio-Janéiro. Son équipage revint chargé de richesses ; & les Portugais perdirent beaucoup plus qu'il ne gagna : mais le mal qu'on faisait au Brésil ne soulageait pas les maux de la France. Sept. & Oct. 1711.

CHAPITRE VINGT-DEUXIEME.

Victoire du maréchal de Villars à Dénain. Rétablissement des affaires. Paix générale.

LEs négociations, qu'on entama enfin ouvertement à Londres, furent plus salutaires. La Reine envoïa le comte de Strafford, Ambassadeur en Hollande, communiquer les propositions de Louis XIV. Ce n'était plus alors à Marlborow qu'on demandait grace : le comte de Strafford obligea les Hollandais à nommer des Plénipotentiaires, & à recevoir ceux de la France.

Trois particuliers s'oppofaient toûjours à cette paix : Marlborow, le prince Eugéne & Heinsius, persistaient à vouloir accabler Louis XIV. Mais quand le Général anglais retourna dans Londres à la fin de 1711, on lui ôta tous ses emplois : il trouva une nouvelle chambre basse, & n'eut pas pour lui la pluralité de la haute. La Reine, en créant de nouveaux Pairs, avait affaibli le parti du Duc, & fortifié celui de la couronne. Il fut accusé, comme Scipion,

d'avoir malversé ; mais il se tira d'affaire, à peu-près de même, par sa gloire & par la retraite : il était encore puissant dans sa disgrace. Le prince Eugéne n'hésita pas à passer à Londres, pour seconder sa faction : ce Prince reçut l'accueil qu'on devait à son nom & à sa renommée, & les refus qu'on devait à ses propositions. La Cour prévalut : le prince Eugéne retourna seul achever la guerre ; & c'était encore un nouvel aiguillon pour lui, d'espérer de nouvelles victoires, sans compagnon qui en partageât l'honneur.

Tandis qu'on s'assemble à Utrecht ; tandis que les Ministres de France, tant maltraités à Gertrudenberg, viennent négocier avec plus d'égalité ; le maréchal de Villars, retiré derrière des lignes, couvrait encore Arras & Cambrai. Le prince Eugéne prenait la ville du Quênoi, & il étendait dans le païs une armée d'environ cent mille combattans. Les Hollandais avaient fait un effort ; & n'aïant jamais encore fourni à toutes les dépenses qu'ils étaient obligés de faire pour la guerre, ils avaient été au-delà de leur contingent cette année. La reine Anne ne pouvait encore se dégager ouvertement ; elle avait envoïé à l'armée du prince Eugéne le duc

d'Ormond avec douze mille Anglais, & païait encore beaucoup de troupes allemandes. Le prince Eugéne, aïant brûlé le fauxbourg d'Arras, s'avançait ſur l'armée françaiſe ; il propoſa au duc d'Ormond de livrer bataille : le Général anglais avait été envoïé pour ne point combattre. Les négociations particulières entre l'Angleterre & la France avançaient : une ſuſpenſion d'armes fut publiée entre les deux couronnes. Louis
19 Juill. 1712. XIV fit remettre aux Anglais la ville de Dunkerque, pour ſûreté de ſes engagemens. Le duc d'Ormond ſe retira vers Gand : il voulut emmener, avec les troupes de ſa nation, celles qui étaient à la ſolde de ſa Reine ; mais il ne put ſe faire ſuivre que de quatre eſcadrons de Holſtein & d'un régiment liégeois. Les troupes du Brandebourg, du Palatinat, de Saxe, de Heſſe, de Dannemarck, reſterent ſous les drapeaux du prince Eugéne, & furent païées par les Hollandais : l'Electeur d'Hannovre même, qui devait ſuccéder à la reine Anne, laiſſa malgré elle ſes troupes aux alliés, & fit voir que ſi ſa famille attendait la couronne d'Angleterre, ce n'était pas ſur la faveur de la reine Anne qu'elle comptait.

Le prince Eugéne, privé des Anglais,

était encore supérieur de vingt mille hommes à l'armée française : il l'était par sa position, par l'abondance de ses magasins, & par neuf ans de victoires.

Le maréchal de Villars ne put l'empêcher de faire le siége de Landrecy. La France, épuisée d'hommes & d'argent, était dans la consternation. Les esprits ne se rassûraient point par les conférences d'Utrecht, que les succès du prince Eugéne pouvaient rendre infructueuses : déjà même des détachemens considérables avaient ravagé une partie de la Champagne, & pénétré jusqu'aux portes de Reims.

Déjà l'allarme était à Versailles comme dans le reste du roïaume. La mort du fils unique du Roi, arrivée depuis un an ; le Duc de Bourgogne, la Duchesse de Bourgogne, leur fils aîné, enlevés rapidement depuis quelques mois & portés dans le même tombeau ; le dernier de leurs enfans moribond : toutes ces infortunes domestiques, jointes aux étrangères & à la misére publique, faisaient regarder la fin du régne de Louis XIV comme un tems marqué pour la calamité ; & l'on s'attendait à plus de desastres, que l'on n'avait vû auparavant de grandeur & de gloire.

Précisément dans ce tems-là mourut

en Espagne le duc de Vendôme. L'esprit de découragement, généralement répandu en France, & que je me souviens d'avoir vû, faisait encore redouter que l'Espagne, soûtenuë par le duc de Vendôme, ne retombât par sa perte.

Landrecy ne pouvait pas tenir longtems. Il fut agité dans Versailles, si le Roi se retireroit à Chambort : il dit au maréchal d'Harcourt, qu'en cas d'un nouveau malheur, il convoquerait toute la Noblesse de son roïaume, qu'il la conduirait à l'ennemi malgré son âge de soixante & quatorze ans, & qu'il périrait à la tête.

Une faute, que fit le prince Eugéne, délivra le Roi & la France de tant d'inquiétudes. On prétend que ses lignes étaient trop étenduës ; que le dépôt de ses magasins dans Marchiennes était trop éloigné ; que le général Albemarle, posté à Dénain entre Marchiennes & le camp du Prince, n'était pas à portée d'être secouru assez tôt, s'il était attaqué. On m'a assûré qu'une Italienne fort belle, que je vis quelque tems après à la Haie, & qui était alors entretenuë par le prince Eugéne, était dans Marchiennes ; & qu'elle avait été cause qu'on avait choisi ce lieu pour

servir d'entrepôt. Ce n'était pas rendre justice au prince Eugéne, de penser qu'une femme pût avoir part à ses arrangemens de guerre. Ceux qui savent qu'un Curé, & un Conseiller de Douai nommé le Févre d'Orval, se promenant ensemble vers ces quartiers, imaginerent les prémiers qu'on pouvait aisément attaquer Dénain & Marchiennes, serviront mieux à prouver, par quels secrets & faibles ressorts les grandes affaires de ce monde sont souvent dirigées. Le Févre donna son avis à l'Intendant de la province; celui-ci au maréchal de Montesquiou, qui commandait sous le maréchal de Villars: le Général l'approuva, & l'exécuta. Cette action fut en effet le salut de la France, plus encore que la paix avec l'Angleterre. Le maréchal de Villars donna le change au prince Eugéne: un corps de dragons s'avança à la vûë du camp ennemi, comme si on se préparait à l'attaquer; & tandis que ces dragons se retirent ensuite vers Guise, le Maréchal marche 24 Juill.
à Dénain avec son armée sur cinq co- 1712.
lomnes: on force les retranchemens du général Albemarle, défendus par dix-sept bataillons; tout est tué, ou pris; le Général se rend prisonnier avec deux princes de Nassau, un prince de Hol-

ſtein, un prince d'Anhalt, & tous les Officiers. Le prince Eugéne arrive à la hâte, mais à la fin de l'action, avec ce qu'il peut amener de troupes : il veut attaquer un pont qui conduiſait à Dénain, & dont les Français étaient maîtres ; il y perd du monde, & retourne à ſon camp, après avoir été témoin de cette défaite.

Tous les poſtes vers Marchiennes, le long de la Scarpe, ſont emportés l'un après l'autre avec rapidité : on pouſſe à Marchiennes défenduë par quatre mille hommes ; on en preſſe le ſiége
30 Juil. 1712. avec tant de vivacité, qu'au bout de trois jours on les fait priſonniers, & qu'on ſe rend maître de toutes les munitions de guerre & de bouche, amaſſées par les ennemis pour la campagne. Alors toute la ſupériorité eſt du côté
Septem. & Oct. 1712. du maréchal de Villars : l'ennemi déconcerté leve le ſiége de Landrecy, & voit reprendre Douai, le Quênoi, Bouchain. Les frontières ſont en ſûreté : l'armée du prince Eugéne ſe retire, diminuée de près de cinquante bataillons, dont quarante furent pris, depuis le combat de Dénain juſqu'à la fin de la campagne. La victoire la plus ſignalée n'aurait pas produit de plus grands avantages.

Si le maréchal de Villars avait eu cette faveur populaire qu'ont eu quelques autres Généraux, on l'eût appellé à haute voix le restaurateur de la France : mais on avouait à peine les obligations qu'on lui avait ; & dans la joie publique d'un succès inespéré, l'envie prédominait encore.

Chaque progrès du maréchal de Villars hâtait la paix d'Utrecht. Le ministère de la reine Anne, responsable à sa patrie & à l'Europe, ne négligea ni les intérêts de l'Angleterre, ni ceux des alliés, ni la sûreté publique. Il exigea d'abord, que Philippe V, affermi en Espagne, renonçât à ses droits sur la couronne de France, qu'il avait toûjours conservés ; & que le Duc de Berri son frere, héritier présomptif de la France, après l'unique arrière-petit-fils presque mourant encore qui restait à Louis XIV, renonçât aussi à la couronne d'Espagne, en cas qu'il devînt Roi de France : on voulut que le duc d'Orléans fît la même rénonciation. On venait d'éprouver, par douze ans de guerre, combien de tels actes lient peu les hommes. Il n'y a point encore de loi reconnuë, qui oblige les descendans à se priver du droit de régner, auquel auront renoncé les peres ; ces rénon-

ciations ne ſont efficaces, que lorſque l'intérêt commûn continuë de s'accorder avec elles : mais enfin elles calmaient pour le moment préſent une tempête de douze années; & il était probable, qu'un jour plus d'une nation réünie ſoûtiendrait ces rénonciations, devenuës la baſe de l'équilibre & de la tranquillité de l'Europe.

On donnait par ce traité au Duc de Savoie l'iſle de Sicile avec le titre de Roi; & dans le continent, Féneſtrelles, Exilles, & la vallée de Pragelas. Ainſi on prenait, pour l'aggrandir, ſur la maiſon de Bourbon.

On donnait aux Hollandais une barrière conſidérable, qu'ils avaient toûjours deſirée; & ſi l'on dépouillait la maiſon de Bourbon de quelques domaines en faveur du Duc de Savoie, on prenait en effet ſur la maiſon d'Autriche de quoi ſatisfaire les Hollandais, qui devaient devenir, à ſes dépens, les conſervateurs & les maîtres des plus fortes villes de la Flandre. On avait égard aux intérêts de la Hollande dans le commerce : on ſtipulait ceux de Portugal.

On réſervait à l'Empereur la ſouveraineté des dix provinces de la Flandre eſpagnole, & le domaine utile des villes de la barrière : on lui aſſûrait le roïau-

me de Naples & la Sardaigne, avec tout ce qu'il possédait en Lombardie, les quatre ports sur les côtes de la Toscane. Mais le Conseil de Vienne se croïait trop lésé, & ne pouvait souscrire à ces conditions.

A l'égard de l'Angleterre, sa gloire & ses intérêts étaient en sûreté. Elle faisait démolir & combler le port de Dunkerque, objet de tant de jalousies: l'Espagne la laissait en possession de Gibraltar & de l'isle de Minorque: la France lui abandonnait la baie d'Hudson, l'isle de Terre-neuve & l'Acadie: elle obtenait, pour le commerce en Amérique, des droits qu'on ne donnait pas aux Français, qui avaient placé Philippe V sur le thrône. Il faut encore compter parmi les articles glorieux au ministère anglais, d'avoir fait consentir Louis XIV à faire sortir de prison ceux de ses propres sujets qui étaient retenus pour leur religion. C'était dicter des loix, mais des loix bien respectables.

Enfin la reine Anne, sacrifiant à sa patrie les droits de son sang & les secrettes inclinations de son cœur, faisait assûrer & garantir sa succession à la maison d'Hannovre.

Quant aux Electeurs de Baviére &

de Cologne, le Duc de Baviére devait retenir le duché de Luxembourg & le comté de Namur, jusqu'à ce que son frere & lui fussent rétablis dans leurs électorats; car l'Espagne avait cédé ces deux souverainetés au Bavarois, en dédommagement de ses pertes; & les alliés n'avaient pris ni Namur ni Luxembourg.

Pour la France, qui démolissait Dunkerque, & qui abandonnait tant de places en Flandre, autrefois conquises par ses armes, & assûrées par les traités de Nimégue & de Riswick, on lui rendait Lille, Aire, Bethune, & Saint-Venant.

Ainsi il paraissait que le ministère anglais rendait justice à tout le monde. Mais les Whigs ne la lui rendirent pas; & la moitié de la nation persécuta bientôt la mémoire de la reine Anne, pour avoir fait le plus grand bien qu'un Souverain puisse jamais faire, pour avoir donné le repos à tant de nations: on lui reprocha d'avoir pu démembrer la France, & de ne l'avoir pas fait.

Tous ces traités furent signés l'un après l'autre dans le cours de l'année 1713. Soit opiniâtreté du prince Eugéne, soit mauvaise politique du Conseil de l'Empereur, ce Monarque n'entra dans aucune

aucune de ces négociations. Il aurait eu certainement Landau, & peut-être Strasbourg, s'il s'était prêté d'abord aux vûës de la reine Anne : il s'obstina à la guerre, & il n'eut rien. Le maréchal de Villars, aïant mis ce qui restait de la Flandre française en sûreté, passa vers le Rhin ; & après s'être rendu maître de Spire, de Worms, de tous les païs d'alentour, il prend ce même Landau que l'Empereur eût pu conserver par la paix ; il force les lignes que le prince Eugéne avait fait tirer dans le Brisgau ; défait dans ses lignes le maréchal de Vaubonne ; assiége & prend Fribourg, la capitale de l'Autriche antérieure.

20 Août 1713.

20 Sept.

30 Oct.

Le Conseil de Vienne pressait de tous côtés les secours qu'avaient promis les cercles de l'Empire, & ces secours ne venaient point : il comprit alors que l'Empereur, sans l'Angleterre & la Hollande, ne pouvait prévaloir contre la France ; & il se résolut trop tard à la paix.

Le maréchal de Villars, après avoir ainsi terminé la guerre, eut encore la gloire de conclure cette paix à Rastat avec le prince Eugéne. C'était peut être la prémière fois qu'on avait vû deux Généraux opposés, au sortir d'une cam-

pagne, traiter au nom de leurs maîtres. Ils y porterent tous deux la franchise de leur caractère. J'ai ouï conter au maréchal de Villars, qu'un des prémiers discours qu'il tint au prince Eugéne, fut celui-ci : *monsieur, nous ne sommes point ennemis ; vos ennemis sont à Vienne, & les miens à Versailles.* En effet, l'un & l'autre eurent toûjours dans leurs Cours des cabales à combattre.

Il ne fut point question, dans ce traité, des droits que l'Empereur réclamait toûjours sur la monarchie d'Espagne, ni du vain titre de Roi catholique, que Charles VI prit toûjours, tandis que le roïaume restait assûré à Philippe V. Louis XIV garda Strasbourg & Landau, qu'il avait offert de céder auparavant ; Huningue & le nouveau-Brisac, qu'il avait proposé lui-même de raser ; la souveraineté de l'Alsace, à laquelle il avait offert de renoncer : mais ce qu'il y eut de plus honorable ; il fit rétablir dans leurs Etats & dans leurs rangs les Electeurs de Cologne & de Baviére.

C'est une chose très-remarquable, que la France, dans tous ses traités avec les Empereurs, a toûjours protégé les droits des Princes & des Etats de l'Empire. Elle posa les fondemens de la liberté

germanique à Munster, & fit ériger un huitiéme électorat pour cette même maison de Baviére : le traité de Nimégue confirma celui de Westphalie : èlle fit rendre, par le traité de Riswick, tous les biens du cardinal de Furstemberg : enfin par la paix d'Utrecht, elle rétablit deux Electeurs. Il faut avouer que, dans toute la négociation qui termina cette longue querelle, la France reçut la loi de l'Angleterre, & la fit à l'Empire.

Les mémoires historiques du tems, sur lesquels on a formé des compilations de tant d'histoires de Louis XIV, disent que le prince Eugéne, en finissant les conférences, pria le duc de Villars d'embrasser pour lui les genoux de Louis XIV, & de présenter à ce Monarque les assûrances du plus profond respect *d'un sujet envers son Souverain.* Prémièrement, il n'est pas vrai qu'un Prince, petit-fils d'un Souverain, demeure le sujet d'un autre Prince, pour être né dans ses Etats : secondement, il est encore moins vrai que le prince Eugéne, Vicaire-général de l'Empire, pût se dire sujet du Roi de France.

Cependant chaque Etat se mit en possession de ses nouveaux droits. Le Duc de Savoie se fit reconnaître en Si-

cile, sans consulter l'Empereur, qui s'en plaignit en vain. Louis XIV fit recevoir ses troupes dans Lille : les Hollandais se saisirent des villes de leur barrière ; & la Flandre leur a païé toûjours douze cens cinquante mille florins par an, pour être les maîtres chez elle. Louis XIV fit combler le port de Dunkerque, raser la citadelle, & démolir toutes les fortifications du côté de la mer, sous les ïeux d'un Commissaire anglais. Les Dunkerquois, qui voïaient par-là tout leur commerce périr, députerent à Londres, pour implorer la clémence de la reine Anne. Il était triste pour Louis XIV, que ses sujets allassent demander grace à une Reine d'Angleterre ; mais il fut encore plus triste pour eux, que la reine Anne fût obligée de les refuser.

Le Roi quelque tems après fit élargir le canal de Mardick ; & au moïen des écluses, on fit un port qu'on disait déjà égaler celui de Dunkerque. Le comte de Stairs, Ambassadeur d'Angleterre, s'en plaignit vivement à ce Monarque. Il est dit dans un des meilleurs livres que nous aïons, que Louis XIV répondit au lord Stairs : *monsieur l'Ambassadeur, j'ai toûjours été le maître chez moi, quelquefois chez les*

autres ; ne m'en faites pas souvenir. Je sais de science certaine que jamais Louis XIV ne fit une réponse si peu convenable. Il n'avait jamais été le maître chez les Anglais ; il s'en fallait beaucoup : il l'était chez lui ; mais il s'agissait de savoir s'il était le maître d'éluder un traité auquel il devait son repos, & peut-être une grande partie de son roïaume.

La clause du traité qui portait la démolition du port de Dunkerque & de ses écluses, ne stipulait pas qu'on ne ferait point de port à Mardick. On a osé imprimer que le lord Bolimbrooke, qui rédigea le traité, fit cette omission, gagné par un présent d'un million : on trouve cette lâche calomnie dans l'histoire de Louis XIV, sous le nom de *la Martinière* ; & ce n'est pas la seule qui deshonore cet ouvrage. Louis XIV paraissait être en droit de profiter de la négligence des Ministres anglais, & de s'en tenir à la lettre du traité ; mais il aima mieux en remplir l'esprit, uniquement pour le bien de la paix : & loin de dire au lord Stairs, *qu'il ne le fît pas souvenir qu'il avait été autrefois le maître chez les autres*, il voulut bien céder à ses représentations, auxquelles il pouvait résister. Il fit discontinuer les

travaux de Mardick au mois d'avril 1714 : les ouvrages furent démolis bientôt après dans la régence, & le traité accompli dans tous ses points.

Après cette paix d'Utrecht & de Rastat, Philippe V ne jouït pas encore de toute l'Espagne ; il lui resta la Catalogne à soumettre, ainsi que les isles de Majorque & d'Ivica.

Il faut savoir que l'empereur Charles aïant laissé sa femme à Barcelone, ne pouvant soûtenir la guerre d'Espagne, & ne voulant, ni céder ses droits, ni accepter la paix d'Utrecht, était cependant convenu alors avec la reine Anne, que l'Impératrice & ses troupes, devenuës inutiles en Catalogne, seraient transportées sur des vaisseaux anglais. En effet la Catalogne avait été évacuée, & Staremberg en partant s'était démis de son titre de Vice-Roi : mais il laissa toutes les semences d'une guerre civile, & l'espérance d'un prompt secours de la part de l'Empereur, & même de l'Angleterre. Ceux qui avaient alors le plus de crédit dans cette province, imaginerent qu'ils pourraient former une république sous une protection étrangère, & que le Roi d'Espagne ne serait pas assez fort pour les conquérir : ils déploïerent alors ce caractère que

Tacite leur attribuait il y a ſi long-tems: „ nation intrépide, dit-il, qui compte „ la vie pour rien, quand ils ne l'em„ ploïent pas à combattre. „

S'ils avaient fait pour Philippe V, leur Roi, autant d'efforts qu'ils en firent alors contre lui, jamais l'Archiduc n'eût diſputé l'Eſpagne. Ils prouverent par leur opiniâtre réſiſtance, que Philippe V, délivré même de ſon compétiteur, ne pouvait ſeul les réduire. Louis XIV, qui dans les derniers tems de la guerre, n'avait pu fournir; ni ſoldats, ni vaiſſeaux, à ſon petit-fils contre Charles ſon concurrent, lui en envoïa alors contre ſes ſujets révoltés: une eſcadre françaiſe bloqua le port de Barcelone, & le maréchal de Barwick l'aſſiégea par terre.

La Reine d'Angleterre fidelle à ſes traités, ne ſecourut point cette ville: l'Empereur d'Allemagne promit de vains ſecours. Les aſſiégés ſe défendirent avec un courage fortifié par le fanatiſme. Les Prêtres, les Moines, coururent aux armes & ſur les bréches, comme s'il s'était agi d'une guerre de Religion: un fantôme de liberté les rendit ſourds à toutes les avances qu'ils reçurent de leur maître. Plus de cinq cens Eccléſiaſtiques moururent dans ce ſiége les armes

à la main : on peut juger ſi leurs diſcours & leurs exemples avaient animé les peuples.

Ils arborerent ſur la bréche un drapeau noir, & ſoûtinrent plus d'un aſſaut. Enfin les aſſiégeans aïant pénétré, les aſſiégés ſe battirent encore de ruë en ruë ; & retirés dans la ville neuve, tandis que l'ancienne était priſe,
12 Sept. 1714. ils demanderent encore en capitulant qu'on leur conſervât tous leurs priviléges. Ils n'obtinrent que la vie & leurs biens : la plûpart de leurs priviléges leur furent ôtés : ſoixante Moines condamnés aux galéres, furent la ſeule vengeance que l'on prit. Philippe V avait traité plus rudement la petite ville de Xativa dans le cours de la guerre ; on l'avait détruite de fond en comble pour faire un exemple : mais ſi on raſe une petite ville de peu d'importance, on n'en raſe point une grande, qui a un beau port de mer, & dont le maintien eſt utile à l'Etat.

Cette fureur des Catalans, qui ne les avait pas animés quand Charles VI était parmi eux, & qui les tranſporta quand ils furent ſans ſecours, fut la dernière flamme de l'incendie qui avait ravagé ſi long-tems la plus belle partie de l'Europe, pour le teſtament de Charles II Roi d'Eſpagne.

CHAPITRE VINGT-TROISIÉME.

Tableau de l'Europe, depuis la paix d'Utrecht, jusqu'en 1750.

J'Ose appeller encore cette longue guerre, une guerre civile. Le Duc de Savoie y fut armé contre ses deux filles: le prince de Vaudémont, qui avait pris le parti de l'archiduc Charles, avait été sur le point de faire prisonnier dans la Lombardie son propre pere, qui tenait pour Philippe V: l'Espagne avait été réellement partagée en factions: des régimens entiers de Calvinistes français avaient servi contre leur patrie. C'était enfin pour une succession entre parens, que la guerre générale avait commencé; & l'on peut ajoûter que la Reine d'Angleterre excluait du thrône son frere, que Louis XIV protégeait, & qu'elle fut obligée de proscrire.

Les espérances & la prudence humaine furent trompées dans cette guerre, comme elles le sont toûjours. Charles VI, deux fois reconnu dans Madrid, fut chassé d'Espagne: Louis XIV, près de succomber, se releva par les

brouilleries imprévûës de l'Angleterre: le Conseil d'Espagne, qui n'avait appellé le Duc d'Anjou au thrône que dans le dessein de ne jamais démembrer la monarchie, en vit beaucoup de parties séparées. La Lombardie, la Flandre, resterent à la maison d'Autriche: la maison de Prusse eut une petite partie de cette même Flandre, & les Hollandais dominerent dans une autre: une quatriéme partie demeura à la France. Ainsi l'héritage de la maison de Bourgogne resta partagé entre quatre puissances; & celle qui semblait y avoir le plus de droit, n'y conserva pas une métairie. La Sardaigne, inutile à l'Empereur, lui resta pour un tems: il joüit quelques années de Naples, ce grand fief de Rome, qu'on s'est arraché si souvent & si aisément. Le Duc de Savoie eut quatre ans la Sicile, & ne l'eut que pour soûtenir contre le Pape le droit singulier, mais ancien, d'être Pape lui-même dans cette isle; c'est-à-dire, d'être, au dogme près, souverain absolu en matière de religion.

La vanité de la politique parut encore plus après la paix d'Utrecht, que pendant la guerre. Il est indubitable que le nouveau ministère de la reine Anne voulait préparer en secret le réta-

bliſſement du fils de Jacques II ſur le thrône : la reine Anne elle-même commençait à écouter la voix de la nature par celle de ſes Miniſtres ; & elle était dans le deſſein de laiſſer ſa ſucceſſion à ce frere, dont elle avait mis la tête à prix malgré elle. Sa mort prévint tous ſes deſſeins. La maiſon d'Hannovre, qu'elle regardait comme étrangère & qu'elle n'aimait pas, lui ſuccéda : ſes Miniſtres furent perſécutés ; & le parti du Prétendant aïant tenté de ſoûtenir ſes droits en 1715, ce parti fut défait ; la rebellion qui, ſi la reine Anne eût vécu plus long-tems, eût été une révolution légitime, fut punie par le ſang qui coula ſur les échafauds.

L'intelligence & l'union de la France & de l'Eſpagne, qu'on avait tant redoutée, & qui avait allarmé tant d'Etats, fut rompuë dès que Louis XIV eut les ïeux fermés. Le duc d'Orléans Régent de France, quoiqu'irréprochable ſur les ſoins de la conſervation de ſon pupile, ſe conduiſit comme s'il eût dû lui ſuccéder : il s'unit étroitement avec l'Angleterre, réputée l'ennemie naturelle de la France, & rompit ouvertement avec la branche de Bourbon qui régnait à Madrid : & Philippe V, qui avait renoncé à la couronne de France

par la paix, excita, ou plutôt prêta son nom pour exciter des séditions en France, qui devaient lui donner la régence d'un païs où il ne pouvait régner. Ainsi après la mort de Louis XIV, toutes les vûës, toutes les négociations, toute la politique, changerent, & dans sa famille, & chez tous les Princes.

Le Régent de France, uni avec les Anglais, attaqua l'Espagne; de sorte que la prémière guerre de Louis XV fut entreprise contre son oncle, que Louis XIV avait établi au prix de tant de sang.

Dans le tems de cette courte guerre, le ministère d'Espagne voulut tromper le Duc de Savoie, & le Duc de Savoie voulut tromper l'Empereur; & il résulta de ce cahos d'intrigues, que les Espagnols dépouillerent l'Empereur de la Sardaigne, & le Duc de Savoie de la Sicile en 1718. Mais forcés par la France qui les battait sur terre, & par les Anglais qui les battaient sur mer, ils rendirent alors la Sicile à la maison d'Autriche, & la Sardaigne devint le partage des Ducs de Savoie, qui la possédent encore, & qui prennent le titre de Rois de Sardaigne.

Pour mieux sentir par quelle fatalité aveugle les affaires de ce monde sont

gouvernées, il faut remarquer que l'Empire ottoman, qui avait pu attaquer l'Empire d'Allemagne pendant la longue guerre de 1701, attendit la conclusion totale de la paix générale, pour faire la guerre à l'Empereur, contre des troupes aguerries, commandées par le prince Eugéne, qui vainquit les Turcs dans deux journées mémorables, & qui les réduisit à demander une paix humiliante : & pour comble de ces contradictions, dont toutes les affaires sont remplies, ce même Empereur, vainqueur des Turcs, ne put avoir la Sicile que par le secours des Anglais & du Régent de France.

Mais ce qui étonna le plus toutes les Cours de l'Europe, ce fut de voir quelque tems après, en 1724 & 1725, Philippe V & Charles VI, autrefois si acharnés l'un contre l'autre, maintenant étroitement unis ; & les affaires sorties de leur route naturelle, au point que le ministère de Madrid gouverna une année entière la Cour de Vienne. Cette Cour, qui n'avait jamais eu d'autre intention que de fermer à la maison française d'Espagne tout accès dans l'Italie, se laissa entraîner loin de ses propres sentimens, au point de recevoir un fils de Philippe V & d'Elisabeth de

Parme sa seconde femme, dans cette même Italie, dont on voulait exclure tout Français & tout Espagnol: l'Empereur donna à ce fils puîné de son concurrent l'investiture de Parme & de Plaisance, & du grand duché de Toscane. Quoique la succession de ces Etats ne fût point ouverte, dom Carlos y fut introduit avec six mille Espagnols; & il n'en coûta à l'Espagne que deux cens mille pistoles données à Vienne.

Cette faute du Conseil de l'Empereur ne fut pas au rang des fautes heureuses; elle lui coûta plus cher dans la suite. Tout était étrange dans cet accord; c'était deux maisons ennemies qui s'unissaient sans se fier l'une à l'autre; c'était les Anglais, qui aïant tout fait pour déthrôner Philippe V, & lui aïant arraché Minorque & Gibraltar, étaient les médiateurs de ce traité; c'était un Hollandais, Riperda, devenu Duc & tout-puissant en Espagne, qui le signait, qui fut disgracié après l'avoir signé, & qui alla mourir ensuite dans le roïaume de Maroc, où il tenta d'établir une religion nouvelle.

Cependant en France la régence du duc d'Orléans, que ses ennemis secrets & le bouleversement général des finances devaient rendre la plus orageuse des

régences, avait été la plus paisible & la plus fortunée: l'habitude que les Français avaient prise d'obéïr sous Louis XIV, fit la sûreté du Régent & la tranquillité publique. Une conspiration dirigée de loin par le cardinal Albéroni, & mal tramée en France, fut découverte, & dissipée aussi-tôt que formée. Le Parlement, qui dans la régence de la reine Anne avait fait la guerre civile pour douze charges de Maîtres des requêtes, & qui avait cassé les testamens de Louis XIII & de Louis XIV, avec moins de formalités que celui d'un particulier, eut à peine la liberté de faire des remontrances, lorsqu'on eut augmenté la valeur numéraire des espéces trois fois au-delà du prix ordinaire: sa marche à pied de la grand'chambre au Louvre ne lui attira que les railleries du peuple. L'édit le plus injuste qu'on ait jamais rendu, celui de défendre à tous les habitans d'un roïaume d'avoir chez soi plus de cinq cens francs d'argent comptant, n'excita pas le moindre mouvement. La disette entière des espéces dans le public, tout un peuple en foule se pressant pour aller recevoir à un bureau quelque monnoie nécessaire à la vie, en échange d'un papier décrié dont la France était inondée;

plusieurs citoïens écrasés dans cette foule, & leurs cadavres portés par le peuple au palais roïal, ne produisirent pas une apparence de sédition. Enfin ce fameux sistême de Laws, qui semblait devoir ruiner la régence & l'Etat, soûtint en effet l'un & l'autre par des conséquences que personne n'avait prévûës.

La cupidité qu'il réveilla dans toutes les conditions, depuis le plus bas peuple jusqu'aux Magistrats, aux Evêques & aux Princes, détourna tous les esprits de toute attention au bien public, & de toute vûë politique & ambitieuse, en les remplissant de la crainte de perdre & de l'avidité de gagner : c'était un jeu nouveau & prodigieux, où tous les citoïens pariaient les uns contre les autres. Des joueurs acharnés ne quittent point leurs cartes pour troubler le gouvernement. Il arriva, par un prestige dont les ressorts ne purent être visibles qu'aux ïeux les plus exercés & les plus fins, qu'un sistême tout chimérique enfanta un commerce réel, & fit renaître la compagnie des Indes, établie autrefois par le célébre Colbert, & ruinée par les guerres. Enfin s'il y eut beaucoup de fortunes particulières détruites, la nation devint bientôt plus commerçante

& plus riche : ce sistême éclaira les esprits, comme les guerres civiles aiguisent le courage.

Après que la confusion des finances eut cessé avec la régence, celle des affaires politiques cessa aussi, lorsque le cardinal de Fleury fut à la tête du ministère. S'il y a jamais eu quelqu'un d'heureux sur la terre, c'était sans doute le cardinal de Fleury. On le regarda comme un homme des plus aimables & de la societé la plus délicieuse, jusqu'à l'âge de soixante & treize ans : & lorsqu'à cet âge, où tant de vieillards se retirent du monde, il eut pris en main le gouvernement, il fut regardé comme un des plus sages. Depuis 1726 jusqu'à 1742, tout lui prospéra : il conserva, jusqu'à près de quatre-vingt-dix ans une tête saine, libre & capable d'affaires.

Quand on songe, que de mille contemporains il y en a très-rarement un seul qui parvienne à cet âge, on est obligé d'avouer que le cardinal de Fleury eut une destinée unique. Si sa grandeur fut singulière, en ce qu'aïant commencé si tard, elle dura si longtems sans aucun nuage, sa modération & la douceur de ses mœurs ne le furent pas moins. On sait quelles étaient

les richesses & la magnificence du cardinal d'Amboise, qui aspirait à la tiare; & la simplicité arrogante de Ximenès, qui levait des armées à ses dépens, & qui, vêtu en Moine, disait qu'avec son cordon il conduisait les Grands d'Espagne : on connaît le faste roïal de Richelieu, les richesses prodigieuses accumulées par Mazarin. Il restait au cardinal de Fleury la distinction de la modestie : il fut simple & œconome en tout, sans jamais se démentir : l'élévation manquait à son caractère ; ce défaut tenait à des vertus, qui sont la douceur, l'égalité, l'amour de l'ordre & de la paix : il prouva que les esprits doux & concilians sont faits pour gouverner les autres.

Il laissa tranquillement la France réparer ses pertes & s'enrichir par un commerce immense, sans faire aucune innovation, & traitant l'Etat comme un corps puissant & robuste, qui se rétablit de lui-même.

Les affaires politiques rentrerent insensiblement dans leur ordre naturel. Heureusement pour l'Europe, le prémier Ministre d'Angleterre, Robert Walpole, était d'un caractère aussi pacifique; & ces deux hommes continuerent à maintenir presque toute l'Europe dans

ce repos, qu'elle goûta depuis la paix d'Utrecht jusqu'en 1733 ; repos qui n'avait été troublé qu'une fois par la guerre passagère de 1718. Ce fut un tems heureux pour toutes les nations, qui cultivant à l'envi le commerce & les arts, oublierent toutes leurs calamités passées.

En ces tems-là se formaient deux puissances dont l'Europe n'avait point entendu parler avant ce siécle. La prémière était la Russie, que le czar Pierre le grand avait tirée de la barbarie : cette puissance ne consistait avant lui, que dans des déserts immenses, & dans un peuple sans loix, sans discipline, sans connoissances, tel que de tout tems ont été les Tartares. Il était si étranger à la France & si peu connu, que lorsqu'en 1668 Louis XIV avait reçu une ambassade moscovite, on célébra par une médaille cet événement, comme l'ambassade des Siamois.

Cet Empire nouveau commença à influer sur toutes les affaires, & à donner des loix au nord, après avoir abbatu la Suéde. La seconde puissance, établie à force d'art & sur des fondemens moins vastes, était la Prusse : ses forces se préparaient & ne se déploïaient pas encore.

La maiſon d'Autriche était reſtée à peu près dans l'état où la paix d'Utrecht l'avait miſe. L'Angleterre conſervait ſa puiſſance ſur mer, & la Hollande perdait inſenſiblement la ſienne : ce petit Etat, puiſſant par le peu d'induſtrie des autres nations, tombait en décadence, parce que ſes voiſins faiſaient eux-mêmes le commerce, dont il avait été le maître. La Suéde languiſſait : le Dannemarck était floriſſant : l'Eſpagne & le Portugal ſubſiſtaient par l'Amérique : l'Italie, toûjours faible, était diviſée en autant d'Etats qu'au commencement du ſiécle, ſi on excepte Mantouë, devenuë patrimoine autrichien.

La Savoie donna alors un grand ſpectacle au monde, & une grande leçon aux Souverains. Le Roi de Sardaigne, Duc de Savoie, ce Victor-Amédée, tantôt allié, tantôt ennemi de la France & de l'Autriche, & dont l'incertitude avait paſſé pour politique, laſſé des affaires & de lui-même, abdiqua par un caprice en 1730, à l'âge de ſoixante-quatre ans, la couronne qu'il avait portée le prémier de ſa famille, & ſe repentit, par un autre caprice, un an après. La ſocieté de ſa maîtreſſe devenuë ſa femme, la dévo-

tion & le repos, ne purent satisfaire une ame occupée pendant cinquante ans des affaires de l'Europe : il fit voir quelle est la faiblesse humaine, & combien il est difficile de remplir son cœur sur le thrône & hors du thrône. Quatre Souverains dans ce siécle renoncerent à la couronne ; Christine, Casimir, Philippe V, & Victor-Amédée. Philippe V ne reprit le gouvernement que malgré lui : Casimir n'y pensa jamais : Christine en fut tentée quelque tems, par un dégoût qu'elle eut à Rome : Amédée seul voulut remonter par la force sur le thrône que son inquiétude lui avait fait quitter. La suite de cette tentative est connuë. Son fils, Charles-Emanuel, aurait acquis une gloire au-dessus des couronnes, en remettant à son pere celle qu'il tenait de lui, si ce pere seul l'eût redemandée, & si la conjoncture des tems l'eût permis ; mais c'était une maîtresse ambitieuse qui voulait régner, & tout le Conseil fut forcé d'en prévenir les suites funestes, & de faire arrêter celui qui avait été son Souverain : il mourut depuis en prison. Il est très-faux que la Cour de France voulut envoïer vingt mille hommes, pour défendre le pere contre le fils, comme on l'a dit dans des mémoires

de ce tems-là : ni l'abdication de ce Roi, ni sa tentative pour reprendre le sceptre, ni sa prison, ni sa mort, ne causerent le moindre mouvement chez les nations voisines.

Tout était paisible depuis la Russie jusqu'à l'Espagne, lorsque la mort d'Auguste II replongea l'Europe dans les dissensions & dans les malheurs, dont elle est si rarement exemte.

Le roi Stanislas, beau-pere de Louis XV, déjà nommé Roi de Pologne en 1704, fut élu Roi en 1733, de la manière la plus légitime & la plus solemnelle : mais l'Empereur Charles VI fit procéder à une autre élection appuïée par ses armes & par celles de la Russie.

Le fils du dernier Roi de Pologne, Electeur de Saxe, qui avait épousé une niéce de Charles VI, l'emporta sur son concurrent. Ainsi la maison d'Autriche, qui n'avait pas eu le pouvoir de se conserver l'Espagne & les Indes occidentales, & qui, en dernier lieu, n'avait pu établir une compagnie de commerce à Ostende, eut le crédit d'ôter la couronne au beau-pere de Louis XV. La France vit renouveller ce qui était arrivé au prince Armand de Conti, qui solemnellement élu, mais n'aïant ni argent, ni troupes, &

plus recommandé que soûtenu, perdit le roïaume où il avait été appellé.

Le roi Stanislas alla à Dantzig soûtenir son élection. Le grand nombre, qui l'avait choisi, céda bientôt au petit nombre qui lui était contraire. Ce païs, où le peuple est esclave, où la Noblesse vend ses suffrages, où il n'y a jamais dans le thresor public de quoi entretenir les armées, où les loix sont sans vigueur, où la liberté ne produit que des divisions; ce païs, dis-je, se vantait en vain d'une Noblesse belliqueuse, qui peut monter à cheval au nombre de cent mille hommes: dix mille Russes firent d'abord disparaître tout ce qui était assemblé en faveur de Stanislas. La nation polonaise, qui un siécle auparavant regardait les Russes avec mépris, était alors intimidée & conduite par eux: l'Empire de Russie était devenu formidable, depuis que Pierre le grand l'avait formé: dix mille esclaves russes disciplinés disperserent toute la Noblesse de Pologne; & le roi Stanislas, renfermé dans la ville de Dantzig, y fut bientôt assiégé par une armée de trente mille hommes.

L'Empereur d'Allemagne, uni avec la Russie, était sûr du succès. Il eût fallu, pour tenir la balance égale, que

la France eût envoïé par mer une nombreuse armée : mais l'Angleterre n'aurait pas vû ces préparatifs immenses, sans se déclarer. Le cardinal de Fleury, qui ménageait l'Angleterre, ne voulut, ni avoir la honte d'abandonner entièrement le roi Stanislas, ni hazarder de grandes forces pour le secourir : il fit partir une escadre avec quinze cens hommes, commandée par un Brigadier. Cet Officier ne crut pas que sa commission fût sérieuse : il jugea, quand il fut près de Dantzig, qu'il sacrifierait sans fruit ses soldats ; & il alla relâcher en Dannemarck. Le comte de Plélo, Ambassadeur de France auprès du Roi de Dannemarck, vit avec indignation cette retraite, qui lui paraissait humiliante : c'était un jeune homme, qui joignait à l'étude des belles-lettres & de la philosophie des sentimens héroïques, dignes d'une meilleure fortune. Il résolut de secourir Dantzig contre une armée avec cette petite troupe, ou d'y périr : il écrivit, avant de s'embarquer, une lettre à l'un des Secrétaires d'Etat, laquelle finissait par ces mots : " je suis " sûr que je n'en reviendrai pas ; je " vous recommande ma femme & mes " enfans. " Il arriva à la rade de Dantzig, débarqua & attaqua l'armée russe :

tuste : il y périt percé de coups, comme il l'avait prévû ; & ce qui ne fut pas tué de sa troupe, fut prisonnier de guerre. Sa lettre arriva avec la nouvelle de sa mort. Dantzig fut pris ; l'Ambassadeur de France auprès de la Pologne, qui était dans cette place, fut prisonnier de guerre, malgré les priviléges de son caractère. Le roi Stanislas n'échappa qu'à travers beaucoup de dangers & à la faveur de plus d'un déguisement, après avoir vû sa tête mise à prix par le Général des Moscovites, dans un païs libre, dans sa propre patrie, au milieu de la nation qui l'avait élu suivant toutes les loix.

Le ministère de France eût entièrement perdu cette réputation nécessaire au maintien de sa grandeur, si elle n'eût tiré vengeance d'un tel outrage ; mais cette vengeance n'était rien, si elle n'était pas utile.

L'éloignement des lieux ne permettait pas qu'on se portât sur les Moscovites ; & la politique voulait que la vengeance tombât sur l'Empereur. On l'exécuta efficacement en Allemagne & en Italie : la France s'unit avec l'Espagne & la Sardaigne ; ces trois puissances avaient leurs intérêts divers, qui tous concouraient au même but, d'affaiblir l'Autriche.

Les Ducs de Savoie avaient depuis long-tems accrû petit à petit leurs Etats, tantôt en vendant leur ſecours aux Empereurs, tantôt en ſe déclarant contre eux : le roi Charles-Emanuel eſpérait le Milanais ; & il lui fut promis par les Miniſtres de Verſailles & de Madrid. Le roi d'Eſpagne Philippe V, ou plutôt la reine Eliſabeth de Parme ſon épouſe, eſpérait pour ſes enfans de plus grands établiſſemens que Parme & Plaiſance. Le Roi de France n'enviſageait aucun avantage pour lui que ſa propre gloire, l'abbaiſſement de ſes ennemis, & le ſuccès de ſes alliés.

Perſonne ne prévoïait alors que la Lorraine dût être le fruit de cette guerre : on eſt preſque toûjours mené par les événemens, & rarement on les dirige. Jamais négociation ne fut plus promptement terminée, que celle qui uniſſait ces trois Monarques.

L'Angleterre & la Hollande, accoûtumées depuis long-tems à ſe déclarer pour l'Autriche contre la France, l'abandonnerent en cette occaſion : ce fut le fruit de cette réputation d'équilibre & de modération, que la Cour de France avait acquiſe. L'idée de ſes vûës pacifiques & dépouillées d'ambition, enchaînait encore ſes ennemis naturels,

lors même qu'elle faisait la guerre ; & rien ne fit plus d'honneur au ministère, que d'être parvenu à faire comprendre à ces puissances, que la France pouvait faire la guerre à l'Empereur, sans allarmer la liberté de l'Europe. Tous les potentats regarderent donc tranquillement ses succès rapides. Une armée française fut maîtresse de la campagne sur le Rhin, & les troupes de France, d'Espagne & de Savoie jointes ensemble, furent les maîtresses de l'Italie. Le maréchal de Villars finit sa glorieuse carriere à quatre-vingt-deux ans, après avoir pris Milan. Le maréchal de Coigni, son successeur, gagna deux batailles ; tandis que le duc de Montemar, Général des Espagnols, remporta une victoire dans le roïaume de Naples, à Bitonto, dont il eut le surnom : c'est une récompense que la Cour d'Espagne donne souvent, à l'exemple des anciens Romains. Dom Carlos, qui avait été reconnu Prince héréditaire de Toscane, fut bientôt Roi de Naples & de Sicile. Ainsi l'empereur Charles VI perdit presque toute l'Italie, pour avoir donné un Roi à la Pologne : & un fils du Roi d'Espagne eut en deux campagnes ces deux Siciles, prises & reprises tant de fois auparavant, & l'objet continuel

de l'attention de la maison d'Autriche pendant plus de deux siécles.

Cette guerre d'Italie est la seule qui se soit terminée avec un succès solide pour les Français depuis Charlemagne : la raison en est, qu'ils avaient pour eux le gardien des Alpes, devenu le plus puissant Prince de ces contrées ; qu'ils étaient secondés des meilleures troupes d'Espagne ; & que les armées furent toûjours dans l'abondance.

L'Empereur fut alors trop heureux de recevoir des conditions de paix que lui offrait la France victorieuse. Le cardinal de Fleury Ministre de France, qui avait eu la sagesse d'empêcher l'Angleterre & la Hollande de prendre part à cette guerre, eut aussi celle de la terminer heureusement sans leur intervention.

Par cette paix, dom Carlos fut reconnu Roi de Naples & de Sicile. L'Europe était déjà accoûtumée à voir donner & changer des Etats. On assigna à François Duc de Lorraine, gendre de l'Empereur, l'héritage des Médicis, qu'on avait auparavant accordé à dom Carlos ; & le dernier grand-Duc de Toscane, près de sa fin, demandait, *si on ne lui donnerait pas un troisiéme héritier, & quel enfant l'Empire & la France vou-*

laient lui faire. Ce n'est pas que le grand-duché de Toscane se regardât comme un fief de l'Empire ; mais l'Empereur le regardait comme tel, aussi-bien que Parme & Plaisance, revendiqué toûjours par le saint-siége, & dont le dernier Duc de Parme avait fait hommage au Pape : tant les droits changent selon les tems. Par cette paix, ces duchés de Parme & Plaisance, que les droits du sang donnaient à dom Carlos fils de Philippe V & d'une Princesse de Parme, furent cédés à l'empereur Charles VI en propriété.

Le Roi de Sardaigne Duc de Savoie, qui avait compté sur le Milanais, auquel sa maison, toûjours aggrandie par degrés, avait depuis long-tems des prétentions, n'en obtint qu'une petite partie, comme le Novarois, le Tortonois, les fiefs des Langhes : il tirait ses droits sur le Milanais, d'une fille de Philippe II Roi d'Espagne, dont il descendait. La France avait aussi ses anciennes prétentions par Louis XII, héritier naturel de ce duché : Philippe V avait les siennes, par les inféodations renouvellées à quatre Rois d'Espagne ses prédécesseurs. Mais toutes ces prétentions céderent à la convenance & au bien public : l'Empereur garda le Milanais, malgré la loi

générale des fiefs de l'Empire, qui veut que l'Empereur, ſeigneur ſuſerain, en donne toûjours l'inveſtiture ; ſans quoi les Empereurs pourraient engloutir à la longue toutes les mouvances de leur couronne : mais cette loi ſouffre tant d'exceptions, il y a tant d'exemples pour & contre, qu'il faut avouer qu'en matière d'Etat l'intérêt préſent eſt la première des loix.

Par ce traité, le roi Staniſlas renonçait au roïaume qu'il avait eu deux fois, & qu'on n'avait pu lui conſerver; il gardait le titre de Roi. Il lui fallait un autre dédommagement, & ce dédommagement fut pour la France encore plus que pour lui. Le cardinal de Fleury ſe contenta d'abord du Barrois, que le Duc de Lorraine devait donner au roi Staniſlas, avec la reverſion à la couronne de France ; & la Lorraine ne devait être cédée, que lorſque ſon Duc ſerait en pleine poſſeſſion de la Toſcane. C'était faire dépendre cette ceſſion de la Lorraine de beaucoup de hazards: c'était peu profiter des plus grands ſuccès, & des conjonctures les plus favorables. On encouragea le cardinal de Fleury à ſe ſervir de ſes avantages : il demanda la Lorraine aux mêmes conditions que le Barrois, & il l'obtint.

Il n'en coûta que quelque argent comptant, & une pension de quatre millions cinq cens mille livres, faite au duc François jusqu'à ce que la Toscane lui fût échuë.

Ainsi la Lorraine fut rëünie à la couronne irrévocablement; rëünion tant de fois inutilement tentée. Par-là un Roi polonais fut transplanté en Lorraine; & cette province eut pour la dernière fois un Souverain résident chez elle, & il la rendit heureuse. La maison régnante des Princes lorrains devint souveraine de la Toscane: le second fils du Roi d'Espagne fut transféré à Naples. On aurait pu renouveller la médaille de Trajan, *regna assignata, les thrônes donnés.*

La maison de France, à la fin de cette courte guerre, se trouva élevée à un point de grandeur qu'on n'eût pas osé prévoir dans le tems des plus brillantes prospérités de Louis XIV: presque tout l'héritage de la maison de Charles-quint, l'Espagne, les deux Siciles, le Méxique, le Perou, étaient dans ses mains; & enfin la maison d'Autriche finit dans la personne de Charles VI en 1740. Ce qui restait de ses dépouilles fut près d'être enlevé à sa fille, & partagé entre plusieurs puissances. La France fit élire

un Empereur, avec la même facilité que les Empereurs avaient auparavant fait élire des Electeurs de Cologne & des Evêques de Liége. La fameuse pragmatique sanction du dernier Empereur autrichien, qui assûrait à sa fille la possession indivisible de tous ses Etats; pragmatique garantie par l'Empire, par l'Angleterre, par la Hollande, par la France elle-même, ne fut d'abord soûtenuë de personne. L'Electeur de Baviére, fils de celui qui avait été mis au ban de l'Empire, fut couronné sans obstacle Duc d'Autriche à Lintz, Roi de Bohéme à Prague, Empereur à Francfort, par les armes de Louis XV. On alla jusqu'aux portes de Vienne. La fille de tant d'Empereurs se vit une année entière sans secours, & sans autre espérance que dans son courage : à peine avait-elle fermé les ïeux à son pere, qu'elle avait perdu la Silésie par l'irruption d'un jeune Roi de Prusse, dont la postérité parlera long-tems. Il profita le prémier de la conjoncture, & fit servir à sa grandeur une armée disciplinée comme celles des anciens Romains, que son pere semblait n'avoir formée que pour la parade & la montre. La France, la Prusse, la Saxe, la Baviére, attaquaient les restes de la

maison d'Autriche : ses alliés demeuraient dans le silence ; le partage de ses Etats paraissait assûré. Mais on vit bientôt qu'il n'y a de vraie grandeur que celle qui est fondée sur ses propres forces : il était bien difficile à l'Electeur de Baviére , Empereur sans pouvoir sous le nom de Charles VII , Général presque sans toupes nationales, de conquérir des Etats par les mains d'autrui. Jamais de si grands avantages ne furent plus rapidement suivis de tant de desastres : tout ce qui devait faire sa grandeur , fit sa ruine ; & ce qui devait accabler la Reine d'Hongrie , servit à l'élever. La maison d'Autriche renaquit de ses cendres : la Reine d'Hongrie trouva un puissant allié dans George II Roi d'Angleterre : elle eut ensuite pour elle le Roi de Sardaigne , la Hollande , & enfin jusqu'à l'Empire de Russie, qui envoïa la dernière année de la guerre environ trente-cinq mille hommes à son secours : elle fit des paix particulières avec la Prusse & la Saxe ; mais sur tout son courage d'esprit la secourut autant que ses alliés. La Hongrie , qui n'avait été pour ses peres qu'un éternel objet de guerres civiles , de résistances & de punitions , devint pour elle un roïaume uni, affectionné,

peuplé de ses défenseurs : on combattit dans le cœur de l'Allemagne, en Italie, en Flandre, & sur les frontières même de la France, & sur les mers de l'Inde & de l'Amérique, à peu près comme dans la guerre de 1701. Le cardinal de Fleury, trop âgé pour soûtenir un si pesant fardeau, prodigua à regret les thresors de la France dans cette guerre entreprise malgré lui, & mourut après n'avoir vû que des malheurs causés par des fautes. Il n'avait jamais cru avoir besoin d'une marine : ce qui restait à la France de forces maritimes fut absolument détruit par les Anglais, & les provinces de France furent exposées. L'Empereur, que la France avait fait, fut chassé trois fois de ses propres Etats : il mourut l'un des plus malheureux Princes de la terre, pour avoir été élevé au faîte des grandeurs humaines. La Reine d'Hongrie goûta le plaisir & la gloire de faire élire Empereur son époux, & de recommencer une nouvelle maison impériale.

Louis XV, après avoir vû mourir en 1743 le cardinal de Fleury, & après l'avoir pleuré, gouverna par lui-même, & répara les desastres qu'avaient produits les dernières années du gouvernement de son Ministre. Il fut heureux

par tout, excepté en Italie, parce qu'il avait contre lui le Roi de Sardaigne, que le cardinal de Fleury avait aliéné.

Une chose remarquable dans cette guerre, c'est que jamais on ne vit tant de Souverains à la tête de leurs armées. François de Lorraine, grand-Duc de Toscane, depuis Empereur, fut plusieurs fois à la tête des troupes autrichiennes: dom Carlos Roi de Naples, fils de Philippe V, commandait son armée à Vélétri: le roi d'Angleterre George II gagna une bataille vers le Mein.

Le Roi de Sardaigne fut par tout où étaient ses troupes, & toûjours avec succès. Le Roi de Prusse remporta cinq victoires. Louis XV rendit la gloire & la supériorité à sa nation à la bataille de Fontenoi, & les conserva à celle de Laufeld: enfin, après avoir subjugué en personne toute la Flandre, & pris Mastricht par les mains du maréchal de Saxe; après avoir chassé les ennemis de Provence, par celles du maréchal de Belle-isle; après avoir sauvé Génes, par le maréchal de Richelieu; aïant affermi le Roi de Naples sur son thrône, il fit une paix aussi glorieuse que ses campagnes, montrant dans le traité d'Aix-la-Chapelle une

modération inouïe qu'on n'avait pas attenduë, ne voulant rien pour lui de ce qu'avaient conquis ses armes. Il eut la gloire de protéger tous ses alliés, de remettre les Génois dans tous leurs droits, de faire rendre au Duc de Modéne ses Etats, d'établir l'infant dom Philippe dans Parme & Plaisance, l'héritage de sa mere. C'était en effet acquerir beaucoup, que d'être ainsi le protecteur de tous ses alliés: la réputation, chez les Rois puissans, vaut des conquêtes. Après cette heureuse paix, la France se rétablit comme après la paix d'Utrecht, & fut encore plus florissante.

Alors l'Europe chrétienne se troûva partagée entre deux grands partis, qui se ménageaient l'un l'autre, & qui soûtenaient chacun de leur côté cette balance, le prétexte de tant de guerres, laquelle devrait assûrer une éternelle paix. Les Etats de l'Impératrice Reine d'Hongrie, & une partie de l'Allemagne, la Russie, l'Angleterre, la Hollande, la Sardaigne, composaient une de ces grandes factions: la France, l'Espagne, les deux Siciles, la Prusse, la Suéde, formerent l'autre. Toutes les puissances resterent armées; & on espéra un repos durable, par la crainte

même que les deux moitiés de l'Europe ſemblaient inſpirer l'une à l'autre.

Louis XIV avait le prémier entretenu ces nombreuſes armées, qui forcerent les autres Princes à faire les mêmes efforts ; de ſorte qu'après la paix d'Aix-la-Chapelle, les puiſſances chrétiennes de l'Europe ont eu environ un million d'hommes ſous les armes ; & on s'eſt flatté que de long-tems il n'y aurait aucun aggreſſeur, parce que tous les Etats étaient armés pour ſe défendre. Voilà le précis, peut-être encore trop long, des plus importans événemens de ce ſiécle. Ces grandes choſes paraîtront petites un jour, quand elles ſeront confonduës dans la multitude immenſe des révolutions qui bouleverſent le monde ; & il n'en reſterait qu'un faible ſouvenir, ſi les arts perfectionnés ne répandaient ſur ce ſiécle une gloire unique, qui ne périra jamais.



CHAPITRE VINGT-QUATRIEME.

Particularités & anecdotes du régne de Louis XIV.

LOuis XIV mit dans ſa Cour, comme dans ſon régne, tant d'éclat & de magnificence, que les moindres détails de ſa vie ſemblent intéreſſer la poſtérité, ainſi qu'ils étaient l'objet de la curioſité de toutes les Cours de l'Europe & de tous les contemporains.

La ſplendeur de ſon gouvernement s'eſt répanduë par ſes moindres actions: on eſt plus avide, ſur tout en France, de ſavoir les particularités de ſa Cour, que les révolutions de quelques autres Etats. Tel eſt l'effet de la grande réputation: on aime mieux apprendre ce qui ſe paſſait dans le cabinet & dans la Cour d'Auguſte, que le détail des conquêtes d'Attila ou de Tamerlan.

Voilà pourquoi il n'y a guére d'hiſtoriens qui n'aïent publié les prémiers goûts de Louis XIV pour la baronne de Beauvais, pour mademoiſelle d'Argencourt, pour la niéce du cardinal Mazarin, qui fut mariée au comte de

Soiſſons pere du prince Eugéne, ſur tout pour Marie Mancini ſa ſœur, qui épouſa enſuite le connétable Colonne.

Il ne régnait pas encore, quand ces amuſemens occupaient l'oiſiveté où le cardinal Mazarin, qui gouvernait deſpotiquement, le laiſſait languir. L'attachement ſeul pour Marie Mancini fut une affaire importante, parce qu'il l'aima aſſez pour être tenté de l'épouſer, & fut aſſez maître de lui-même pour s'en ſéparer. Cette victoire, qu'il remporta ſur ſa paſſion, commença à faire connaître qu'il était né avec une grande âme. Il en remporta une plus forte & plus difficile, en laiſſant le cardinal Mazarin maître abſolu : la reconnaiſſance l'empêcha de ſecoüer le joug qui commençait à lui peſer. C'était une anecdote très-connuë à la Cour, qu'il avait dit après la mort du Cardinal : „ Je ne ſais pas ce que j'aurais fait, „ s'il avait vécu plus long-tems. „

Il s'occupa à lire des livres d'agrément dans ce loiſir ; & ſur tout il en liſait avec la Connétable, qui avait de l'eſprit, ainſi que toutes ſes ſœurs : il ſe plaiſait aux vers & aux romans, qui, en peignant la galanterie & l'héroïſme, flattaient en ſecret ſon caractère : il liſait les tragédies de Corneille,

& se formait le goût, qui n'est que la suite d'un sens droit, & le sentiment prompt d'un esprit bien-fait. La conversation de sa mere & des Dames de sa Cour ne contribuerent pas peu à lui faire goûter cette fleur d'esprit, & à le former à cette politesse singulière, qui commençait dès-lors à caractériser la Cour: Anne d'Autriche y avait apporté une certaine galanterie noble & fiére, qui tenait du génie espagnol de ces tems-là; & y avait joint les graces, la douceur, & une liberté décente, qui n'étaient qu'en France. Le Roi fit plus de progrès dans cette école d'agrémens, depuis dix-huit ans jusqu'à vingt, qu'il n'en avait fait dans les sciences, sous son précepteur, l'abbé de Beaumont, depuis Archevêque de Paris: on ne lui avait presque rien appris. Il eût été à desirer qu'au moins on l'eût instruit de l'histoire, & sur tout de l'histoire moderne; mais ce qu'on en avait alors était trop mal écrit: il était triste qu'on n'eût encore réüssi que dans des romans inutiles, & que ce qui était nécessaire fût rebutant. On fit imprimer sous son nom une traduction des commentaires de César, & une de Florus sous le nom de son frere: mais ces Princes n'y eurent d'autre part, que celle d'avoir

eu inutilement pour leurs thêmes quelques endroits de ces Auteurs.

Celui qui préſidait à l'éducation du Roi ſous le maréchal de Villeroi ſon Gouverneur, était tel qu'il le fallait, ſavant & aimable : mais les guerres civiles nuiſirent à cette éducation ; & le cardinal Mazarin ſouffrait volontiers qu'on donnât au Roi peu de lumières. Lorſqu'il s'attacha à Marie Mancini, il apprit aiſément l'italien pour elle ; & dans le tems de ſon mariage il s'appliqua à l'eſpagnol moins heureuſement. L'étude qu'il avait trop négligée avec ſes précepteurs au ſortir de l'enfance, une timidité qui venait de la crainte de ſe compromettre, & l'ignorance où le tenait le cardinal Mazarin, firent penſer à toute la Cour, qu'il ſerait toûjours gouverné comme Louis XIII ſon pere.

Il n'y eut qu'une occaſion, où ceux qui ſavent juger de loin, prévirent ce qu'il devait être : ce fut lorſqu'en 1655, après l'extinction des guerres civiles, après ſa prémière campagne & ſon ſacre, le Parlement voulut encore s'aſſembler au ſujet de quelques édits. Le Roi, qui n'avait pas dix-ſept ans, partit de Vincennes en habit de chaſſe, ſuivi de toute ſa Cour, entra au Parlement en groſſes bottes & le fouet à la main,

& prononça ces propres mots : " On
„ ſait les malheurs qu'ont produit vos
„ aſſemblées; j'ordonne qu'on ceſſe cel-
„ les qui ſont commencées ſur mes
„ édits. Monſieur le prémier Préſident,
„ je vous défens de ſouffrir des aſſem-
„ blées, & à pas un de vous de les
„ demander. „

Sa taille déjà majeſtueuſe, la nobleſ-ſe de ſes traits, le ton & l'air de maître dont il parla, impoſerent plus que l'autorité de ſon rang, qu'on avait juſques-là peu reſpectée : mais ces prémices de ſa grandeur ſemblerent ſe perdre le moment d'après ; & les fruits n'en parurent qu'après la mort du Cardinal.

La Cour, depuis le retour triomphant de Mazarin, s'occupait de jeu, de ballets, de la comédie, qui à peine née en France, n'était pas encore un art, & de la tragédie, qui était devenuë un art ſublime entre les mains de Pierre Corneille. Un Curé de Saint-Germain-l'Auxerrois, qui penchait vers les idées rigoureuſes des Janſéniſtes, avait écrit ſouvent à la Reine contre ces ſpectacles, dès les prémières années de la régence : il prétendit que l'on était damné pour y aſſiſter ; il fit même ſigner cet anathême par ſept Docteurs de Sorbonne. Mais l'abbé de Beaumont,

précepteur du Roi, ſe munit de plus d'approbations de Docteurs, que le rigoureux Curé n'avait apporté de condamnations : il calma ainſi les ſcrupules de la Reine ; & quand il fut Archevêque de Paris, il autoriſa le ſentiment qu'il avait défendu étant Abbé.

Il faut obſerver, que depuis que le cardinal de Richelieu avait introduit à la Cour les ſpectácles réguliers, qui ont enfin rendu Paris la rivale d'Athênes, non-ſeulement il y eut toûjours un banc pour l'Académie, qui poſſédait pluſieurs Eccléſiaſtiques dans ſon corps, mais qu'il y en eut un particulier pour les Evêques.

Le cardinal Mazarin, en 1646 & en 1654, fit repréſenter ſur le théatre du Palais-roïal & du petit Bourbon près du Louvre, des opéra italiens, exécutés par des voix qu'il fit venir d'Italie. Ce ſpectacle nouveau était né depuis peu à Florence, contrée alors favoriſée de la fortune comme de la nature, & à laquelle on doit la reproduction de pluſieurs arts anéantis pendant des ſiécles, & la création de quelques uns : c'était en France un reſte de l'ancienne barbarie, de s'oppoſer à l'établiſſement de ces arts.

Les Janſéniſtes, que les cardinaux de Richelieu & de Mazarin voulurent

réprimer, s'en vengerent contre les plaisirs que ces deux Ministres procuraient à la nation : les Luthériens & les Calvinistes en ávaient usé ainsi du tems du pape Léon X. Il suffit d'ailleurs d'être novateur, pour être austère : les mêmes esprits, qui bouleverseraient un Etat pour établir une opinion souvent absurde, anathématisent les plaisirs innocens, nécessaires à une grande ville, & des arts qui contribuënt à la splendeur d'une nation. L'abolition des spectacles serait une idée plus digne du siécle d'Attila, que du siécle de Louis XIV.

La danse, qu'on peut encore compter parmi les arts, parce qu'elle est asservie à des règles, & qu'elle donne de la grace au corps, était un des plus grands amusemens de la Cour. Louis XIII n'avait dansé qu'une fois dans un ballet en 1625 ; & ce ballet était d'un goût grossier, qui n'annonçait pas ce que les arts furent en France trente ans après. Louis XIV excellait dans les danses graves, qui convenaient à la majesté de sa figure, & qui ne blessaient pas celle de son rang : les courses de bagues, qu'on faisait quelquefois & où l'on étalait déjà une grande magnificence, faisaient paraître avec éclat l'adresse qu'il avait à tous les exercices :

tout respirait les plaisirs & la magnificence qu'on connaissait alors. C'était peu de chose en comparaison de ce qu'on vit, quand le Roi régna par lui-même : mais c'était de quoi étonner, après les horreurs d'une guerre civile, & après la tristesse de la vie sombre & retirée de Louis XIII. Ce Prince, malade & chagrin, n'avait été ni servi, ni logé, ni meublé en Roi : il n'y avait pas pour cent mille écus de pierreries appartenantes à la couronne. Le cardinal Mazarin n'en laissa que pour douze cens mille ; & aujourd'hui il y en a pour plus de vingt millions de livres.

Tout prit, au mariage de Louis XIV, un caractère plus grand de magnificence & de goût, qui augmenta toûjours depuis. Quand il fit son entrée avec la Reine son épouse, tout Paris vit avec une admiration respectueuse & tendre, cette jeune Reine qui avait de la beauté, portée dans un char superbe d'une invention nouvelle ; le Roi à cheval à côté d'elle, paré de tout ce que l'art avait pu ajoûter à sa beauté mâle & héroïque, qui arrêtait tous les regards.

On prépara au bout des allées de Vincennes un arc de triomphe dont la base était de pierre ; mais le tems qui

pressait, ne permit pas qu'on l'achevât d'une matière durable : il ne fut élevé qu'en plâtre, & il a été depuis totalement démoli. Claude Perrault en avait donné le dessein. La porte Saint-Antoine fut rebâtie pour la même cérémonie ; monument d'un goût moins noble, mais orné d'assez beaux morceaux de sculpture. Tous ceux qui avaient vû, le jour de la bataille de Saint-Antoine, rapporter à Paris par cette porte, alors garnie d'une herse, les corps morts ou mourans de tant de citoïens, & qui voïaient cette entrée si différente, bénissaient le Ciel, & rendaient graces d'un si heureux changement.

Le cardinal Mazarin, pour solemniser ce mariage, fit représenter au Louvre l'opéra italien intitulé *Ercole amante.* Il ne plut pas aux Français : ils n'y virent avec plaisir, que le Roi & la Reine qui y danserent. Le Cardinal voulut se signaler par un spectacle plus au goût de la nation : le secrétaire d'Etat de Lionne se chargea de faire composer une espéce de tragédie allégorique, dans le goût de celle de l'*Europe*, à laquelle le cardinal de Richelieu avait travaillé. Ce fut un bonheur pour le grand Corneille, qu'il ne

fut pas choiſi pour remplir ce mauvais canevas. Le ſujet était *Liſis & Heſpérie*: Liſis ſignifie la France, & Heſpérie l'Eſpagne. Quinaut fut chargé d'y travailler. Il venait de ſe faire une grande réputation par la piéce du *faux Tiberinus*, qui, quoique mauvaiſe, avait eu un prodigieux ſuccès: il n'en fut pas de même de Liſis. On l'exécuta au Louvre : il n'y eut de beau que les machines. Le marquis de Sourdiac du nom de Rieux, à qui l'on dut depuis l'établiſſement de l'opéra en France, fit exécuter dans ce tems-là même à ſes dépens, dans ſon château de Neubourg, *la toiſon d'or* de Pierre Corneille, avec des machines. Quinaut, jeune & d'une figure agréable, avait pour lui la Cour : Corneille avait ſon nom & la France.

Ce ne fut qu'un enchaînement de fêtes, de plaiſirs & de galanterie, depuis le mariage du Roi : elles redoublerent à celui de Monſieur frere du Roi, avec Henriette d'Angleterre ſœur de Charles II ; & elles n'avaient été interrompuës qu'en 1661, par la mort du cardinal Mazarin.

Quelques mois après la mort de ce Miniſtre, il arriva un événement qui n'a point d'exemple ; & ce qui eſt non

moins étrange, c'eſt que tous les hiſtoriens l'ont ignoré. On envoïa dans le plus grand ſecret au château de l'iſle Sainte-Marguerite, dans la mer de Provence, un priſonnier inconnu, d'une taille au-deſſus de l'ordinaire, jeune, & de la figure la plus belle & la plus noble : ce priſonnier dans la route portait un maſque, dont la mentonnière avait des reſſorts d'acier, qui lui laiſſaient la liberté de manger avec le maſque ſur le viſage : on avait ordre de le tuer, s'il ſe découvrait. Il reſta dans l'iſle, juſqu'à ce qu'un Officier de confiance nommé Saint-Mars, Gouverneur de Pignerol, aïant été fait Gouverneur de la Baſtille l'an 1690, l'alla prendre à l'iſle de Sainte-Marguerite, & le conduiſit à la Baſtille toûjours maſqué. Le marquis de Louvois alla le voir dans cette iſle avant la tranſlation, & lui parla de bout & avec une conſidération qui tenait du reſpect. Cet inconnu fut mené à la Baſtille, où il fut logé auſſi-bien qu'on peut l'être dans ce château. On ne lui refuſait rien de ce qu'il demandait : ſon plus grand goût était pour le linge d'une fineſſe extraordinaire, & pour les dentelles. Il jouait de la guitarre : on lui faiſait la plus grande chére, & le Gouverneur s'aſſéïait rarement

ment devant lui. Un vieux Médecin de la Bastille, qui avait souvent traité cet homme singulier, dans ses maladies, a dit qu'il n'avait jamais vû son visage, quoiqu'il eût souvent examiné sa langue & le reste de son corps. Il était admirablement bien fait, disait ce Médecin : sa peau était un peu brune : il intéressait par le seul son de sa voix, ne se plaignant jamais de son état, & ne laissant point entrevoir ce qu'il pouvait être. Un fameux Chirurgien, gendre du Médecin dont je parle, est témoin de ce que j'avance ; & monsieur de Bernaville, successeur de Saint-Mars, l'a souvent confirmé.

Cet inconnu mourut en 1704 ; & fut enterré la nuit à la paroisse saint-Paul. Ce qui redouble l'étonnement, c'est que quand on l'envoïa aux isles sainte-Marguerite, il ne disparut dans l'Europe aucun homme considérable. Ce prisonnier l'était sans doute, car voici ce qui arriva les prémiers jours qu'il était dans l'isle. Le Gouverneur mettait lui-même les plats sur sa table, & ensuite se retirait après l'avoir enfermé. Un jour le prisonnier écrivit avec un couteau sur une assiette d'argent, & jetta l'assiette par la fenêtre vers un bateau qui était au rivage pres-

que au pied de la tour. Un pêcheur, à qui ce bateau appartenait, ramassa l'assiette & la rapporta au Gouverneur. Celui-ci étonné, demanda au pêcheur: avez-vous lu ce qui est écrit sur cette assiette, & quelqu'un l'a-t-il vûë entre vos mains ? Je ne sais pas lire, répondit le pêcheur; je viens de la trouver, personne ne l'a vûë. Ce paisan fut retenu jusqu'à ce que le Gouverneur fût bien informé qu'il n'avait jamais lu, & que l'assiette n'avait été vûë de personne. Allez, lui dit-il, vous êtes bienheureux de ne savoir pas lire. Parmi les témoins de ce fait, il y en a un très-digne de foi qui vit encore. Monsieur de Chamillard fut le dernier Ministre qui eut cet étrange secret. Le second maréchal de la Feuillade son gendre, m'a dit qu'à la mort de son beau-pere, il le conjura à genoux de lui apprendre ce que c'était que cet homme, qu'on ne connut jamais que sous le nom de l'*homme au masque de fer*: Chamillard lui répondit, que c'était le secret de l'Etat, & qu'il avait fait serment de ne le révéler jamais.

Louis XIV cependant partageait son tems entre les plaisirs qui étaient de son âge, & les affaires qui étaient de son devoir: il tenait Conseil tous les

jours, & travaillait ensuite secrettement avec Colbert. Ce travail secret fut l'origine de la catastrophe du célébre Fouquet, dans laquelle furent enveloppés le secrétaire d'Etat Guénégaud, Pélisson, Gourville, & tant d'autres. La chûte de ce Ministre, à qui on avait peut-être moins de reproches à faire qu'au cardinal Mazarin, fit voir qu'il n'appartient pas à tout le monde de faire les mêmes fautes. Sa perte était déjà résoluë, quand le Roi accepta la fête magnifique que ce Ministre lui donna dans sa maison de Vaux. Ce palais & les jardins lui avaient coûté dix-huit millions de livres, qui en valent près de trente-six aujourd'hui : il avait bâti le palais deux fois, & acheté trois villages entiers, dont le terrein fut enfermé dans ces jardins immenses, plantés en partie par *le Nôtre*, & regardés alors comme les plus beaux de l'Europe : les eaux jaillissantes de Vaux, qui parurent au-dessous du médiocre après celles de Versailles, de Marly, & de Saint-Clou, étaient alors des prodiges. Mais, quelque belle que soit cette maison, cette dépense de dix-huit millions, dont les comptes existent encore, prouve qu'il avait été servi avec aussi peu d'œconomie qu'il servait

le Roi. Il eſt vrai, qu'il s'en fallait beaucoup que Saint-Germain & Fontainebleau, les ſeules maiſons de plaiſance habitées par le Roi, approchaſſent de la beauté de Vaux : Louis XIV le ſentit & en fut irrité. On voit par tout dans cette maiſon les armes & la deviſe de Fouquet : c'eſt un écureuil avec ces paroles : *quò non aſcendam ? où ne monterai-je point* ? Le Roi ſe les fit expliquer : l'ambition de cette deviſe ne ſervit pas à appaiſer le Monarque. Les courtiſans remarquerent que l'écureuil était peint par tout pourſuivi par une couleuvre, qui était les armes de Colbert. La fête fut au-deſſus de celles que le cardinal Mazarin avait données, non-ſeulement pour la magnificence, mais pour le goût : on y repréſenta pour la prémière fois *les fâcheux* de Moliére ; Péliſſon avait fait le prologue, qu'on admira. Les plaiſirs publics cachent ou préparent ſi ſouvent à la Cour des deſaſtres particuliers, que ſans la Reine mere, le Surintendant & Péliſſon auraient été arrêtés dans Vaux le jour de la fête. Ce qui augmentait le reſſentiment du maître, c'eſt que mademoiſelle de la Valiére, pour qui le Roi commençait à ſentir une vraie paſſion, avait été un des objets des goûts paſ-

ſagers du Surintendant, qui ne ménageait rien pour les ſatisfaire : il avait offert à mademoiſelle de la Valiére deux cens mille livres ; & cet offre avait été reçuë avec indignation, avant qu'elle eût aucun deſſein ſur le cœur du Roi. Le Surintendant s'étant apperçu depuis, quel puiſſant rival il avait, voulut être confident de celle dont il n'avait pu être le poſſeſſeur ; & cela même irritait encore.

Le Roi, qui dans un prémier mouvement d'indignation avait été tenté de faire arrêter le Surintendant au milieu même de la fête qu'il en recevait, uſa enſuite d'une diſſimulation peu néceſſaire : on eût dit que le Monarque déjà tout-puiſſant eût craint le parti que Fouquet s'était fait.

Il était Procureur-général du Parlement ; & cette charge lui donnait le privilége d'être jugé par les chambres aſſemblées : mais après que tant de Princes, de Maréchaux & de Ducs avaient été jugés par des Commiſſaires, on eût pu traiter comme eux un Magiſtrat, puiſqu'on voulait ſe ſervir de ces voies extraordinaires, qui ſans être injuſtes, laiſſent toûjours un ſoupçon d'injuſtice.

Colbert l'engagea, par un artifice peu

honorable, à vendre sa charge: il s'en défit pour douze cens mille livres, qui reviennent aujourd'hui à plus de deux millions. Le prix excessif des places au Parlement, si diminué depuis, prouve quel reste de considération ce corps avait conservé dans son abbaissement même: le duc de Guise, grand Chambellan du Roi, n'avait vendu cette charge de la couronne au duc de Bouillon, que huit cens mille livres.

Fouquet, pour avoir dissipé les finances de l'Etat, & pour en avoir usé comme des siennes propres, n'en avait pas moins de grandeur dans l'ame: ses déprédations n'avaient été que des magnificences & des libéralités. Il fit porter à l'épargne le prix de sa charge; & cette belle action ne le sauva pas. On attira avec adresse à Nantes un homme, qu'un exemt & des gardes pouvaient arrêter à Paris: le Roi lui fit des caresses avant sa disgrace. Je ne sais pourquoi la plûpart des Princes affectent d'ordinaire de tromper par de faûsses bontés ceux de leurs sujets qu'ils veulent perdre; la dissimulation alors est l'opposé de la grandeur: elle n'est jamais une vertu, & ne peut devenir un talent estimable, que quand elle est absolument nécessaire. Louis XIV parut

ſortir de ſon caractère : mais on lui avait fait entendre que Fouquet faiſait faire de grandes fortifications à Belle-iſle, & qu'il pouvait avoir trop de liaiſons au-dehors & au-dedans du roïaume. Il parut bien, quand il fut arrêté & conduit à la Baſtille & à Vincennes, que ſon parti n'était autre choſe que l'avidité de quelques courtiſans & de quelques femmes, qui recevaient de lui des penſions, & qui l'oublierent dès qu'il ne fut plus en état d'en donner : il ne lui reſta d'amis que Péliſſon, Gourville, mademoiſelle Scudéri, ceux qui eurent part à ſa diſgrace, & quelques gens de lettres. On connaît ces vers de Hainault, le traducteur de Lucréce, contre Colbert le perſécuteur de Fouquet.

Miniſtre avare & lâche, eſclave malheureux,
Qui gémis ſous le poids des affaires publiques,
Victime dévouée aux chagrins politiques,
Fantôme révéré ſous un titre onéreux :

Vois combien des grandeurs le comble eſt dangereux ;
Contemple de Fouquet les funeſtes reliques ;
Et tandis qu'à ſa perte en ſecret tu t'appliques,
Crains qu'on ne te prépare un deſtin plus affreux.

Sa chûte quelque jour te peut être commune.
Crains ton poſte, ton rang, la Cour & la fortune.
Nul ne tombe innocent d'où l'on te voit monté.

Ceſſe donc d'animer ton Prince à ſon ſupplice ;
Et près d'avoir beſoin de toute ſa bonté,
Ne le fais pas uſer de toute ſa juſtice.

Monſieur Colbert, à qui l'on parla de ce ſonnet injurieux, demanda ſi le Roi y était offenſé. On lui dit que non : „ je ne le ſuis donc pas ", répondit ce Miniſtre.

Il eſt vrai que faire le procès au Surintendant, c'était accuſer la mémoire du cardinal Mazarin. Les plus grandes déprédations dans les finances étaient ſon ouvrage : il s'était approprié en Souverain pluſieurs branches des revenus de l'Etat : il avait traité en ſon nom & à ſon profit des munitions des armées : „ il impoſait (dit Fouquet dans ſes dé- „ fenſes) par lettres de cachet, des „ ſommes extraordinaires ſur les Géné- „ ralités ; ce qui ne s'était jamais fait „ que par lui & pour lui, & ce qui „ eſt puniſſable de mort par les ordon- „ nances ". C'eſt ainſi que le Cardinal avait amaſſé des biens immenſes, que lui-même ne connaiſſait plus.

J'ai entendu conter à feu monſieur de Caumartin Intendant des finances, que dans ſa jeuneſſe, quelques années après la mort du Cardinal, il avait été au palais Mazarin, où logeaient le Duc ſon héritier & la ducheſſe Hortenſe ; qu'il y vit une grande armoire de marqueterie, fort profonde, qui tenait du haut juſqu'en bas tout le fond d'un cabinet. Les clefs en avaient été perduës depuis long-tems, & on avait négligé d'ouvrir les tiroirs. Monſieur de Caumartin, étonné de cette négligence, dit à la ducheſſe de Mazarin qu'on trouverait peut-être des curioſités dans cette armoire. On l'ouvrit : elle était toute remplie de quadruples, de jettons d'or & de médailles d'or. Madame de Mazarin en jetta au peuple des poignées par les fenêtres pendant plus de huit jours.

L'abus que le cardinal Mazarin avait fait de ſa puiſſance deſpotique ne juſtifiait pas le Surintendant : mais l'irrégularité des procédures faites contre lui, la longueur de ſon procès, le tems qui éteint l'envie publique & qui inſpire la compaſſion pour les malheureux, enfin les ſollicitations toûjours plus vives en faveur d'un infortuné, que les manœuvres pour le perdre ne ſont preſ-

ſantes ; tout cela lui ſauva la vie. Le procès ne fut jugé qu'au bout de trois ans en 1664: de vingt-deux Juges qui opinerent, il n'y en eut que neuf qui conclurent à la mort, & les treize autres, parmi leſquels il y en avait à qui Gourville avait fait accepter des préſens, opinerent à un banniſſement perpétuel. Le Roi commua la peine en une plus dure: il fut enfermé au château de Pignerol. Tous les hiſtoriens diſent qu'il y mourut en 1680: mais Gourville aſſûre dans ſes mémoires, qu'il ſortit de priſon quelque tems avant ſa mort. La comteſſe de Vaux ſa belle-fille m'avait déjà confirmé ce fait ; cependant on croit le contraire dans ſa famille : ainſi on ne ſait pas où eſt mort cet infortuné, dont les moindres actions avaient de l'éclat, quand il était puiſſant.

Le ſecrétaire d'Etat Guénégaud, qui vendit ſa charge à Colbert, n'en fut pas moins pourſuivi par la chambre de Juſtice, qui lui ôta la plus grande partie de ſa fortune.

Saint-Evremond, attaché au Surintendant, fut enveloppé dans ſa diſgrace. Colbert, qui cherchait par tout des preuves contre celui qu'il voulait perdre, fit ſaiſir des papiers confiés à madame du Pleſſis Belliévre ; & dans ces papiers on

trouva la lettre manuſcrite de Saint-Evremond ſur la paix des Pirénées: on lut au Roi cette plaiſanterie, qu'on fit paſſer pour un crime d'Etat. Colbert, qui dédaignait de ſe venger de Hainault homme obſcur, perſécuta dans Saint-Evremond l'ami de Fouquet qu'il haïſſait, & le bel eſprit qu'il craignait. Le Roi eut l'extrême ſévérité de punir une raillerie innocente, faite il y avait longtems contre le cardinal Mazarin qu'il ne regrettait pas, & que toute la Cour avait outragé, calomnié & proſcrit impunément pendant pluſieurs années: de mille écrits faits contre ce Miniſtre, le moins mordant fut le ſeul puni, & le fut après ſa mort.

Saint-Evremond retiré en Angleterre, vécut chez une nation libre & philoſophe. Le marquis de Miremont ſon ami, me diſait autrefois à Londres, qu'il y avait une autre cauſe de ſa diſgrace, & que Saint-Evremond n'avait jamais voulu s'en expliquer.

Le nouveau Miniſtre des finances, ſous le ſimple titre de Controlleur-général, juſtifia la ſévérité de ſes pourſuites, en rétabliſſant l'ordre que ſes prédéceſſeurs avaient troublé, & en travaillant ſans relâche à la grandeur de l'Etat.

La Cour devint le centre des plaisirs, & le modéle des autres Cours : le Roi se piqua de donner des fêtes qui fissent oublier celles de Vaux. Il semblait que la nature prît plaisir alors à produire en France les plus grands hommes dans tous les arts, & à rassembler à la Cour ce qu'il y avait jamais eu de plus beau & de mieux fait en hommes & en femmes.

Le Roi l'emportait sur tous ses courtisans par la richesse de sa taille, & par la beauté majestueuse de ses traits : le son de sa voix, noble & touchant, gagnait les cœurs qu'intimidait sa présence : il avait une démarche qui ne pouvait convenir qu'à lui & à son rang, & qui eût été ridicule en tout autre. L'embarras qu'il inspirait à ceux qui lui parlaient, flatait en secret la complaisance avec laquelle il sentait sa supériorité : ce vieil Officier qui se troublait, qui béguéïait en lui demandant une grace, & qui ne pouvant achever son discours, lui dit : « Sire, que Votre „ Majesté daigne croire que je ne trem- „ ble pas ainsi devant vos ennemis ; „ n'eut pas de peine à obtenir ce qu'il demandait.

Le goût de la société n'avait pas encore reçu toute sa perfection à la Cour.

La reine mere, Anne d'Autriche, commençait à aimer la retraite. La Reine régnante savait à peine le français, & la bonté faisait son seul mérite. La Princesse d'Angleterre, belle-sœur du Roi, apporta à la Cour les agrémens d'une conversation douce & animée, soûtenuë bientôt par la lecture des bons ouvrages & par un goût sûr & délicat : elle se perfectionna dans la connaissance de la langue, qu'elle écrivait mal encore au tems de son mariage : elle inspira une émulation d'esprit nouvelle, & introduisit à la Cour une politesse & des graces, dont à peine le reste de l'Europe avait l'idée : Madame avait tout l'esprit de Charles II son frere, embelli par les charmes de son sexe, par le don & par le desir de plaire. La Cour de Louis XIV respirait une galanterie pleine de décence : celle qui régnait à la cour de Charles II était plus hardie ; & trop de grossiéreté en deshonorait les plaisirs.

Il y eut d'abord entre Madame & le Roi beaucoup de ces coquetteries d'esprit & de cette intelligence secrette, qui se remarquerent dans de petites fêtes souvent répétées. Le Roi lui envoïait des vers : elle y répondait. Il arriva que le même homme fut à la fois le

confident du Roi & de Madame dans ce commerce ingénieux ; c'était le marquis de Dangeau : le Roi le chargeait d'écrire pour lui ; & la Princesse l'engageait à répondre au Roi : il les servit ainsi tous deux, sans laisser soupçonner à l'un qu'il fût emploïé par l'autre ; & ce fut une des causes de sa fortune.

Cette intelligence jetta des allarmes dans la famille roïale. Le Roi réduisit l'éclat de ce commerce à un fonds d'estime & d'amitié qui ne s'altéra jamais. Lorsque Madame fit depuis travailler Racine & Corneille à la tragédie de *Bérénice*, elle avait en vûë non-seulement la rupture du Roi avec la connétable Colonne, mais le frein qu'elle-même avait mis à son propre penchant, de peur qu'il ne devînt dangereux. Louis XIV est assez désigné dans ces deux vers de la *Bérénice* de Racine, la seule qui mérite d'être luë.

Qu'en quelque obscurité que le ciel l'eût fait
naître,
Le monde en le voïant eût reconnu son maître.

Ces amusemens firent place à la passion plus sérieuse & plus suivie qu'il eut pour mademoiselle de la Valiére,

fille d'honneur de Madame. Il goûta avec elle le bonheur rare d'être aimé uniquement pour lui-même : elle fut deux ans l'objet caché de tous les amusemens galans & de toutes les fêtes que le Roi donnait. Un jeune valet de chambre du Roi, nommé Belloc, composa plusieurs récits qu'on mêlait à des danses, tantôt chez la Reine, tantôt chez Madame ; & ces récits exprimaient avec mistère le secret de leurs cœurs, qui cessa bientôt d'être un secret.

Tous les divertissemens publics que le Roi donnait, étaient autant d'hommages à sa maîtresse. On fit en 1662 un carrousel, non pas dans la place roïale (comme le dit l'histoire de la Hode ou la Motte sous le nom de la Martiniére) ; cette place n'y est pas propre : mais vis-à-vis les Tuilleries, dans une vaste enceinte, qui en a retenu le nom de la place du carrousel. Il y eut cinq quadrilles : le Roi était à la tête des Romains ; son frere, des Persans : le prince de Condé, des Turcs ; le duc d'Enguien son fils, des Indiens ; le duc de Guise, des Américains. Ce duc de Guise était petit-fils du Balafré : il s'était rendu célébre dans le monde, par l'audace malheureuse avec la

quelle il avait entrepris de se rendre maître de Naples. Sa prison, ses duels, ses amours romanesques, ses profusions, ses aventures, le rendaient singulier en tout : il semblait être d'un autre siécle. On disait de lui, en le voïant courir avec le grand Condé : *voilà les héros de l'histoire & de la fable.*

La Reine mere, la Reine régnante, la Reine d'Angleterre veuve de Charles I, oubliant alors ses malheurs, étaient sous un dais à ce spectacle. Le comte de Sault, fils du duc de Lesdiguiéres, remporta le prix, & le reçut des mains de la Reine mere. Ces fêtes ranimerent plus que jamais le goût des devises & des emblêmes, que les tournois avaient mis autrefois à la mode, & qui avaient subsisté après eux.

Un antiquaire, nommé d'Ouvrier, imagina alors pour Louis XIV l'emblême d'un soleil dardant ses raïons sur un globe, avec ces mots, *nec pluribus impar.* L'idée était un peu imitée d'une devise espagnole, faite pour Philippe II, & plus convenable à ce Roi, qui possédait la plus belle partie du nouveau monde, & tant d'Etats dans l'ancien, qu'à un jeune Roi de France, qui ne donnait encore que des espérances. Cette devise eut un succès prodigieux : les

armoiries du Roi, les meubles de la couronne, les tapiſſeries, les ſculptures, en furent ornées ; le Roi ne la porta jamais dans ſes carrouſels. On a reproché injuſtement à Louis XIV le faſte de cette deviſe, comme s'il l'avait choiſie lui-même ; & elle a été peut-être plus juſtement critiquée pour le fond. Le corps ne repréſente pas ce que la légende ſignifie ; & cette légende n'a pas un ſens aſſez clair & aſſez déterminé : ce qu'on peut expliquer de pluſieurs manières, ne mérite d'être expliqué d'aucune. Les deviſes, ce reſte de l'ancienne chevalerie, peuvent convenir à des fêtes, & ont de l'agrément quand les alluſions ſont juſtes, nouvelles & piquantes : il vaut mieux n'en point avoir, que d'en ſouffrir de mauvaiſes & de baſſes, comme celle de Louis XII ; c'était un porc-épic avec ces paroles : *qui s'y frotte, s'y pique*. Les deviſes ſont, par rapport aux inſcriptions, ce que ſont des maſcarades en comparaiſon des cérémonies auguſtes.

La fête de Verſailles en 1664 ſurpaſſa celle du carrouſel, par ſa ſingularité, par ſa magnificence, & par les plaiſirs de l'eſprit, qui ſe mêlant à la ſplendeur de ces divertiſſemens, y ajoûtaient un goût & des graces, dont au-

cune fête n'avait encore été embellie. Verſailles commençait à être un ſéjour délicieux, ſans approcher de la grandeur dont il fut depuis.

Le cinq mai, le Roi y vint avec une Cour compoſée dè ſix cens perſonnes, qui furent défraïées avec leur ſuite, auſſi-bien que tous ceux qui ſervirent aux apprêts de ces enchantemens. Il ne manqua jamais à ces fêtes que des monumens conſtruits exprès pour les donner, tels qu'en éleverent les Grecs & les Romains : mais la promptitude avec laquelle on conſtruiſit des théâtres, des amphithéâtres, des portiques, ornés avec autant de magnificence que de goût, était une merveille qui ajoûtait à l'illuſion, & qui diverſifiée depuis en mille manières, augmentait encore le charme de ces ſpectacles.

Il y eut d'abord une eſpéce de carrouſel. Ceux qui devaient courir, parurent le prémier jour comme dans une revûë : ils étaient précédés de hérauts-d'armes, de pages, d'écuïers, qui portaient leurs deviſes & leurs boucliers ; & ſur ces boucliers étaient écrits en lettres d'or des vers compoſés par Périgni & par Benſerade. Ce dernier ſur tout avait un talent ſingulier pour ces piéces galantes, dans leſquelles il faiſait toû-

jours des allufions délicates & piquantes aux caractères des perfonnes, aux perfonnages de l'antiquité ou de la fable qu'on repréfentait, & aux paffions qui animaient la Cour. Le Roi repréfentait Roger : tous les diamans de la couronne brillaient fur fon habit & fur le cheval qu'il montait. Les Reines & trois cens Dames, fous des arcs de triomphe, voïaient cette entrée.

Le Roi, parmi tous les regards attachés fur lui, ne diftinguait que ceux de mademoifelle de la Valiére : la fête était pour elle feule : elle en jouïffait confondue dans la foule.

La cavalcade était fuivie d'un char doré de dix-huit pieds de haut, de quinze de large, de vingt-quatre de long, repréfentant le char du foleil. Les quatre âges, d'or, d'argent, d'airain & de fer, les fignes céleftes, les faifons, les heures, fuivaient à pied ce char : tout était caractérifé. Des bergers portaient les piéces de la barrière, qu'on ajuftait au fon des trompettes, auxquelles fuccédaient par intervalles les mufettes & les violons. Quelques perfonnages qui fuivaient le char d'Apollon, vinrent d'abord réciter aux Reines des vers convenables au lieu, au tems & aux perfonnes. Les courfes finies, & la

nuit venuë, quatre mille gros flambeaux éclairerent l'espace où se donnaient les fêtes : des tables y furent servies par deux cens personnages, qui représentaient les saisons, les faunes, les sylvains, les dryades, avec des pasteurs, des vendangeurs, des moissonneurs. Pan & Diane avançaient sur une montagne mouvante, & en descendirent pour faire poser sur les tables ce que les campagnes & les forêts produisent de plus délicieux. Derrière les tables en demi-cercle, s'éleva tout d'un coup un théatre chargé de concertans : les arcades qui entouraient la table & le théatre, étaient ornées de cinq cens girandoles vertes & argent, qui portaient des bougies ; & une balustrade dorée fermait cette vaste enceinte.

Ces fêtes, si supérieures à celles qu'on invente dans les romans, durerent sept jours. Le Roi remporta quatre fois le prix des jeux, & laissa disputer ensuite aux autres Chevaliers les prix qu'il avait gagnés, & qu'il leur abandonnait.

La comédie de la *Princesse d'Elide*, quoiqu'elle ne soit pas une des meilleures de Moliére, fut un des plus agréables ornemens de ces jeux, par une infinité d'allégories fines sur les mœurs du

tems, & par des à-propos qui font l'agrément de ces fêtes, mais qui font perdus pour la poſtérité. On était encore très-entêté à la Cour de l'aſtrologie judiciaire : pluſieurs Princes penſaient, par une ſuperſtition orgueilleuſe, que la nature les diſtinguait juſqu'à écrire leur deſtinée dans les aſtres. Cette erreur, née de l'orgueil & de la crédulité, avait de tout tems régné ſur la terre ; elle n'a été détruite que par les établiſſemens des académies des ſciences. Catherine de Médicis avait ſon Aſtrologue, Luc Guari ; Marie de Médicis, Fabroni ; Anne d'Autriche, Morin ; & enfin le duc de Savoie, Victor-Amédée, pere de la Ducheſſe de Bourgogne, eut encore, même après ſon abdication, deux Aſtrologues auprès de lui, un Italien nommé Giobbi, & un Français appellé Saint-Quentin. Moliére oſa attaquer cette illuſion dans ſon ouvrage.

On y voit auſſi un fou de Cour. Ces miſérables étaient encore fort à la mode : c'était un reſte de barbarie, qui a duré plus long-tems en Allemagne qu'ailleurs. Le beſoin des amuſemens, l'impuiſſance de s'en procurer d'agréables & d'honnêtes, dans les tems d'ignorance & de mauvais goût, avaient fait imaginer ce triſte plaiſir,

qui dégrade l'esprit humain. Le fou, qui était alors auprès de Louis XIV, avait appartenu au prince de Condé : il s'appellait l'Angeli. Le comte de Grammont disait, que de tous les fous qui avaient suivi monsieur le Prince, il n'y avait que l'Angeli qui eût fait fortune. Ce bouffon ne manquait pas d'esprit : c'est lui qui dit, *qu'il n'allait pas au sermon, parce qu'il n'aimait pas le brailler, & qu'il n'entendait pas le raisonner.*

La farce du *mariage forcé* fut aussi jouée à cette fête. Mais ce qu'il y eut de véritablement admirable, ce fut la prémière représentation des trois prémiers actes du *Tartuffe*. Le Roi voulut voir ce chef-d'œuvre, avant même qu'il fût achevé : il le protégea depuis contre les faux-dévots, qui voulurent intéresser la terre & le ciel pour le supprimer ; & il subsistera, comme on l'a déjà dit ailleurs, tant qu'il y aura en France du goût & des hypocrites.

La plûpart de ces solemnités brillantes ne sont souvent que pour les ïeux & les oreilles ; ce qui n'est que pompe & magnificence passe en un jour : mais quand des chefs-d'œuvres de l'art, comme *le Tartuffe*, sont l'ornement de

ces fêtes, elles laissent après elles une éternelle mémoire.

On se souvient encore de plusieurs traits de ces allégories de Benserade, qui ornaient les ballets de ce tems-là. Je ne citerai que ces vers pour le Roi représentant le soleil.

Je doute qu'on le prenne avec vous sur le ton
De Daphné ni de Phaëton,
Lui trop ambitieux, elle trop inhumaine ;
Il n'est point là de piége où vous puissiez donner.
Le moïen de s'imaginer,
Qu'une femme vous fuïe, & qu'un homme vous mene ?

La principale gloire de ces amusemens, qui perfectionnaient en France le goût, la politesse & les talens, venait de ce qu'ils ne dérobaient rien aux travaux assidus du Monarque. Sans ces travaux, il n'aurait su que tenir une Cour, il n'aurait pas su régner ; & si les plaisirs magnifiques de cette Cour avaient insulté à la misére du peuple, ils n'eussent été qu'odieux. Mais le même homme qui avait donné ces fêtes, avait donné du pain au peuple dans la disette de 1662 : il avait fait venir des grains, que les ri-

ches acheterent à vil prix, & dont il fit des dons aux pauvres familles à la porte du Louvre : il avait remis au peuple trois millions de taille : nulle partie de l'administration intérieure n'était négligée : son gouvernement était respecté au-dehors. Le Roi d'Espagne obligé de lui céder la préséance, le Pape forcé de lui faire satisfaction, Dunkerque ajoûtée à la France par un marché glorieux à l'acquereur, & honteux pour le vendeur ; enfin toutes ses démarches, depuis qu'il tenait les rênes, avaient été ou nobles ou utiles : il était beau après cela de donner des fêtes.

Le légat *à latere*, Chigi, neveu du pape Alexandre VII, venant au milieu de toutes les réjouïssances de Versailles faire satisfaction au Roi de l'attentat des gardes du Pape, étala à la Cour un spectacle nouveau. Ces grandes cérémonies sont des fêtes pour le public. Les honneurs qu'on lui fit, rendaient la satisfaction plus éclatante. Il reçut sous un dais les respects des Cours supérieures, du corps de ville, du Clergé : il entra dans Paris au bruit du canon, aïant le grand Condé à sa droite, & le fils de ce Prince à sa gauche, & vint dans cet appareil s'humilier,

lier, lui, Rome & le Pape, devant un Roi qui n'avait pas encore tiré l'épée : il dîna avec le Roi après l'audience ; & on ne fut occupé que de le traiter avec magnificence, & de lui procurer des plaisirs. On traita depuis le Doge de Génes avec moins d'honneurs, mais avec ce même empressement de plaire, que le Roi concilia toûjours avec ses démarches altières.

Tout cela donnait à la Cour de Louis XIV un air de grandeur qui éclipsait toutes les autres Cours de l'Europe. Il voulait que cet éclat attaché à sa personne, rejaillît sur tout ce qui l'environnait ; que tous les grands fussent honorés ; & qu'aucun ne fût puissant, à commencer par son frere & par monsieur le Prince : c'est dans cette vûë qu'il jugea en faveur des Pairs leur ancienne querelle avec les Présidens du Parlement. Ceux-ci prétendaient devoir opiner avant les Pairs, & s'étaient mis en possession de ce droit. Il régla dans un Conseil extraordinaire, que les Pairs opineraient aux lits de Justice, en présence du Roi, avant les Présidens, comme s'ils ne devaient cette prérogative qu'à sa présence ; & il laissa subsister l'ancien usage dans les assemblées qui ne sont pas des lits de Justice.

Pour distinguer ses principaux courtisans, il avait inventé des casaques bleuës, brodées d'or & d'argent. La permission de les porter était une grande grace pour des hommes que la vanité mene : on les demandait presque comme le collier de l'ordre. On peut remarquer, puisqu'il est ici question de petits détails, qu'on portait alors des casaques par-dessus un pourpoint orné de rubans ; & sur cette casaque passait un baudrier, auquel pendait l'épée : on avait une espéce de rabat à dentelles, & un chapeau orné de deux rangs de plumes. Cette mode, qui dura jusqu'à l'année 1684, devint celle de toute l'Europe, excepté de l'Espagne & de la Pologne : on se piquait déjà d'imiter presque par tout la Cour de Louis XIV.

Il établit dans sa maison un ordre qui dure encore ; régla les rangs & les fonctions : créa des charges nouvelles auprès de sa personne, comme celle de Grand-Maître de sa garderobe. Il rétablit les tables instituées par François I, & les augmenta. Il y en eut douze pour les Officiers commençaux, servies avec autant de propreté & de profusion que celles de beaucoup de Souverains : il voulait que les étrangers y

fussent tous invités ; cette attention dura pendant tout son régne. Il en eut une autre plus recherchée & plus polie encore. Lorsqu'il eut fait bâtir les pavillons de Marli en 1679, toutes les Dames trouvaient dans leur appartement une toilette complette : rien de ce qui appartient à un luxe commode n'était oublié : quiconque était du voïage pouvait donner des repas dans son appartement ; on y était servi avec la même délicatesse que le maître. Ces petites choses n'acquierent de prix, que quand elles sont soûtenuës par les grandes. Dans tout ce qu'il faisait, on voïait de la splendeur & de la générosité : il faisait présent de deux cens mille francs aux filles de ses Ministres à leur mariage.

Ce qui lui donna dans l'Europe le plus d'éclat, ce fut une libéralité qui n'avait point d'exemple. L'idée lui en vint d'un discours du duc de Saint-Aignan, qui lui conta que le cardinal de Richelieu avait envoïé des présens à quelques savans étrangers, qui avaient fait son éloge. Le Roi n'attendit pas qu'il fût loué : mais sûr de mériter de l'être, il recommanda à ses Ministres, Lionne & Colbert, de choisir un nombre de Français & d'étrangers distin-

gués dans la littérature, auxquels il donnerait des marques de sa générosité. Lionne aïant écrit dans les païs étrangers, & s'étant fait instruire autant qu'on le peut dans cette matiére si délicate, où il s'agit de donner des préférences aux contemporains, on fit d'abord une liste de soixante personnes: les uns eurent des présens, les autres des pensions, selon leur rang, leurs besoins, & leur mérite. Le Bibliothécaire du Vatican, Allati, le comte Graziani Secrétaire d'Etat du duc de Modéne, le célébre Viviani Mathématicien du grand duc de Florence, Vossius l'Historiographe des provinces-unies, l'illustre mathématicien Huygens, un résident hollandais en Suéde, enfin jusqu'à des Professeurs d'Altorf & de Helmstadt, villes presque inconnuës des Français, furent étonnés de recevoir des lettres de monsieur Colbert, par lesquelles il leur mandait, que si le Roi n'était pas leur Souverain, il les priait d'agréer qu'il fût leur bienfacteur. Les expressions de ces lettres étaient mesurées sur la dignité des personnes; & toutes étaient accompagnées, ou de gratifications considérables, ou de pensions.

Parmi les Français, on sut distinguer

Racine, Quinault, Fléchier depuis Evêque de Nîmes, encore fort jeunes : ils eurent des préſens. Il eſt vrai que Chapelain & Cotin eurent des penſions ; mais c'était principalement Chapelain que le miniſtre Colbert avait conſulté. Ces deux hommes, d'ailleurs ſi décriés pour la poëſie, n'étaient pas ſans mérite : Chapelain avait une littérature immenſe ; & ce qui peut ſurprendre, c'eſt qu'il avait du goût, & qu'il était un des critiques des plus éclairés. Il y a une diſtance immenſe de tout cela au génie : la ſcience & l'eſprit conduiſent un artiſte, mais ne le forment en aucun genre. Perſonne en France n'eut plus de réputation de ſon tems, que Ronſard & Chapelain : c'eſt qu'on était barbare dans le tems de Ronſard, & qu'à peine on ſortait de la barbarie dans celui de Chapelain. Coſtar, le compagnon d'étude de Balſac & de Voiture, appelle Chapelain le prémier des Poëtes héroïques.

Boileau n'eut point de part à ces libéralités : il n'avait fait que des ſatyres ; & l'on ſait que ces ſatyres attaquaient les mêmes ſavans que le Miniſtre avait conſultés. Le Roi le diſtingua quelques années après, ſans conſulter perſonne.

Les préſens faits dans les païs étran-

gers, furent si considérables, que Viviani fit bâtir à Florence une maison des libéralités de Louis XIV : il mit en lettres d'or sur le frontispice, *ades à Deo data*; allusion au surnom de *Dieudonné*, dont la voix publique avait nommé ce Prince à sa naissance.

On se figure aisément l'effet qu'eut dans l'Europe cette magnificence extraordinaire ; & si on considére tout ce que le Roi fit bientôt après de mémorable, les esprits les plus sévéres & les plus difficiles doivent souffrir les éloges immodérés qu'on lui prodigua. Les Français ne furent pas les seuls qui le louerent : on prononça douze panégyriques de Louis XIV en diverses villes d'Italie ; & le marquis Zampieri les lui envoïa reliés avec des filigrammes d'or.

Il continua toûjours à répandre ses bienfaits sur les lettres & sur les arts. Des gratifications particulières d'environ quatre mille louis d'or à Racine, la fortune de Despreaux, celle de Quinault, sur tout celle de Lulli & de tous les artistes qui lui consacrerent leurs travaux, en sont des preuves. Il donna même mille louis à Benserade, pour faire graver les tailles-douces de ses métamorphoses d'Ovide en rondeaux ;

libéralité mal appliquée, qui prouve ſeulement la généroſité du Souverain : il récompenſait dans Benſerade le petit mérite qu'il avait eu dans ſes ballets. Pluſieurs écrivains ont attribué uniquement à Colbert cette protection donnée aux arts, & cette magnificence de Louis XIV : mais il n'eut d'autre mérite en cela que de ſeconder la magnanimité & le goût de ſon maître. Ce Miniſtre, qui avait un très-grand génie pour les finances, le commerce, la navigation, la police générale, n'avait pas dans l'eſprit ce goût & cette élévation du Roi : il s'y prêtait avec zèle, & était loin de lui inſpirer ce que la nature donne.

On ne voit pas après cela ſur quel fondement quelques écrivains ont reproché l'avarice à ce Monarque. Un Prince, qui a des domaines abſolument ſéparés des revenus de l'Etat, peut être avare comme un particulier ; mais un Roi de France, qui n'eſt réellement que le diſpenſateur de l'argent de ſes ſujets, ne peut guére être atteint de ce vice ; l'attention & la volonté de récompenſer peuvent lui manquer : mais c'eſt ce qu'on ne peut reprocher à Louis XIV.

Dans le tems même qu'il commen-

çait à encourager les talens par tant de bienfaits, l'uſage que le comte de Buſſi fit des ſiens, fut rigoureuſement puni : on le mit à la Baſtille en 1665. Les amours des Gaules furent le prétexte de ſa priſon : la véritable cauſe était cette chanſon, où le Roi était trop compromis, & dont on renouvella alors le ſouvenir, pour perdre Buſſi à qui on l'imputait.

Que Deodatus eſt heureux
De baiſer ce bec amoureux,
Qui d'une oreille à l'autre va!

Ses ouvrages n'étaient pas aſſez bons pour compenſer le mal qu'ils lui firent. Il parlait purement ſa langue : il avait dû mérite, mais plus d'amour propre encore ; & il ne ſe ſervit guére de ce mérite que pour ſe faire des ennemis. Louis XIV aurait agi généreuſement, s'il lui avait pardonné : il vengea ſon injure perſonnelle, en paraiſſant céder au cri public. Cependant le comte de Buſſi fut relâché au bout de dix-huit mois : mais il fut dans la diſgrace tout le reſte de ſa vie, proteſtant en vain à Louis XIV une tendreſſe, que ni le Roi ni perſonne ne croïait ſincère.

CHAPITRE VINGT-CINQUIÉME.

Suite des particularités & anecdotes.

A La gloire, aux plaiſirs, à la grandeur, à la galanterie, qui occupaient les prémières années de ce gouvernement, Louis XIV voulut joindre les douceurs de l'amitié : mais il eſt difficile à un Roi de faire des choix heureux. De deux hommes auxquels il marqua le plus de confiance, l'un le trahit indignement, l'autre abuſa de ſa faveur. Le prémier était le marquis de Vardes, confident du goût du Roi pour madame de la Valiére. On ſait que des intrigues de Cour le firent chercher à perdre madame de la Valiére, qui par ſa place devait avoir des jalouſes, & qui par ſon caractère ne devait point avoir d'ennemis : on ſait qu'il oſa, de concert avec le comte de Guiche & la comteſſe de Soiſſons, écrire à la Reine régnante une lettre contrefaite, au nom du Roi d'Eſpagne ſon pere ; cette lettre apprenait à la Reine ce qu'elle devait ignorer, & ce qui ne pouvait que troubler la paix de la maiſon roïale. Il

ajoûta à cette perfidie la méchanceté de faire tomber les ſoupçons ſur les plus honnêtes gens de la Cour, le duc & la ducheſſe de Navailles: ces deux perſonnes innocentes furent ſacrifiées au reſſentiment du Monarque trompé. L'atrocité de la conduite de Vardes fut trop tard connuë; & Vardes, tout criminel qu'il était, ne fut guéres plus puni que les innocens qu'il avait accuſés, & qui furent obligés de ſe défaire de leurs charges, & de quitter la Cour.

L'autre favori était le comte, depuis duc de Lauſun, tantôt rival du Roi dans ſes amours paſſagers, tantôt ſon confident, & ſi connu depuis par ce mariage qu'il voulut faire trop publiquement avec Mademoiſelle, & qu'il fit enſuite ſecrettement, malgré ſa parole donnée à ſon maître.

Le Roi trompé dans ſes choix, dit qu'il avait cherché des amis, & qu'il n'avait trouvé que des intrigans. Cette connaiſſance malheureuſe des hommes, qu'on acquiert trop tard, lui faiſait dire auſſi: *toutes les fois que je donne une place vacante, je fais cent mécontens & un ingrat.*

Ni les plaiſirs, ni les embelliſſemens des maiſons roïales & de Paris, ni les ſoins de la police du roïaume, ne diſ-

continuerent pendant la guerre de 1666.

Le Roi danſa dans les ballets juſqu'en 1670 : il avait alors trente-deux ans. On joua devant lui à Saint-Germain la tragédie de *Britannicus* : il fut frappé de ces vers :

> Pour mérite prémier, pour vertu ſingulière,
> Il excelle à traîner un char dans la carrière ;
> A diſputer des prix indignes de ſes mains,
> A ſe donner lui-même en ſpectacle aux Romains.

Dès-lors il ne danſa plus en public ; & le Poëte réforma le Monarque. Son union avec madame la ducheſſe de la Valiére ſubſiſtait toûjours, malgré les infidélités fréquentes qu'il lui faiſait. Ces infidélités lui coûtaient peu de ſoins : il ne trouvait guéres de femmes qui lui réſiſtaſſent, & revenait toûjours à celle qui par la douceur & la bonté de ſon caractère, par un amour vrai, & même par les chaînes de l'habitude, l'avait ſubjugué ſans art. Mais dès l'an 1669 elle s'apperçut que madame de Monteſpan prenait de l'aſcendant : elle combattit avec ſa douceur ordinaire ; elle ſupporta le chagrin d'être témoin long-tems du triomphe de ſa rivale ; & ſans trop ſe plaindre, elle ſe crut

encore heureuse, dans sa douleur, d'être considérée du Roi qu'elle aimait toûjours, & de le voir sans en être aimée.

Enfin en 1675 elle embrassa la ressource des ames tendres, auxquelles il faut des sentimens profonds qui les subjuguent: elle crut que Dieu seul pouvait succéder dans son cœur à son amant. Sa conversion fut aussi célébre que sa tendresse: elle se fit Carmélite à Paris, & persévéra. Se couvrir d'un cilice, marcher pieds nuds, jeûner rigoureusement, chanter la nuit au chœur dans une langue inconnuë; tout cela ne rebuta point la délicatesse d'une femme accoûtumée à tant de gloire, de mollesse & de plaisirs: elle vécut dans ces austérités depuis 1675 jusqu'en 1710, sous le nom de sœur Louise de la miséricorde. Un Roi qui punirait ainsi la personne la plus coupable, serait un tyran; & c'est ainsi que tant de femmes se sont punies d'avoir aimé. Il n'y a presque point d'exemples de politiques qui aïent pris ce parti rigoureux: les crimes de la politique sembleraient cependant exiger plus d'expiations que les faiblesses de l'amour; mais ceux qui gouvernent les ames n'ont guére d'empire que sur les faibles.

On sait que quand on annonça à

sœur Louiſe de la miſéricorde la mort du duc de Vermandois qu'elle avait eu du Roi, elle dit: *Je dois pleurer ſa naiſſance encore plus que ſa mort.* Il lui reſta une fille, qui fut de tous les enfans du Roi la plus reſſemblante à ſon pere, & qui épouſa le prince Armand de Conti, petit-neveu du grand Condé.

Cependant la marquiſe de Monteſpan jouïſſait de ſa faveur avec autant d'éclat & d'empire, que madame de la Valiére avait eu de modeſtie.

Tandis que madame de la Valiére & madame de Monteſpan ſe diſputaient encore la prémière place dans le cœur du Roi, toute la Cour était occupée d'intrigues d'amour : Louvois même était ſenſible. Parmi pluſieurs maîtreſſes qu'eut ce Miniſtre, dont le caractère dur ſemblait ſi peu fait pour l'amour, il y eut une madame du Frénoi, femme d'un de ſes commis, pour laquelle il eut depuis le crédit de faire ériger une charge chez la Reine : on la fit Dame du lit : elle eut les grandes entrées. Le Roi, en favoriſant ainſi juſqu'aux goûts de ſes Miniſtres, voulait juſtifier les ſiens.

C'eſt un grand exemple du pouvoir des préjugés & de la coûtume, qu'il fût permis à toutes les femmes mariées

d'avoir des amans ; & qu'il ne le fût pas à la petite-fille d'Henri IV d'avoir un mari. Mademoiselle, après avoir refusé tant de Souverains, après avoir eu l'espérance d'épouser Louis XIV, voulut faire à quarante-trois ans la fortune d'un gentilhomme : elle obtint du Roi la permission d'épouser Péguilin du nom de Caumont, comte de Lausun, Capitaine d'une des deux compagnies des cent gentilshommes au bec-de-corbin, qui ne subsiste plus, & pour qui le Roi avait créé la charge de Colonel-général des dragons. Il y avait cent exemples de Princesses qui avaient épousé des gentilshommes : les Empereurs romains donnaient leurs filles à des Sénateurs : les filles des Souverains de l'Asie, plus puissans & plus despotiques qu'un Roi de France, n'épousent jamais que des esclaves de leurs peres.

Mademoiselle donnait tous ses biens, estimés vingt millions, au comte de Lausun ; quatre duchés, la souveraineté de Dombes, le comté d'Eu, le palais d'Orléans qu'on nomme le Luxembourg : elle ne se réservait rien, abandonnée toute entière à l'idée flateuse de faire à ce qu'elle aimait une plus grande fortune, qu'aucun Roi n'en a faite à aucun sujet. Le contrat était dres-

ſé : Lauſun fut un jour duc de Montpenſier. Il ne manquait plus que la ſignature ; tout était prêt, lorſque le Roi, aſſailli par les repréſentations des Princes, des Miniſtres, des ennemis d'un homme trop heureux, retira ſa parole, & défendit cette alliance. Il avait écrit aux Cours étrangères pour annoncer ce mariage : il écrivit la rupture. On le blâma de l'avoir permis : on le blâma de l'avoir défendu. Il pleura de rendre Mademoiſelle malheureuſe ; mais ce même Prince qui s'était attendri en lui manquant de parole, fit enfermer Lauſun, en novembre 1670, au château de Pignerol, pour avoir épouſé en ſecret la Princeſſe, qu'il lui avait permis quelques mois auparavant d'épouſer en public : il fut enfermé dix années entières. Il y a plus d'un roïaume où un Monarque n'a pas cette puiſſance : ceux qui l'ont, ſont plus chéris quand ils n'en font pas d'uſage. Le citoïen qui n'offenſe point les loix de l'Etat, doit-il être puni ſi ſévèrement par celui qui repréſente l'Etat ? N'y a-t-il pas une très-grande différence entre déplaire à ſon Souverain, & trahir ſon Souverain ? Un Roi doit-il traiter un homme plus durement que la loi ne le traiterait ?

Ceux qui ont écrit que * madame de Montespan, après avoir empêché le mariage, irritée contre le comte de Lauzun qui éclatait en reproches violens, exigea de Louis XIV cette vengeance, ont fait bien plus de tort à ce Monarque : il y aurait eu à la fois de la tyrannie & de la pusillanimité, à sacrifier à la colére d'une femme un brave homme, un favori, qui privé par lui de la plus grande fortune, n'aurait fait d'autre faute que de s'être trop plaint de madame de Montespan. Qu'on pardonne ces réflexions ; les droits de l'humanité les arrachent : mais en même tems l'équité veut que Louis XIV n'aïant fait dans tout son régne aucune action de cette nature, on ne l'accuse pas d'une injustice si cruelle. C'est bien assez qu'il ait puni avec tant de sévérité un mariage clandestin, une liaison innocente, qu'il eût mieux fait d'ignorer. Retirer sa faveur était très-juste : la prison était trop dure.

Ceux qui ont douté de ce mariage

* L'origine de cette imputation, qu'on trouve dans tant d'historiens, vient du *Segraisiana*. C'est un recueil posthume de quelques conversations de Ségrais, presque toutes falsifiées : il est plein de contradictions ; & l'on sait qu'aucun de ces *ana* ne mérite de créance.

ſecret, n'ont qu'à lire attentivement les mémoires de Mademoiſelle : ces mémoires apprennent ce qu'elle ne dit pas. On voit que cette même Princeſſe, qui s'était plaint ſi amérement au Roi de la rupture de ſon mariage, n'oſa ſe plaindre de la priſon de ſon mari. Elle avouë qu'on la croïait mariée : elle ne dit point qu'elle ne l'était pas ; & quand il n'y aurait que ces paroles, *je ne peux ni ne dois changer pour lui*, elles ſeraient déciſives.

Lauſun & Fouquet furent étonnés de ſe rencontrer dans la même priſon : mais Fouquet ſur tout, qui dans ſa gloire & dans ſa puiſſance aïant vû de loin Péguilin dans la foule comme un gentilhomme de province ſans fortune, le crut fou, quand celui-ci lui conta qu'il avait été le favori du Roi, & qu'il avait eu la permiſſion d'épouſer la petite-fille d'Henri IV, avec tous les biens & les titres de la maiſon de Montpenſier.

Après avoir langui dix ans en priſon, il en ſortit enfin : mais ce ne fut qu'après que madame de Monteſpan eut engagé Mademoiſelle à donner la ſouveraineté de Dombes & le comté d'Eu au duc du Maine encore enfant, qui les poſſéda après la mort de cette Prin-

cesse. Elle ne fit cette donation que dans l'espérance que monsieur de Lausun serait reconnu pour son époux ; elle se trompa : le Roi lui permit seulement de donner à ce mari secret & infortuné les terres de Saint-Fargeau & de Thiers, avec d'autres revenus considérables, que Lausun ne trouva pas suffisans. Elle fut réduite à être secrettement sa femme, & à n'en être pas bien traitée en public : malheureuse à la Cour, malheureuse chez elle, ordinaire effet des passions, elle mourut en 1693. *

Pour le comte de Lausun, il passa ensuite en Angleterre, en 1688. Toûjours destiné aux aventures extraordinaires, il conduisit en France la Reine épouse de Jacques II, & son fils au berceau. Il fut fait Duc. Il commanda en Irlande avec peu de succès, & revint avec plus de réputation attachée à ses aventures, que de considération personnelle. Nous l'avons vû mourir fort âgé, & oublié, comme il arrive à tous ceux

* On a imprimé à la fin de ses mémoires une histoire des amours de Mademoiselle & de monsieur de Lausun : c'est l'ouvrage de quelque valet-de-chambre. On y a joint des vers dignes de l'histoire, & de toutes les inepties qu'on était en possession d'imprimer en Hollande.

qui n'ont eu que de grands événemens, sans avoir fait de grandes choses.

Cependant madame de Montespan était toute-puissante dès le commencement des intrigues dont on vient de parler.

Athénaïs de Mortemar, femme du marquis de Montespan, sa sœur aînée la marquise de Thiange, & sa cadette pour qui elle obtint l'abbaïe de Fontevraud, étaient les plus belles femmes de leur tems; & toutes trois joignaient à cet avantage des agrémens singuliers dans l'esprit. Le duc de Vivonne leur frere, Maréchal de France, était aussi un des hommes de la Cour qui avait le plus de goût & de lecture. C'était lui à qui le Roi disait un jour : *Mais à quoi sert de lire ?* Le duc de Vivonne répondit : " La lecture fait à l'esprit, ce que vos perdrix font à mes jouës. „ C'est qu'il avait de l'embonpoint & de belles couleurs.

Ces quatre personnes plaisaient universellement par un tour singulier de conversation mêlé de plaisanterie, de naïveté & de finesse, qu'on appellait l'esprit des Mortemar. Elles écrivaient toutes avec une légèreté & une grace particulière : on voit par-là combien est ridicule ce conte que j'ai entendu en-

core renouveller, que madame de Montespan était obligée de faire écrire ses lettres au Roi par madame Scarron; & que c'est-là ce qui en fit sa rivale, & sa rivale heureuse.

Madame Scarron, depuis madame de Maintenon, avait à la vérité plus de lumières acquises par la lecture; sa conversation était plus douce, plus insinuante; il y a des lettres d'elle, écrites d'une élégance qui étonne: mais madame de Montespan n'avait besoin d'emprunter l'esprit de personne; & elle fut long-tems favorite, avant que madame de Maintenon lui fût présentée.

Le triomphe de madame de Montespan éclata au voïage que le Roi fit en Flandre en 1670. La ruine des Hollandais fut préparée dans ce voïage, au milieu des plaisirs: ce fut une fête continuelle, dans l'appareil le plus pompeux.

Le Roi, qui fit tous ses voïages de guerre à cheval, fit celui-ci pour la prémière fois dans un carrosse à glaces: les chaises de poste n'étaient point encore inventées. La Reine, *Madame*, sa belle-sœur, la marquise de Montespan, étaient dans cet équipage superbe, suivi de beaucoup d'autres; & quand madame de Montespan allait seule, elle

avait quatre gardes du corps aux portières de son carrosse. Le Dauphin arriva ensuite avec sa cour , Mademoiselle avec la sienne : c'était avant la fatale aventure de son mariage ; elle partageait en paix tous ces triomphes , & voïait avec complaisance son amant favori du Roi , à la tête de sa compagnie des gardes. On faisait porter dans les villes où l'on couchait les plus beaux meubles de la couronne : on trouvait dans chaque ville un bal masqué ou paré , ou des feux d'artifice. Toute la maison de guerre accompagnait le Roi, & toute la maison de service précédait ou suivait : les tables étaient tenuës comme à Saint-Germain. La Cour visita dans cette pompe toutes les villes conquises. Les principales Dames de Bruxelles , de Gand , venaient voir cette magnificence : le Roi les invitait à sa table ; il leur faisait des présens pleins de galanterie. Tous les Officiers des troupes en garnison recevaient des gratifications : il en coûta plusieurs fois quinze cens louis d'or par jour en libéralités.

Tous les honneurs , tous les hommages étaient pour madame de Montespan , excepté ce que le devoir donnait à la Reine. Cependant cette Da-

me n'était pas du secret : le Roi savait distinguer les affaires d'Etat, des plaisirs.

Madame, seule chargée de l'union des deux Rois & de la destruction de la Hollande, s'embarqua à Dunkerque sur la flotte du roi d'Angleterre Charles II son frere, avec une partie de la Cour de France. Elle menait avec elle mademoiselle de Kerowal, depuis duchesse de Portsmouth, dont la beauté égalait celle de madame de Montespan. Elle fut depuis en Angleterre, ce que madame de Montespan était en France, mais avec plus de crédit : le roi Charles fut gouverné par elle, jusqu'au dernier moment de sa vie ; & quoique souvent infidéle, il fut toûjours maîtrisé. Jamais femme n'a conservé plus long-tems sa beauté : nous lui avons vû à l'âge de près de soixante & dix ans, une figure encore noble & agréable, que les années n'avaient point flétrie.

Madame alla voir son frere à Cantorbéri, & revint avec la gloire du succès. Elle en jouïssait, lorsqu'une mort subite & douloureuse l'enleva à l'âge de vingt-six ans, le 30 juin 1670. La Cour fut dans une douleur & dans une consternation que le genre de mort augmentait : cette Princesse s'était cruë empoi-

ſonnée. L'Ambaſſadeur d'Angleterre, Montaigu, en était perſuadé ; la Cour n'en doutait pas, & toute l'Europe le diſait. Un des anciens domeſtiques de la maiſon de ſon mari m'a nommé celui, qui (ſelon lui) donna le poiſon. “ Cet homme, me diſait-il, qui n'était „ pas riche, ſe retira immédiatement „ après en Normandie, où il acheta „ une terre, dans laquelle il vécut „ long-tems avec opulence. Ce poiſon „ (ajoûtait-il) était de la poudre de „ diamant miſe au lieu de ſucre dans „ des fraiſes „. La Cour & la ville penſerent que Madame avait été empoiſonnée dans un verre d'eau de chicorée, après lequel elle éprouva d'horribles douleurs, & bientôt les convulſions de la mort. Mais la malignité humaine & l'amour de l'extraordinaire furent les ſeules raiſons de cette perſuaſion générale : le verre d'eau ne pouvait être empoiſonné, puiſque madame de la Faiette & une autre perſonne burent le reſte ſans reſſentir la plus légère incommodité : la poudre de diamant n'eſt pas plus un venin que la poudre de corail. Il y avait long-tems que Madame était malade d'un abſcès qui ſe formait dans le foie : elle était très-mal-ſaine, & même avait

accouché d'un enfant abſolument pourri. Son mari trop ſoupçonné dans l'Europe, ne fut ni avant ni après cet événement accuſé d'aucune action qui eût de la noirceur ; & on trouve rarement des criminels qui n'aïent fait qu'un grand crime. Le genre-humain ſerait trop malheureux, s'il était auſſi commun de commettre des choſes atroces, que de les croire.

On prétendit que le chevalier de Lorraine, favori de Monſieur, pour ſe venger d'un exil & d'une priſon que ſa conduite coupable auprès de Madame lui avait attiré, s'était porté à cette horrible vengeance. On ne fait pas attention, que le chevalier de Lorraine était alors à Rome, & qu'il eſt bien difficile à un Chevalier de Malthe de vingt ans, qui eſt à Rome, d'acheter à Paris la mort d'une grande Princeſſe.

Il n'eſt que trop vrai, qu'une faibleſſe & une indiſcrétion du vicomte de Turenne avaient été la prémière cauſe de toutes ces rumeurs odieuſes, qu'on ſe plait encore à réveiller. Il était à ſoixante ans l'amant de madame de Coatquen & ſa dupe, comme il l'avait été de madame de Longueville : il révéla à cette Dame le ſecret de l'Etat,

qu'on

qu'on cachait au frere du Roi. Madame de Coatquen, qui aimait le chevalier de Lorraine, le dit à son amant : celui-ci en avertit Monsieur. L'intérieur de la maison de ce Prince fut en proie à tout ce qu'ont de plus amer les reproches & les jalousies. Ces troubles éclaterent avant le voïage de Madame ; l'amertume redoubla à son retour : les emportemens de Monsieur, les querelles de ses favoris avec les amis de Madame, remplirent la maison de confusion & de douleur. Madame, quelque tems avant sa mort, reprochait avec des plaintes douces & attendrissantes, à la marquise de Coatquen, les malheurs dont elle était cause. Cette Dame, à genoux auprès de son lit & arrosant ses mains de larmes, ne lui répondit que par ces vers de Venceslas :

J'allais ... j'étais ... l'amour a sur moi tant d'empire ;
Je m'égare, Madame, & ne puis que vous dire...

Le chevalier de Lorraine, auteur de ces dissensions, fut d'abord envoïé par le Roi à Pierre-encise : le comte de Marsan de la maison de Lorraine, & le marquis depuis maréchal de Villeroi, furent exilés : enfin on regarda comme la

ſuite coupable de ces démêlés, la mort naturelle de cette malheureuſe Princeſſe.

Ce qui confirma le public dans le ſoupçon de poiſon, c'eſt que vers ce tems on commença à connaître ce crime en France. On n'avait point emploïé cette vengeance des lâches dans les horreurs de la guerre civile : ce crime, par une fatalité ſingulière, infecta la France dans le tems de la gloire & des plaiſirs qui adouciſſaient les mœurs, ainſi qu'il ſe gliſſa dans l'ancienne Rome aux plus beaux jours de la république.

Deux Italiens, dont l'un ſe nommait Exili, travaillerent long-tems avec un Apoticaire allemand nommé Glasèr, à chercher ce qu'on appelle *la pierre philoſophale.* Les deux Italiens y perdirent le peu qu'ils avaient, & voulurent par le crime réparer le tort de leur folie : ils vendirent ſecrettement des poiſons. La confeſſion, le plus grand frein de la méchanceté humaine, mais dont on abuſe en croïant pouvoir faire des crimes qu'on croit pouvoir expier ; la confeſſion, dis-je, fit connaître au Grand-Pénitencier de Paris, que quelques perſonnes étaient mortes empoiſonnées : il en donna avis au gouvernement. Les deux Italiens ſoupçonnés

furent mis à la Bastille : l'un des deux y mourut : Exili y resta sans être convaincu ; & du fond de sa prison, il répandit dans Paris ces funestes secrets, qui coûterent la vie au Lieutenant-civil d'Aubrai & à sa famille, qui firent enfin ériger la chambre des poisons, qu'on appelle *la chambre ardente.*

L'amour fut la prémière source de ces horribles aventures. Le marquis de Brinvilliers, gendre du lieutenant-civil d'Aubrai, logea chez lui Sainte-Croix * Capitaine de son régiment, d'une trop belle figure. Sa femme lui en fit craindre les conséquences ; le mari s'obstina à faire demeurer ce jeune homme avec sa femme, jeune, belle, & sensible : ce qui devait arriver, arriva ; ils s'aimerent. Le Lieutenant-civil, pere de la Marquise, fut assez sévère & assez imprudent pour solliciter une lettre de cachet, & pour faire envoïer à la Bastille le Capitaine, qu'il ne fallait envoïer qu'à son régiment. Sainte-Croix fut mis malheureusement dans la chambre où était Exili : cet Italien lui apprit à se venger. On en sait les suites, qui font frémir :

* L'histoire de Louis XIV, sous le nom de la Martiniére, le nomme l'abbé de la Croix. Cette histoire, fautive en tout, confond les noms, les dates & les événemens.

la Marquise n'attenta point à la vie de son mari, qui avait eu de l'indulgence pour un amour dont lui-même était la cause; mais la fureur de la vengeance la porta à empoisonner son pere, ses deux freres, & sa sœur. Au milieu de tant de crimes, elle avait de la religion: elle allait souvent à confesse; & même, lorsqu'on l'arrêta dans Liége, on trouva une confession générale écrite de sa main, qui servit, non pas de preuve contre elle, mais de présomption. Il est faux qu'elle eût essaïé ses poisons dans les hôpitaux, comme le disait le peuple, & comme il est écrit dans les *causes célèbres*, ouvrage d'un Avocat sans cause, & fait pour le peuple: mais il est vrai qu'elle eut, ainsi que Sainte-Croix, des liaisons secrettes avec des personnes accusées depuis des mêmes crimes. Elle fut brûlée en 1679, après avoir eu la tête tranchée. Mais depuis 1670, qu'Exili avait commencé à faire des poisons, jusqu'en 1680, ce crime infecta Paris. On ne peut dissimuler que Pennautier, le Receveur-général du Clergé, ami de cette femme, fut accusé quelque tems après d'avoir mis ces secrets en usage; & qu'il lui en coûta la moitié de son bien pour supprimer les accusations.

La Voisin, la Vigoureux, un Prêtre nommé le Sage, & d'autres, trafiquerent des secrets d'Exili, sous prétexte d'amuser les ames curieuses & faibles, par des prédictions & par des apparitions d'esprits. On crut le crime plus répandu qu'il n'était en effet. La chambre ardente fut établie à l'Arsenal près de la Bastille en 1680 : les plus grands Seigneurs y furent cités; entr'autres, deux niéces du cardinal Mazarin, la duchesse de Bouillon, & la comtesse de Soissons mere du prince Eugéne. Elles ne furent point décrétées de prise de corps, comme le dit l'histoire de Reboulet. Il ne se trompe pas moins en disant que la duchesse de Bouillon parut devant les Juges avec tant d'amis, qu'elle n'avait rien à craindre, quand même elle eût été coupable : quels amis dans ce tems-là eussent pu soustraire quelqu'un à la Justice? La duchesse de Bouillon ne fut accusée que d'avoir eu des curiosités ridicules : on imputait des choses plus sérieuses à la comtesse de Soissons, qui se retira à Bruxelles. Le maréchal de Luxembourg fut mis à la Bastille, & subit un long interrogatoire, après lequel il resta encore quatorze mois en prison. On peut juger quelles rumeurs affreuses toutes ces ac-

cufations excitaient dans Paris. Le fupplice du feu, dont la Voifin & fes complices furent punis, mit fin aux recherches & aux crimes : cette abomination ne fut que le partage de quelques particuliers, & ne corrompit point les mœurs douces de la nation ; mais elle laiffa dans les efprits un penchant funefte à foupçonner des morts naturelles d'avoir été violentes.

Ce qu'on avait cru de la deftinée malheureufe de madame Henriette d'Angleterre, on le crut enfuite de fa fille Marie-Louife, qu'on maria en 1679 au roi d'Efpagne Charles II. Cette jeune Princeffe partit à regret pour Madrid. Mademoifelle avait fouvent dit à Monfieur frere du Roi : *Ne menez pas fi fouvent votre fille à la Cour ; elle fera trop malheureufe ailleurs.* Cette jeune Princeffe voulait époufer Monfeigneur. *Je vous fais Reine d'Efpagne*, lui dit le Roi : *que pourrais-je de plus pour ma fille ?* " Ah, répondit-elle, vous pour- „ riez plus pour votre niéce ! „ Elle fut enlevée au monde en 1689, au même âge que fa mere. Il paffa pour conftant, que le Confeil autrichien de Charles II voulait fe défaire d'elle, parce qu'elle aimait fon païs, & qu'elle pouvait empêcher le Roi fon mari de fe dé-

clarer pour les alliés contre la France. On lui envoïa même de Verſailles de ce qu'on croit du contrepoiſon, précaution très-incertaine, puiſque ce qui peut guérir une eſpéce de mal peut envenimer l'autre, & qu'il n'y a point d'antidote général : le contrepoiſon prétendu arriva après ſa mort. Ceux qui ont lu les mémoires compilés par le marquis de Dangeau, trouveront que le Roi dit en ſoupant : " La Reine d'Eſ-
„ pagne eſt morte empoiſonnée dans
„ une tourte d'anguille : la comteſſe
„ de Pernits, les caméristes Zapata &
„ Nina, qui en ont mangé après elle,
„ ſont mortes du même poiſon. „

Après avoir lu cette étrange anecdote dans ces mémoires manuſcrits, qu'on dit faits avec ſoin par un courtiſan qui n'avait preſque point quitté Louis XIV pendant quarante ans, je ne laiſſai pas d'être encore en doute : je m'informai à d'anciens domeſtiques du Roi, s'il était vrai que ce Monarque, toûjours retenu dans ſes diſcours, eût jamais prononcé des paroles ſi imprudentes. Ils m'aſſûrerent tous que rien n'était plus faux. Je demandai à des perſonnes conſidérables qui arrivaient d'Eſpagne, s'il était vrai que ces trois perſonnes fuſſent mortes avec la Reine : elles me donne-

rent des atteſtations, que toutes trois avaient ſurvécu long-tems à leur maîtreſſe. Enfin je ſus que ces mémoires du marquis de Dangeau, qu'on regarde comme un monument précieux, n'étaient que *des nouvelles à la main*, écrites quelquefois par un de ſes domeſtiques; & je puis répondre qu'on s'en apperçoit aſſez au ſtile, aux inutilités & aux fauſſetés dont ce recueil eſt rempli. Après toutes ces idées funeſtes, où la mort d'Henriette d'Angleterre nous a conduits, il faut revenir aux événemens de la Cour qui ſuivirent ſa perte.

La Princeſſe palatine lui ſuccéda un an après, & fut mere du duc d'Orléans, Régent du roïaume. Il fallut qu'elle renonçât au Calviniſme pour épouſer Monſieur : mais elle conſerva toûjours pour ſon ancienne religion un reſpect ſecret qu'il eſt difficile de ſecouer, quand l'enfance l'a imprimé dans le cœur.

L'aventure infortunée d'une fille d'honneur de la Reine en 1673, donna lieu à un nouvel établiſſement : ce malheur eſt connu par le ſonnet de l'avorton, dont les vers ont été tant cités.

Toi que l'amour fit par un crime,
Et que l'honneur défait par un crime à ſon tour,

Funeste ouvrage de l'amour ,
De l'honneur funeste victime... &c.

Les dangers attachés à l'état de fille, dans une Cour galante & voluptueuse, déterminerent à substituer aux douze filles d'honneur , qui embellissaient la Cour de la Reine, douze Dames du Palais; & depuis la maison des Reines fut ainsi composée. Cet établissement rendait la Cour plus nombreuse & plus magnifique, en y fixant les maris & les parens de ces Dames; ce qui augmentait la société & répandait plus d'opulence.

La Princesse de Baviére, épouse de Monseigneur, ajoûta , dans les commencemens, de l'éclat & de la vivacité à cette Cour. La marquise de Montespan attirait toûjours l'attention principale: mais enfin elle cessait de plaire; & les emportemens altiers de sa douleur ne ramenaient pas un cœur qui s'éloignait. Cependant elle tenait toûjours à la Cour par une grande charge, étant Surintendante de la maison de la Reine; & au Roi, par ses enfans, par l'habitude , & par son ascendant.

On lui conservait tout l'extérieur de la considération & de l'amitié, qui ne la consolait pas; & le Roi, affligé de lui causer des chagrins violens, & en-

traîné par d'autres goûts, trouvait déjà dans la converſation de Madame de Maintenon une douceur qu'il ne goûtait plus auprès de ſon ancienne maîtreſſe. Il ſe ſentait à la fois partagé, entre madame de Monteſpan qu'il ne pouvait quitter, mademoiſelle de Fontange qu'il aimait, & madame de Maintenon de qui l'entretien devenait néceſſaire à ſon ame tourmentée : ces trois rivales de faveur tenaient toute la Cour en ſuſpens. Il paraît aſſez honorable pour Louis XIV, qu'aucune de ces intrigues n'influât ſur les affaires générales, & que l'amour qui troublait la Cour, n'ait jamais mis le moindre trouble dans le gouvernement : rien ne prouve mieux, ce me ſemble, que Louis XIV avait une ame auſſi grande que ſenſible.

Je croirais même que ces intrigues de Cour, étrangères à l'Etat, ne devraient point entrer dans l'hiſtoire, ſi le nom de Louis XIV ne rendait tout intéreſſant; & ſi le voile de ces miſtères n'avait été levé par tant d'hiſtoriens, qui pour la plûpart les ont défigurés.



CHAPITRE VINGT-SIXIEME.

Suite des particularités & anecdotes.

MAdame de Fontange devint grosſe en 1680. On la fit ducheſſe. Elle ne jouit pas long-tems de ſa fortune : elle mourut un an après, des ſuites de ſa couche ; & le fils qu'elle avait eu du Roi ne ſurvécut pas à ſa mere.

La marquiſe de Monteſpan, n'aïant plus de rivale déclarée, n'en poſſéda pas plus un cœur fatigué d'elle & de ſes murmures. Quand les hommes ne ſont plus dans leur jeuneſſe, ils ont preſque tous beſoin de la ſocieté d'une femme complaiſante : le poids des affaires rend ſur tout cette conſolation néceſſaire. La nouvelle favorite, madame de Maintenon, qui ſentait le pouvoir ſecret qu'elle acquerait tous les jours, ſe conduiſait avec cet art qui eſt ſi naturel aux femmes, & qui ne déplait pas aux hommes.

Elle écrivait un jour à Madame de Frontenac ſa couſine, en qui elle avait une entière confiance : " Je le renvoie

„ toûjours affligé & jamais deſeſpéré. „ Dans ce tems, où ſa faveur croiſſait, & où madame de Monteſpan touchait à ſa chûte, ces deux rivales ſe voïaient tous les jours, tantôt avec une aigreur ſecrette, tantôt avec une confiance paſſagère, que la néceſſité de ſe parler & la laſſitude de la contrainte mettaient quelquefois dans leurs entretiens. Elles convinrent de faire, chacune de leur côté, des mémoires de tout ce qui ſe paſſait à la Cour : l'ouvrage ne fut pas pouſſé fort loin. Madame de Monteſpan ſe plaiſait à lire quelque choſe de ces mémoires à ſes amis, dans les dernières années de ſa vie. La dévotion, qui ſe mêlait à toutes ces intrigues ſecrettes, affermiſſait encore la faveur de madame de Maintenon, & éloignait madame de Monteſpan : le Roi ſe reprochait ſon attachement pour une femme mariée, & ſentait ſur tout ce ſcrupule, depuis qu'il ne ſentait plus d'amour. Cette ſituation embarraſſante ſubſiſta juſqu'en 1685, année mémorable par la révocation de l'édit de Nantes. On voïait alors des ſcènes bien différentes : d'un côté, le deſeſpoir & la fuite d'une partie de la nation : de l'autre, de nouvelles fêtes à Verſailles ; Trianon & Marli bâtis ; la nature forcée dans tous

ces lieux de délices, & des jardins où l'art était épuisé. Le mariage du petit-fils du grand Condé, & de mademoiselle de Nantes fille du Roi & de madame de Montespan, fut le dernier triomphe de cette maîtresse, qui commençait à se retirer de la Cour.

Le Roi maria depuis deux enfans qu'il avait eus d'elle, mademoiselle de Blois avec le duc de Chartres que nous avons vû Régent du roïaume, & le duc du Maine à Louise-Bénédicte de Bourbon, petite-fille du grand Condé & sœur de monsieur le Duc, Princesse célébre par son esprit & par le goût des arts. Ceux qui ont seulement approché du Palais-roïal & de Sceaux, savent combien sont faux tous les bruits populaires recueillis dans tant d'histoires concernant ces mariages. Il y a plus de vingt volumes dans lesquels vous verrez que la maison d'Orléans & la maison de Condé s'indignerent de ces propositions : vous lirez que la Princesse mere du duc de Chartres menaça son fils ; vous lirez même qu'elle le frappa. Les anecdotes de la constitution rapportent sérieusement, que le Roi s'étant servi de l'abbé du Bois, sous-Précepteur du duc de Chartres, pour faire réüssir la négociation, cet Abbé n'en

vint à bout qu'avec peine, & qu'il demanda pour récompense le chapeau de Cardinal. Tout ce qui regarde la Cour est écrit ainsi dans beaucoup d'histoires.

Avant la célébration du mariage de monsieur le Duc avec mademoiselle de Nantes, le marquis de Seignelai à cette occasion donna au Roi une fête digne de ce Monarque, dans les jardins de Sceaux plantés par *le Nôtre* avec autant de goût que ceux de Versailles: on y exécuta l'idylle de *la paix*, composée par Racine. Il y eut dans Versailles un nouveau carrousel; & après le mariage, le Roi étala une magnificence singulière, dont le cardinal Mazarin avait donné la prémière idée en 1656. On établit dans le salon de Marli quatre boutiques, remplies de ce que l'industrie des ouvriers de Paris avait produit de plus riche & de plus recherché: ces quatre boutiques étaient autant de décorations superbes, qui représentaient les quatre saisons de l'année. Madame de Montespan en tenait une avec Monseigneur: sa rivale en tenait une autre avec le duc du Maine: les deux nouveaux mariés avaient chacun la leur; monsieur le Duc avec madame de Thiange; & madame la Duchesse, à qui la bienséance ne permet-

tait pas d'en tenir une avec un homme à cauſe de ſa grande jeuneſſe, était avec la ducheſſe de Chévreuſe. Les Dames & les hommes nommés du voïage tiraient au ſort les bijoux dont ces boutiques étaient garnies : ainſi le Roi fit des préſens à toute la Cour, d'une manière digne de lui. La loterie du cardinal Mazarin fut moins ingénieuſe & moins brillante. Ces loteries avaient été miſes en uſage autrefois par les Empereurs romains; mais aucun d'eux n'en releva la magnificence par tant de galanterie.

Après le mariage de ſa fille, madame de Monteſpan ne reparut plus à la Cour : elle vécut à Paris avec beaucoup de dignité. Elle avait un grand revenu, mais viager; & le Roi lui fit païer toûjours une penſion de mille louis d'or par mois. Elle allait prendre tous les ans les eaux à Bourbon, & y mariait des filles du voiſinage qu'elle dotait : elle n'était plus dans l'âge où l'imagination frappée par de vives impreſſions, envoie aux Carmélites. Elle mourut à Bourbon en 1707.

L'année même du mariage de mademoiſelle de Nantes avec monſieur le Duc, mourut à Fontainebleau le prince de Condé à l'âge de ſoixante-ſix ans,

d'une maladie qui empira par l'effort qu'il fit d'aller voir madame la Duchesse qui avait la petite vérole. On peut juger par cet empressement qui lui coûta la vie, s'il avait eu de la répugnance au mariage de son petit-fils avec cette fille du Roi & de madame de Montespan, comme l'ont écrit tous ces gazetiers de mensonge, dont la Hollande était alors infectée. On trouve encore dans une histoire du prince de Condé, sortie de ces mêmes bureaux d'ignorance & d'imposture, que le Roi se plaisait en toute occasion à mortifier ce Prince ; & qu'au mariage de la princesse de Conti fille de madame de la Valière, le Secrétaire d'Etat *lui refusa le titre de haut & puissant Seigneur*, comme si ce titre était celui qu'on donne aux Princes du sang. L'écrivain qui a composé l'histoire de Louis XIV dans Avignon, en partie sur ces malheureux mémoires, pouvait-il assez ignorer le monde & les usages de notre Cour, pour rapporter des faussetés pareilles ?

Cependant après le mariage de madame la Duchesse, après l'éclipse totale de la mere, madame de Maintenon victorieuse prit un tel ascendant, & inspira à Louis XIV tant de tendresse & de scrupules, que le Roi, par le

conſeil du pere de la Chaiſe, l'épouſa ſecrettement en 1686, dans une petite chapelle qui était au bout de l'appartement occupé depuis par le Duc de Bourgogne. Il n'y eut aucun contrat, aucune ſtipulation. L'Archevêque de Paris, Harlai de Chamvalon, leur donna la bénédiction : le Confeſſeur y aſſiſta : Montchevreuil, & Bontems prémier valet-de-chambre, y furent comme témoins. Il n'eſt plus permis de ſupprimer ce fait, rapporté dans tous les auteurs, qui d'ailleurs ſe ſont trompés ſur les noms, ſur le lieu & ſur les dates. Louis XIV était alors dans ſa quarante-huitiéme année, & la perſonne qu'il épouſait, dans ſa cinquante-deuxiéme. Ce Prince comblé de gloire, voulait mêler aux fatigues du gouvernement, les douceurs innocentes d'une vie privée : ce mariage ne l'engageait à rien d'indigne de ſon ſang. Il fut toûjours problématique à la Cour, ſi madame de Maintenon était mariée : on reſpectait en elle le choix du Roi, ſans la traiter en Reine.

La deſtinée de cette Dame paraît parmi nous fort étrange, quoique l'hiſtoire fourniſſe beaucoup d'exemples de fortunes plus grandes & plus marquées, qui ont eu des commencemens

plus petits. La marquise de Saint-Sebastien, que le roi de Sardaigne Victor-Amédée épousa, n'était pas au-dessus de madame de Maintenon. L'impératrice Catherine était fort au-dessous; & la prémière femme de Jacques II Roi d'Angleterre, lui était bien inférieure, selon les préjugés de l'Europe, inconnus dans le reste du monde.

Elle était d'une très-ancienne maison, petite-fille de Théodore Agrippa d'Aubigné, gentilhomme ordinaire de la chambre d'Henri IV. Son pere Constant d'Aubigné, aïant voulu faire un établissement à la Caroline, & s'étant adressé aux Anglais, fut mis en prison au château Trompette, & en fut délivré par la fille du Gouverneur nommé de Cardillac, gentilhomme bourdelais. Constant d'Aubigné épousa sa bienfaictrice en 1627, & la mena à la Caroline. De retour en France avec elle au bout de quelques années, tous deux furent enfermés à Niort en Poitou par ordre de la Cour. Ce fut dans cette prison de Niort que naquit en 1635 Françoise d'Aubigné, destinée à éprouver toutes les rigueurs & toutes les faveurs de la fortune. Menée à l'âge de trois ans en Amérique; laissée par la négligence d'un domestique sur le riva-

ge, prête à y être dévorée d'un serpent ; ramenée orpheline à l'âge de douze ans ; élevée avec la plus grande dureté chez madame de Neuillant, mere de la duchesse de Navailles sa parente, elle fut trop heureuse d'épouser en 1651 Paul Scarron, qui logeait auprès d'elle dans la ruë d'enfer. Scarron était d'une ancienne famille du Parlement, illustrée par de grandes alliances : mais le burlesque, dont il faisait profession, l'avilissait en le faisant aimer. Ce fut pourtant une fortune pour mademoiselle d'Aubigné d'épouser cet homme disgracié de la nature, impotent, & qui n'avait qu'un bien très-médiocre. Elle fit avant ce mariage abjuration de la religion calviniste, qui était la sienne comme celle de ses ancêtres. Sa beauté & son esprit la firent bientôt distinguer : elle fut recherchée avec empressement de la meilleure compagnie de Paris ; & ce tems de sa jeunesse fut sans doute le plus heureux de sa vie. Après la mort de son mari, arrivée en 1660, elle fit long-tems solliciter auprès du Roi une petite pension de quinze cens livres, dont Scarron avait joui : enfin au bout de quelques années le Roi lui en donna une de deux mille, en lui disant : « Madame, je vous ai fait at-

„ tendre long-tems : mais vous avez „ tant d'amis , que j'ai voulu avoir „ ſeul ce mérite auprès de vous „.

Ce fait m'a été conté par le cardinal de Fleury , qui ſe plaiſait à le rapporter ſouvent , parce qu'il diſait que Louis XIV lui avait fait le même compliment en lui donnant l'évêché de Fréjus.

En 1671 , la naiſſance du duc du Maine était encore un ſecret. Ce Prince , âgé d'un an , avait un pied difforme. Le prémier médecin d'Aquin , qui était dans la confidence , jugea qu'il fallait envoïer l'enfant aux eaux de Barége. On chercha une perſonne de confiance qui pût ſe charger de ce dépôt. Le Roi ſe ſouvint de madame Scarron : Monſieur de Louvois alla ſecrettement à Paris lui propoſer ce voïage. Elle eut ſoin depuis ce tems-là de l'éducation du duc du Maine, nommée à cet emploi par le Roi , & non point par madame de Monteſpan , comme on l'a dit. Elle écrivait au Roi directement : ſes lettres plurent beaucoup. Voilà l'origine de ſa fortune : ſon mérite fit tout le reſte. Le Roi lui acheta la terre de Maintenon en 1679 : ce fut le ſeul bien fonds qu'elle eut jamais.

Son élévation ne fut pour elle qu'une retraite. Renfermée dans ſon appartement, qui était de plain-pied à celui du Roi, elle ſe bornait à une ſocieté de deux ou trois Dames retirées comme elle ; encore les voïait-elle rarement. Le Roi venait tous les jours chez elle après ſon dîner, avant & après le ſouper, & y demeurait juſqu'à minuit : il y travaillait avec ſes Miniſtres, pendant que madame de Maintenon s'occupait à la lecture, ou à quelque ouvrage de mains, ne s'empreſſant jamais de parler d'affaires d'Etat ; paraiſſant ſouvent les ignorer ; rejettant bien loin tout ce qui avait la plus légère apparence d'intrigue & de cabale ; beaucoup plus occupée de complaire à celui qui gouvernait, que de gouverner ; & ménageant ſon crédit, en ne l'emploïant qu'avec une circonſpection extrême. Elle ne profita point de ſa place, pour faire tomber toutes les dignités & tous les grands emplois dans ſa famille : ſon frere, le comte d'Aubigné, ancien Lieutenant-général, ne fut pas même Maréchal de France ; un cordon bleu, & quelques parts ſecrettes dans les fermes générales, furent ſa ſeule fortune : auſſi diſait-il au maréchal de Vivonne, frere de madame de Monteſpan, *qu'il*

avait eu son bâton de Maréchal en argent comptant. Ce fut une fortune pour la fille de ce Comte, d'épouser le duc de Noailles, plutôt que pour le Duc. Deux autres niéces de madame de Maintenon, l'une mariée au marquis de Caylus, l'autre au marquis de Villette, n'eurent presque point de bien : une pension modique donnée par Louis XIV, fut presque la seule dot de madame de Caylus ; madame de Villette n'eut guéres que des espérances. C'est elle qui épousa en secondes noces le vicomte de Bollingbrock, célébre par son ministère, sa disgrace & son éloquence. Elle m'a conté souvent qu'elle avait reproché à sa tante le peu qu'elle faisait pour sa famille ; & qu'elle lui avait dit en colére : « Vous voulez jouïr de votre modé-,, ration, & que votre famille en soit ,, la victime ,,. Madame de Maintenon oubliait tout, quand elle craignait de choquer les sentimens de Louis XIV. Elle n'osa pas même soûtenir le cardinal de Noailles contre le pere le Tellier. Elle avait beaucoup d'amitié pour Racine ; mais cette amitié ne fut pas assez courageuse pour le protéger contre un léger ressentiment du Roi. Un jour touchée de l'éloquence avec laquelle

il lui avait parlé de la misère du peuple en 1698, misère toûjours exagérée, mais qui fut portée réellement depuis jusqu'à une extrémité déplorable, elle engagea son ami à faire un mémoire, qui montrât le mal & le reméde. Le Roi le lut; & en aïant témoigné du chagrin, elle eut la faiblesse d'en nommer l'auteur, & celle de ne le pas défendre. Racine, plus faible encore, fut pénétré d'une douleur qui le mit au tombeau.

Du même fonds de caractère, dont elle était incapable de rendre service, elle l'était aussi de nuire. L'abbé de Choisi rapporte que le ministre Louvois s'était jetté aux pieds de Louis XIV, pour l'empêcher d'épouser la veuve Scarron. Si l'abbé de Choisi savait ce fait, madame de Maintenon en était instruite; & non-seulement elle pardonna à ce Ministre, mais elle appaisa le Roi dans les mouvemens de colére que l'humeur brusque du marquis de Louvois inspirait quelquefois à son maître.

Louis XIV, en épousant madame de Maintenon, ne se donna donc qu'une compagne agréable & soumise. La seule distinction publique qui faisait sentir son élévation secrette, c'était qu'à la messe elle occupait une de ces deux

petites tribunes ou lanternes dorées, qui ne semblaient faites que pour le Roi & la Reine : d'ailleurs, nul extérieur de grandeur. La dévotion qu'elle avait inspirée au Roi, & qui avait servi à son mariage, devint peu à peu un sentiment vrai & profond, que l'âge & l'ennui fortifierent. Elle s'était déjà donnée à la Cour & auprès du Roi la considération d'une fondatrice, en rassemblant à Noisy plusieurs filles de qualité ; & le Roi avait affecté déjà les revenus de l'abbaïe de saint-Denis à cette communauté naissante. Saint-Cyr fut bâti au bout du parc de Versailles en 1686. Elle donna alors à cet établissement toute sa forme, en fit les règlemens avec Godet Desmarêts Evêque de Chartres, & fut elle-même supérieure de ce couvent. Elle y allait souvent passer quelques heures ; & quand je dis que l'ennui la déterminait à ces occupations, je ne parle que d'après elle : qu'on lise ce qu'elle écrivait à madame de la Maisonfort, dont il est parlé dans le chapitre du Quiétisme.

« Que ne puis-je vous donner mon „ expérience ! Que ne puis-je vous faire „ voir l'ennui qui dévore les grands, „ & la peine qu'ils ont à remplir leurs „ journées ! Ne voïez-vous pas que je meurs

„ meurs de tristesse, dans une fortune „ qu'on aurait eu peine à imaginer ? „ J'ai été jeune & jolie : j'ai goûté des „ plaisirs : j'ai été aimée par tout. „ Dans un âge plus avancé, j'ai passé „ des années dans le commerce de „ l'esprit : je suis venuë à la faveur ; „ & je vous proteste, ma chere fille, „ que tous les états laissent un vuide „ affreux „.

Si quelque chose pouvait détromper de l'ambition, ce serait assûrément cette lettre. Madame de Maintenon, qui pourtant n'avait d'autre chagrin que l'uniformité de sa vie auprès d'un grand Roi, disait un jour au comte d'Aubigné son frere : “ Je n'y peux „ plus tenir ; je voudrais être morte „. On sait quelle réponse il lui fit : *Vous avez donc parole d'épouser Dieu le pere ?*

A la mort du Roi elle se retira entièrement à saint-Cyr. Ce qui peut surprendre, c'est que Louis XIV ne lui avait rien assûré ; il la recommanda seulement au duc d'Orléans. Elle ne voulut qu'une pension de quatre-vingt mille livres, qui lui fut exactement païée jusqu'à sa mort, arrivée en 1719 le 15 d'avril. On a trop affecté d'oublier dans son épitaphe le nom de Scarron : ce nom n'est point avilissant,

& l'omiſſion ne ſert qu'à faire penſer qu'il peut l'être.

La Cour fut moins vive & plus ſérieuſe, depuis que le Roi commença à mener avec madame de Maintenon une vie plus retirée ; & la maladie conſidérable qu'il eut en 1686, contribua encore à lui ôter le goût de ces fêtes galantes, qui avaient juſques-là ſignalé preſque toutes ſes années. Il fut attaqué d'une fiſtule dans le dernier des inteſtins. L'art de la Chirurgie, qui fit ſous ce régne plus de progrès que dans tout le reſte de l'Europe, n'était pas encore familiariſé avec cette maladie : le cardinal de Richelieu en était mort, faute d'avoir été bien traité. Le danger du Roi émut toute la France : les égliſes furent remplies d'un peuple innombrable, qui demandait la guériſon de ſon Roi les larmes aux ïeux : ce mouvement d'un attendriſſement général fut preſque ſemblable à ce qui s'eſt paſſé de nos jours, lorſque ſon ſucceſſeur fut en danger de mort à Metz en 1744. Ces deux époques apprendront à jamais aux Rois, ce qu'ils doivent à une nation qui ſait aimer ainſi.

Dès que Louis XIV reſſentit les prémières atteintes de ce mal, ſon prémier

chirurgien Félix alla dans les hôpitaux chercher des malades qui fuſſent dans le même péril: il conſulta les meilleurs Chirurgiens: il inventa avec eux des inſtrumens qui abbrégeaient l'opération, & qui la rendaient moins douloureuſe. Le Roi la ſouffrit ſans ſe plaindre : il fit travailler ſes Miniſtres auprès de ſon lit le jour même ; & afin que la nouvelle de ſon danger ne fit aucun changement dans les Cours de l'Europe, il donna audience le lendemain aux Ambaſſadeurs. A ce courage d'eſprit ſe joignait la magnanimité avec laquelle il récompenſa Félix : il lui donna une terre qui valait alors plus de cinquante mille écus.

Depuis ce tems-là le Roi n'alla plus aux ſpectacles. La Dauphine de Baviére, devenuë mélancolique & attaquée d'une maladie de langueur qui la fit enfin mourir en 1690, ſe refuſa à tous les plaiſirs & reſta obſtinément dans ſon appartement. Elle aimait les lettres; elle avait même fait des vers: mais dans ſa mélancolie elle n'aimait plus que la ſolitude.

Ce fut le couvent de ſaint-Cyr qui ranima le goût des choſes d'eſprit. Madame de Maintenon pria Racine, qui avait renoncé au Théatre pour le Jan-

ſéniſme & pour la Cour, de faire une tragédie qui pût être repréſentée par ſes éléves : elle voulait un ſujet tiré de la bible. Racine compoſa Eſther. Cette piéce, aïant d'abord été jouée dans la maiſon de ſaint-Cyr, le fut enſuite pluſieurs fois à Verſailles devant le Roi dans l'hiver de 1689 : des Prélats, des Jéſuites, s'empreſſaient d'obtenir la permiſſion de voir ce ſingulier ſpectacle. Il me paraît remarquable, que cette piéce eut alors un ſuccès univerſel ; & que deux ans après, Athalie jouée par les mêmes perſonnes, n'en eut aucun. Ce fut tout le contraire, quand on joua ces piéces à Paris, long-tems après la mort de l'auteur & après le tems des partialités : Athalie repréſentée en 1717, fut reçuë, comme elle devait l'être, avec tranſport ; & Eſther en 1721 n'inſpira que de la froideur & ne reparut plus. Mais alors il n'y avait plus de courtiſans qui reconnuſſent avec flaterie Eſther dans madame de Maintenon, & avec malignité Vaſthi dans madame de Monteſpan, Aman dans monſieur de Louvois, & ſur tout les Huguenots perſécutés par ce Miniſtre, dans la proſcription des Hébreux : le public impartial ne vit qu'une aventure ſans intérêt & ſans vraiſemblance ; un Roi inſenſé

qui a passé six mois avec sa femme sans savoir qui elle est, & qui aïant, sans le moindre prétexte, donné ordre de faire égorger toute une nation, fait ensuite pendre son favori tout aussi légèrement. Mais malgré le vice du sujet, trente vers d'Esther valent mieux que beaucoup de tragédies, qui ont eu de grands succès.

Ces amusemens ingénieux recommencerent pour l'éducation d'Adelaïde de Savoie duchesse de Bourgogne, amenée en France à l'âge d'onze ans.

C'est une des contradictions de nos mœurs, que d'un côté on ait laissé un reste d'infamie attaché aux spectacles publics, & que de l'autre on ait regardé ces représentations comme l'exercice le plus noble & le plus digne des personnes roïales. On éleva un petit théatre dans l'appartement de madame de Maintenon. La duchesse de Bourgogne, le duc d'Orléans, y jouaient avec les personnes de la Cour qui avaient le plus de talens : le fameux acteur Baron leur donnait des leçons, & jouait avec eux. La plûpart des tragédies de Duché, valet-de-chambre du Roi, furent composées pour ce théatre, & l'abbé Genêt, Aumônier de la duchesse d'Orléans, en faisait pour la duchesse du Maine,

que cette Princesse & sa cour représentaient.

Ces occupations formaient l'esprit & animaient la societé. Comment le marquis de la Fare peut-il dire dans ses mémoires, que *depuis la mort de Madame, ce ne fut que jeu, confusion & impolitesse* ? On jouait beaucoup dans les voïages de Marli & de Fontainebleau, mais jamais chez madame de Maintenon; & la Cour fut en tout tems le modéle de la plus parfaite politesse. La duchesse d'Orléans, alors duchesse de Chartres, la duchesse du Maine, la princesse de Conti, madame la Duchesse, démentaient bien ce que le marquis de la Fare avance. Cet homme, qui dans le commerce était de la plus grande indulgence, n'a presque écrit qu'une satire. Il était mécontent du gouvernement : il passait sa vie dans une societé qui se faisait un mérite de condamner la Cour, & cette societé fit d'un homme très-aimable, un historien quelquefois injuste.

Ni lui, ni aucun de ceux qui ont trop censuré Louis XIV, ne peuvent disconvenir qu'il ne fut jusqu'à la journée d'Hochstet, le seul puissant, le seul magnifique, le seul grand, presque en tout genre; car quoiqu'il y eût des hé-

ros, comme Jean Sobieski & des Rois de Suéde, qui effaçassent en lui le guerrier, personne n'effaça le Monarque. Il faut avouer encore qu'il soûtint ses malheurs & qu'il les répara. Il a eu des défauts; il a fait des fautes : mais ceux qui le condamnent, l'auraient-ils égalé, s'ils avaient été à sa place?

La duchesse de Bourgogne croissait en graces & en mérite : les éloges, qu'on donnait à sa sœur en Espagne, lui inspirerent une émulation qui redoubla en elle le talent de plaire. Ce n'était pas une beauté parfaite; mais elle avait le regard tel que son fils, un grand air, une taille noble : ces avantages étaient embellis par son esprit, & plus encore par l'envie extrême de mériter les suffrages de tout le monde. Elle était, comme Henriette d'Angleterre, l'idole & le modéle de la Cour, avec un plus haut rang : elle touchait au thrône : la France attendait du duc de Bourgogne un gouvernement tel que les sages de l'antiquité en imaginerent, mais dont l'austérité serait tempérée par les graces de cette Princesse, plus faites encore pour être senties, que la philosophie de son époux. Le monde sait comme toutes ces espérances furent trompées. Ce fut le sort

de Louis XIV ; de voir périr en France toute sa famille par des morts prématurées ; sa femme à quarante-cinq ans, son fils unique à cinquante ; & un an après que nous eumes perdu son fils, nous vimes son petit-fils le Dauphin duc de Bourgogne, la Dauphine sa femme, leur fils aîné le duc de Bretagne, portés à saint-Denis au même tombeau, au mois d'avril 1712 ; tandis que le dernier de leurs enfans, monté depuis sur le thrône, était dans son berceau aux portes de la mort. Le duc de Berri, frere du duc de Bourgogne, les suivit deux ans après ; & sa fille, dans le même tems, passa du berceau au cercueil.

Ce tems de désolation laissa dans les cœurs une impression si profonde, que dans la minorité de Louis XV j'ai vû plusieurs personnes qui ne parlaient de ces pertes qu'en versant des larmes. Le plus à plaindre de tous les hommes, au milieu de tant de morts précipitées, était celui qui semblait devoir hériter bientôt du roïaume.

Ces mêmes soupçons, qu'on avait eu à la mort de Madame & à celle de Marie-Louise Reine d'Espagne, se réveillerent avec une fureur qui n'a point d'exemple. L'excès de la douleur

publique aurait presque excusé la calomnie, si elle avait été excusable : il y avait du délire à penser qu'on eût pu faire périr par un crime tant de personnes roïales, en laissant vivre le seul qui pouvait les venger. La maladie qui emporta le Dauphin de Bourgogne, sa femme & son fils, était une rougeole pourprée épidémique. Ce mal fit périr à Paris en moins d'un mois plus de 500 personnes: Monsieur le duc de Bourbon, petit-fils du prince de Condé, le duc de la Trimouille, madame de la Vrilliére, madame de Listenai, en furent attaqués à la Cour : le marquis de Gondrin, fils du duc d'Antin, en mourut en deux jours : sa femme, depuis comtesse de Toulouse, fut à l'agonie. Cette maladie parcourut toute la France : elle fit périr en Lorraine les aînés de ce duc de Lorraine François, destiné à être un jour Empereur & à relever la maison d'Autriche.

Cependant, ce fut assez qu'un médecin nommé Boudin, homme de plaisir, hardi & ignorant, eût proféré ces paroles : " Nous n'entendons rien à de „ pareilles maladies „ : c'en fut assez, dis-je, pour que la calomnie n'eût point de frein.

Un Prince avait un laboratoire, &

étudiait la Chimie ainsi que beaucoup d'autres arts : c'était une preuve sans replique. Le cri public était affreux : il faut en avoir été témoin pour le croire. Plusieurs écrits & quelques malheureuses histoires de Louis XIV éterniseraient les soupçons, si des hommes instruits ne prenaient soin de les détruire. J'ose dire que frappé de tout tems de l'injustice des hommes, j'ai fait bien des recherches pour savoir la vérité : voici ce que m'a répété plusieurs fois le marquis de Canillac, l'un des plus honnêtes hommes du roïaume, intimément attaché à ce Prince soupçonné, dont il eut depuis beaucoup à se plaindre. Le marquis de Canillac, au milieu de cette clameur publique, va le voir dans son palais : il le trouve étendu à terre, versant des larmes, aliéné par le desespoir. Son chimiste Homberg court se rendre à la Bastille, pour se constituer prisonnier : mais on n'avait point d'ordre de le recevoir ; on le refuse. Le Prince (qui le croirait !) demande lui-même, dans l'excès de sa douleur, à être mis en prison : il veut que des formes juridiques éclaircissent son innocence : sa mere demande avec lui cette justification cruelle. La lettre de cachet s'expédie ; mais elle n'est point signée :

& le marquis de Canillac, dans cette émotion d'esprit, conserva seul assez de sang-froid, pour sentir les conséquences d'une démarche si desespérée; il fit que la mere du Prince s'opposa à cette lettre de cachet ignominieuse. Le Monarque qui l'accordait, & son neveu qui la demandait, étaient également malheureux.

Louis XIV dévorait sa douleur en public : il se laissa voir à l'ordinaire; mais en secret les ressentimens de tant de malheurs le pénétraient & lui donnaient des convulsions. Il éprouvait toutes ces pertes domestiques à la suite d'une guerre malheureuse, avant qu'il fût assûré de la paix, & dans un tems où la misère désolait le roïaume : on ne le vit pas succomber un moment à ses afflictions.

Le reste de sa vie fut triste. Le dérangement des finances, auquel il ne put remédier, aliéna les cœurs : sa confiance entière pour le pere le Tellier, homme trop violent, acheva de les révolter. C'est une chose très-remarquable, que le public, qui lui pardonna toutes ses maîtresses, ne lui pardonna pas son Confesseur. Il perdit les trois dernières années de sa vie, dans l'esprit de la plûpart de ses sujets, tout

ce qu'il avait fait de grand & de mémorable.

Privé de presque tous ses enfans, sa tendresse, qui redoublait pour le duc du Maine & pour le comte de Toulouse ses fils légitimés, le porta à leur donner en 1715, les droits, les honneurs, le rang, le nom de Prince du sang, par un édit qui fut enregistré sans aucune remontrance. Il assûrait, par cet édit, la couronne à leur maison, au défaut de tous les Princes du sang de France, & tempérait ainsi par la loi naturelle la sévérité des loix de convention, qui privent les enfans nés hors du mariage de tous droits à la succession paternelle : les Rois dispensent de cette loi. Il crut pouvoir faire pour son sang, ce qu'il avait fait en faveur de plusieurs de ses sujets : il crut sur tout pouvoir établir pour deux de ses enfans, ce qu'il avait fait passer au Parlement sans opposition, pour les Princes de la maison de Lorraine. Cependant on murmura : le procès, que les Princes du sang intentèrent aux Princes légitimés, est connu. Ceux-ci ont conservé pour leurs personnes & pour leurs enfans, les honneurs donnés par Louis XIV. Ce qui regarde leur postérité dépendra du tems, du mérite & de la fortune.

Louis XIV fut attaqué vers le milieu du mois d'août 1715, au retour de Marli, de la maladie qui termina ses jours : ses jambes s'enflerent, la gangréne commença à se manifester. Le comte de Stairs Ambassadeur d'Angleterre paria, selon le génie de sa nation, que le Roi ne passerait pas le mois de septembre : le duc d'Orléans, qui au voïage de Marli avait été absolument seul, eut alors toute la Cour auprès de sa personne. Un empirique, dans les derniers jours de la maladie du Roi, lui donna un élixir qui ranima ses forces : il mangea, & l'empirique asûra qu'il guérirait. La foule qui entourait le duc d'Orléans diminua dans le moment. « Si le Roi mange une seconde fois, dit le duc d'Orléans, nous n'aurons plus personne ». Mais la maladie était mortelle : les mesures étaient prises, pour donner la régence absoluë au duc d'Orléans. Le Roi ne la lui avait laissée que très-limitée par son testament déposé au Parlement ; ou plutôt, il ne l'avait établi que chef d'un Conseil de régence, dans lequel il n'aurait que la voix prépondérante. Cependant il lui dit : *Je vous ai conservé tous les droits que vous donne votre naissance* : c'est

qu'il ne croïait pas qu'il y eût de loi fondamentale qui donnât dans une minorité un pouvoir sans bornes à l'héritier présomptif du roïaume. Cette autorité suprême, dont on peut abuser, est dangereuse; mais l'autorité partagée l'est encore davantage. Il crut qu'aïant été si bien obéï pendant sa vie, il le serait après sa mort, & ne se souvènait pas qu'on avait cassé le testament de son pere.

D'ailleurs personne n'ignore avec quelle grandeur d'ame il vit approcher la mort, disant à madame de Maintenon : *J'avais cru qu'il était plus difficile de mourir* ; disant à ses domestiques : *Pourquoi pleurez-vous ? m'avez-vous cru immortel ?* donnant tranquillement ses ordres sur beaucoup de choses, & même sur sa pompe funébre. Quiconque a beaucoup de témoins de sa mort, meurt toûjours avec courage. Louis XIII, dans sa dernière maladie, avait mis en musique le *De profundis* qu'on devait chanter pour lui. Le courage d'esprit avec lequel Louis XIV vit sa fin, fut dépouillé de cette ostentation répanduë sur toute sa vie : ce courage alla jusqu'à avouer ses fautes. Son successeur a toûjours conservé écrites au chevet de son lit les paroles remar-

quables que ce Monarque lui dit, en le tenant sur son lit entre ses bras : ces paroles ne sont point telles qu'elles sont rapportées dans toutes les histoires ; les voici fidélement copiées : " Vous allez „ être bientôt Roi d'un grand roïaume. „ Ce que je vous recommande plus „ fortement, est de n'oublier jamais les „ obligations que vous avez à Dieu. „ Souvenez-vous que vous lui devez „ tout ce que vous êtes. Tâchez de „ conserver la paix avec vos voisins. „ J'ai trop aimé la guerre : ne m'imi- „ tez pas en cela, non plus que dans „ les trop grandes dépenses que j'ai „ faites. Prenez conseil en toutes choses, „ & cherchez à connaître le meilleur, „ pour le suivre toûjours : soulagez „ vos peuples le plutôt que vous le „ pourrez, & faites ce que j'ai eu le „ malheur de ne pouvoir faire moi- „ même „.

Il est à croire que ces paroles n'ont pas peu contribué, trente ans après, à cette paix que Louis XV a donnée à ses ennemis ; dans laquelle on a vû un Roi victorieux rendre toutes ses conquêtes pour tenir sa parole, rétablir tous ses alliés, & devenir l'arbitre de l'Europe par son desintéressement plus encore que par ses victoires.

Quoique la vie & la mort de Louis XIV eussent été glorieuses, il ne fut pas aussi regretté qu'il le méritait. L'amour de la nouveauté, l'approche d'un tems de minorité où chacun se figurait une fortune, l'affaire de la *Constitution* qui aigrissait les esprits; tout fit recevoir la nouvelle de sa mort avec un sentiment qui allait plus loin que l'indifférence. Nous avons vû ce même peuple, qui en 1686 avait demandé au ciel avec larmes la guérison de son Roi malade, suivre son convoi funébre avec des démonstrations bien différentes. On prétend que la Reine sa mere lui avait dit un jour dans sa grande jeunesse : *Mon fils, ressemblez à votre grand-pere, & non pas à votre pere.* Le Roi en aïant demandé la raison : *C'est*, dit-elle, *qu'à la mort d'Henri IV on pleurait, & qu'on a ri à celle de Louis XIII.* Quoi qu'il en soit, il paraît que le tems, qui meurit les opinions des hommes, a mis le sceau à sa réputation; & malgré tout ce qu'on a écrit contre lui, on ne prononcera point son nom sans respect, & sans avoir l'idée d'un siécle à jamais mémorable.

Si on le considére dans sa vie privée, on le voit bon fils sans vouloir que sa

mere gouverne, bon mari même sans être jamais fidéle, bon pere, bon maître, & toûjours aimable avec dignité.

J'ai déjà remarqué * ailleurs, qu'il ne prononça jamais les paroles qu'on lui fait dire, lorsque le prémier Gentilhomme de la chambre & le grand-maître de la garderobe se disputaient l'honneur de le servir : *Qu'importe lequel de mes valets me serve?* Un discours si grossier ne pouvait partir d'un homme aussi poli & aussi attentif qu'il l'était, & ne s'accordait guére avec ce qu'il lui dit un jour en effet au sujet de ses dettes : *Que ne parlez-vous à vos amis?* mot bien différent, qui par lui-même valait beaucoup, & qui fut accompagné d'un don de cinquante mille écus.

Il n'ést pas même vrai qu'il ait écrit au duc de la Rochefoucault : " Je vous „ fais mon compliment comme votre „ ami, sur la charge de Grand-maître „ de la garderobe, que je vous donne „ comme votre Roi „. Les historiens lui font honneur de cette lettre. Ce n'est pas sentir combien il est peu délicat, combien même il est dur de dire

* Tout cela est tiré des anecdotes imprimées parmi les mêlanges du même auteur, & fonduës dans cette histoire.

à celui dont on eſt le maître, qu'on eſt ſon maître : cela ſerait à ſa place, ſi on écrivait à un ſujet qui aurait été rebelle : c'eſt ce qu'Henri IV aurait pu dire au duc de Maienne avant l'entière réconciliation. Le ſecrétaire du cabinet, *Roſe*, écrivit cette lettre ; & le Roi avait trop de bon goût pour l'envoïer. C'eſt ce bon goût qui lui fit ſupprimer les inſcriptions faſtueuſes, dont Charpentier de l'académie françaiſe avait chargé les tableaux de *le Brun* dans la galerie de Verſailles : *l'incroïable paſſage du Rhin, la merveilleuſe priſe de Valenciennes*, &c. Le Roi ſentit que la priſe de Valenciennes, le paſſage du Rhin, diſaient davantage. Charpentier avait eu raiſon d'orner d'inſcriptions en notre langue les monumens de notre patrie : la flaterie ſeule avait nui à l'exécution.

On a recueilli quelques réponſes, quelques mots de ce Prince, qui ſe réduiſent à très-peu de choſe. On prétend que quand il réſolut d'abolir en France le Calviniſme, il dit : " Mon „ grand-pere aimait les Huguenots & „ ne les craignait pas ; mon pere ne les „ aimait point & les craignait : moi „ je ne les aime ni ne les crains „.

Il s'exprimait toûjours noblement &

avec précision, s'étudiant en public à parler comme à agir en Souverain. Lorsque le duc d'Anjou partit pour aller régner en Espagne, il lui dit, pour marquer l'union qui allait desormais joindre les deux nations : *Il n'y a plus de Pyrénées.*

Rien ne peut assûrément faire mieux connaître son caractère que l'écrit suivant, qu'on a tout entier écrit de sa main.

„ Les Rois sont souvent obligés à „ faire des choses contre leur inclina„ tion, & qui blessent leur bon natu„ rel. Ils doivent aimer à faire plaisir ; „ & il faut qu'ils châtient souvent & „ perdent des gens à qui naturellement „ ils veulent du bien. L'intérêt de l'E„ tat doit marcher le prémier : on doit „ forcer son inclination, & ne pas se „ mettre en état de se reprocher, dans „ quelque chose d'importance, qu'on „ pouvait faire mieux. Mais quelques „ intérêts particuliers m'en ont empê„ ché & m'ont détourné des vûës que „ je devais avoir pour la grandeur, le „ bien & la puissance de l'Etat. Sou„ vent il y a des endroits qui font pei„ ne ; il y en a de délicats, qu'il est „ difficile à démêler : on a des idées „ confuses. Tant que cela est, on

„ peut demeurer ſans ſe déterminer :
„ mais dès que l'on ſe fixe l'eſprit à
„ quelque choſe, & qu'on croit voir le
„ meilleur parti, il le faut prendre.
„ C'eſt ce qui m'a fait réüſſir ſouvent
„ dans ce que j'ai entrepris. Les fautes
„ que j'ai faites, & qui m'ont donné
„ des peines infinies, ont été par com-
„ plaiſance, & pour me laiſſer aller
„ trop nonchalamment aux avis des
„ autres. Rien n'eſt ſi dangereux que la
„ faibleſſe, de quelque nature qu'elle
„ ſoit : pour commander aux autres,
„ il faut s'élever au-deſſus d'eux ; &
„ après avoir entendu ce qui vient de
„ tous les endroits, on ſe doit déter-
„ miner par le jugement qu'on doit fai-
„ re ſans préoccupation, & penſant toû-
„ jours à ne rien ordonner ni exécuter
„ qui ſoit indigne de ſoi, du caractè-
„ re qu'on porte, ni de la grandeur
„ de l'Etat. Les Princes qui ont de bon-
„ nes intentions & quelque connaiſ-
„ ſance des affaires, ſoit par expérien-
„ ce, ſoit par étude, & une grande
„ application à ſe rendre capables,
„ trouvent tant de différentes choſes
„ par leſquelles ils ſe peuvent faire con-
„ naître, qu'ils doivent avoir un ſoin
„ particulier & une application univer-
„ ſelle à tout. Il faut ſe garder contre

„ soi-même, prendre garde à son inclination, & être toûjours en garde „ contre son naturel. Le métier de Roi „ est grand, noble & flateur, quand „ on se sent digne de bien s'acquitter „ de toutes les choses auxquelles il engage; mais il n'est pas exempt de peines, de fatigues, d'inquiétudes. L'incertitude desespére quelquefois; & „ quand on a passé un tems raisonnable „ à examiner une affaire, il faut se déterminer & prendre le parti qu'on „ croit le meilleur.

„ Quand on a l'Etat en vûë, on „ travaille pour soi; le bien de l'un „ fait la gloire de l'autre: quand le „ prémier est heureux, élevé & puissant, celui qui en est cause en est „ glorieux, & par conséquent doit plus „ goûter que ses sujets, par rapport à „ lui & à eux, tout ce qu'il y a de „ plus agréable dans la vie. Quand on „ s'est mépris, il faut réparer sa faute „ le plutôt qu'il est possible, & que „ nulle considération en empêche, pas „ même la bonté.

„ En 1671 un homme * mourut „ qui avait la charge de Secrétaire d'Etat, aïant le département des étrangers. Il était homme capable, mais non

* Monsieur de Lionne.

„ pas sans défauts : il ne laissait pas de
„ bien remplir ce poste, qui est très-
„ important.

„ Je fus quelque tems à penser à qui
„ je ferais avoir cette charge ; & après
„ avoir bien examiné, je trouvai qu'un
„ homme * qui avait long-tems servi
„ dans des ambassades, était celui qui
„ la remplirait le mieux.

„ Je lui fis mander de venir. Mon
„ choix fut approuvé de tout le mon-
„ de ; ce qui n'arrive pas toûjours. Je
„ le mis en possession de cette charge
„ à son retour. Je ne le connaissais que
„ de réputation, & par les commis-
„ sions dont je l'avais chargé, & qu'il
„ avait bien exécutées. Mais l'emploi
„ que je lui ai donné s'est trouvé trop
„ grand & trop étendu pour lui : je
„ n'ai pas profité de tous les avantages
„ que je pouvais avoir ; & tout cela
„ par complaisance & bonté : enfin il
„ a fallu que je lui ordonne de se reti-
„ rer, parce que tout ce qui passait par
„ lui perdait de la grandeur & de la
„ force qu'on doit avoir en exécutant
„ les ordres d'un Roi de France. Si j'a-
„ vais pris le parti de l'éloigner plutôt,
„ j'aurais évité les inconvéniens qui
„ me sont arrivés, & je ne me repro-

* Monsieur de Pompone.

„ cherais pas que ma complaiſance pour „ lui a pu nuire à l'Etat. J'ai fait ce dé- „ tail pour faire voir un exemple de ce „ que j'ai dit ci-devant. „

Ce ſeul monument ſi précieux, & juſqu'à préſent inconnu, dépoſe à la poſtérité en faveur de la droiture & de la magnanimité de ſon ame : on peut même dire qu'il ſe juge trop ſévèrement ; qu'il n'avait nul reproche à ſe faire ſur monſieur de Pompone, puiſque les ſervices de ce Miniſtre & ſa réputation avaient déterminé le choix du Prince, confirmé par l'approbation univerſelle. Il avait écrit pluſieurs mémoires dans ce goût, ſoit pour ſe rendre compte à lui-même, ſoit pour l'inſtruction du Dauphin duc de Bourgogne : ces réfléxions vinrent après les événemens. Il eût approché davantage de la perfection où il avait le mérite d'aſpirer, s'il eût pu ſe former une philoſophie ſupérieure à la politique ordinaire & aux préjugés ; philoſophie que dans le cours de tant de ſiécles on voit pratiquée par ſi peu de Souverains, & qu'il eſt bien pardonnable aux Rois de ne pas connaître, puiſque tant d'hommes privés l'ignorent.

Voici une partie des inſtructions qu'il donna à ſon petit-fils Philippe V, par-

tant pour l'Espagne : il les écrivit à la hâte, avec une négligence qui découvre bien mieux l'ame, qu'un discours étudié : on y voit le pere & le Roi.

„ Aimez les Espagnols & tous vos „ sujets attachés à vos couronnes & à „ votre personne : ne préférez pas ceux „ qui vous flateront le plus : estimez „ ceux qui pour le bien hazarderont „ de vous déplaire ; ce sont-là vos vé„ritables amis.

„ Faites le bonheur de vos sujets ; & „ dans cette vûë, n'aïez de guerre que „ lorsque vous y serez forcé, & que „ vous en aurez bien considéré & bien „ pesé les raisons dans votre Conseil.

„ Essaïez de remettre vos finances : „ veillez aux Indes & à vos flottes : „ pensez au commerce : vivez dans une „ grande union avec la France, rien „ n'étant si bon pour nos deux puis„sances que cette union, à laquelle rien „ ne pourra résister. *

„ Si vous êtes contraint de faire la „ guerre, mettez-vous à la tête de vos „ armées.

„ Songez à rétablir vos troupes par „ tout, & commencez par celles de „ Flandre.

* On voit qu'il s'est trompé dans cette conjecture.

„ Ne

„ Ne quittez jamais vos affaires pour „ votre plaisir ; mais faites - vous une „ sorte de règle qui vous donne des „ tems de liberté & de divertissement.

„ Il n'y en a guére de plus innocens „ que la chasse & le goût de quelque „ maison de campagne, pourvû que „ vous n'y fassiez pas trop de dépense.

„ Donnez une grande attention aux „ affaires, quand on vous en parle : „ écoutez beaucoup dans le commen„ cement, sans rien décider.

„ Quand vous aurez plus de con„ naissance, souvenez-vous que c'est à „ vous à décider ; mais quelque expé„ rience que vous aïez, écoutez toû„ jours tous les avis & tous les raison„ nemens de votre Conseil, avant que „ de faire cette décision.

„ Faites tout ce qui vous sera possi„ ble pour connaître les gens les plus „ importans, afin de vous en servir à „ propos.

„ Tâchez que vos vice - Rois & „ Gouverneurs soient toûjours espa„ gnols.

„ Traitez bien tout le monde : ne „ dites jamais rien de fâcheux à per„ sonne ; mais distinguez les gens de „ qualité & de mérite.

„ Témoignez de la reconnaissance

„ pour le feu Roi, & pour tous ceux „ qui ont été d'avis de vous choisir pour „ lui succéder.

„ Aïez une grande confiance au cardinal Porto Carrero, & lui marquez „ le gré que vous lui savez de la conduite qu'il a tenuë.

„ Je crois que vous devez faire quelque chose de considérable pour l'Ambassadeur qui à été assez heureux „ pour vous demander, & pour vous „ saluer le prémier en qualité de sujet.

„ N'oubliez pas Bedmar, qui a du „ mérite, & qui est capable de vous „ servir.

„ Aïez une entière créance au duc „ d'Harcourt : il est habile homme & „ honnête homme, & ne vous donnera des conseils que par rapport à „ vous.

„ Tenez tous les Français dans l'ordre.

„ Traitez bien vos domestiques; „ mais ne leur donnez pas trop de familiarité, & encore moins de créance : servez-vous d'eux tant qu'ils seront sages; renvoïez-les à la moindre faute qu'ils feront, & ne les soûtenez jamais contre les Espagnols.

„ N'aïez de commerce avec la Reine douairière, que celui dont vous

„ ne pouvez vous diſpenſer : faites en-
„ ſorte qu'elle quitte Madrid, & qu'el-
„ le ne ſorte pas d'Eſpagne : en quel-
„ que lieu qu'elle ſoit, obſervez ſa con-
„ duite, & empêchez qu'elle ne ſe mê-
„ le d'aucune affaire : aïez pour ſuſpects
„ ceux qui auront trop de commerce
„ avec elle.

„ Aimez toûjours vos parens : ſou-
„ venez-vous de la peine qu'ils ont à
„ vous quitter : conſervez un grand
„ commerce avec eux dans les grandes
„ choſes & dans les petites : deman-
„ dez-nous ce que vous auriez beſoin
„ ou envie d'avoir, qui ne ſe trouve
„ pas chez vous ; nous en uſerons de
„ même avec vous.

„ N'oubliez jamais que vous êtes
„ français, & ce qui peut vous arri-
„ ver. Quand vous aurez aſſûré la ſuc-
„ ceſſion d'Eſpagne par des enfans,
„ viſitez vos roïaumes : allez à Naples
„ & en Sicile, paſſez à Milan, & ve-
„ nez en Flandre * ; ce ſera une occa-
„ ſion de nous revoir. En attendant,
„ viſitez la Catalogne, l'Arragon, &

* Cela ſeul peut ſervir à confondre tant d'hiſtoriens, qui ſur la foi des mémoires infidéles écrits en Hollande, ont rapporté un prétendu traité (ſigné par Philippe V avant ſon départ) par lequel traité ce Prince cédait à ſon grand'pere la Flandre & le Milanais.

„ autres lieux : voïez ce qu'il y aura à „ faire pour Ceuta.

„ Jettez quelqu'argent au peuple „ quand vous ſerez en Eſpagne, & ſur „ tout en entrant à Madrid.

„ Ne paraiſſez pas choqué des figu- „ res extraordinaires que vous trouve- „ rez ; ne vous en moquez point : cha- „ que païs a ſes manières particulières ; „ & vous ſerez bientôt accoûtumé à ce „ qui vous paraîtra d'abord le plus ſur- „ prenant.

„ Evitez, autant que vous pourrez, „ de faire des graces à ceux qui don- „ nent de l'argent pour les obtenir. „ Donnez à propos & libéralement ; „ & ne recevez guére de préſens, à „ moins que ce ſoit des bagatelles : ſi „ quelquefois vous ne pouvez éviter „ d'en recevoir, faites-en à ceux qui „ vous en auront donné, de plus con- „ ſidérables, après avoir laiſſé paſſer „ quelques jours.

„ Aïez une caſſette pour mettre ce „ que vous aurez de particulier, dont „ vous aurez ſeul la clef.

„ Je finis par un des plus importans „ avis que je puiſſe vous donner : ne „ vous laiſſez pas gouverner ; ſoïez le „ maître ; n'aïez jamais de favori ni „ de prémier Miniſtre ; écoutez, conſul-

„ tez votre Conseil ; mais décidez :
„ Dieu qui vous a fait Roi, vous don-
„ nera les lumières qui sont nécessai-
„ res, tant que vous aurez de bonnes
„ intentions. „

Louis XIV avait dans l'esprit plus de justesse & de dignité, que de saillies ; & d'ailleurs on n'exige pas qu'un Roi dise des choses mémorables, mais qu'il en fasse.

Ce qui est nécessaire à tout homme en place, c'est de ne laisser sortir personne mécontent de sa présence, & de se rendre agréable à tous ceux qui l'approchent : on ne peut faire du bien à tout moment ; mais on peut toûjours dire des choses qui plaisent. Il s'en était fait une heureuse habitude : c'était entre lui & sa Cour un commerce continuel de tout ce que la majesté peut avoir de graces, sans jamais se dégrader, & de tout ce que l'empressement de servir & de plaire peut avoir de finesse, sans l'air de la bassesse. Il était, sur tout avec les femmes, d'une attention & d'une politesse qui augmentait encore celle de ses courtisans ; & il ne perdit jamais l'occasion de dire aux hommes de ces choses qui flatent l'amour propre en excitant l'émulation, & qui laissent un long ressouvenir.

même il faisait sur le champ de petites parodies sur les airs qui étaient en vogue, comme celle-ci :

Chez mon cadet de frere,
Le chancelier Serrant
N'est pas trop nécessaire ;
Et le sage Boisfrand
Est celui qui sait plaire.

& cette autre qu'il fit en congédiant un jour le Conseil :

Le Conseil à ses ïeux a beau se présenter ;
Si-tôt qu'il voit sa chienne, il quitte tout pour
elle :
Rien ne peut l'arrêter,
Quand la chasse l'appelle.

Ces bagatelles servent au moins à faire voir que les agrémens de l'esprit faisaient un des plaisirs de sa Cour ; qu'il entrait dans ces plaisirs, & qu'il savait dans le particulier vivre en homme, aussi-bien que représenter en Monarque sur le théatre du monde.

Sa lettre à l'Archevêque de Rheims au sujet du marquis de Barbesieux, quoiqu'écrite d'un stile extrêmement négligé, fait plus d'honneur à son caractère, que les pensées les plus ingénieu-

ses n'en auraient fait à son esprit. Il avait donné à ce jeune homme la place de Secrétaire d'Etat de la guerre, qu'avait le marquis de Louvois son pere. Bientôt mécontent de la conduite de son nouveau Secrétaire d'Etat, il veut le corriger sans le trop mortifier : dans cette vûë, il s'adresse à son oncle l'Archevêque de Rheims ; il le prie d'avertir son neveu. C'est un maître instruit de tout ; c'est un pere qui parle.

„ Je sais, dit-il, ce que je dois à la „ mémoire de monsieur de Louvois ; „ mais si votre neveu ne change de „ conduite, je serai forcé de prendre „ un parti : j'en serai fâché ; mais il en „ faudra prendre un. Il a des talens : „ mais il n'en fait pas un bon usage. „ Il donne trop souvent à souper aux „ Princes, au lieu de travailler : il né„ glige les affaires pour ses plaisirs : il „ fait attendre trop long-tems les Offi„ ciers dans son antichambre : il leur „ parle avec hauteur, & quelquefois „ avec dureté. „

Voilà ce que ma mémoire me fournit de cette lettre, que j'ai vûë autrefois en original. Elle fait bien voir que Louis XIV n'était pas gouverné par ses Ministres, comme on l'a cru, & qu'il savait gouverner ses Ministres.

Il aimait les louanges ; & il eſt à ſouhaiter qu'un Roi les aime, parce qu'alors il s'efforce de les mériter. Mais Louis XIV ne les recevait pas toûjours quand elles étaient trop fortes. Lorſque notre académie, qui lui rendait toûjours compte des ſujets qu'elle propoſait pour ſes prix, lui fit voir celui-ci : *Quelle eſt de toutes les vertus du Roi celle qui mérite la préférence ?* le Roi rougit, & ne voulut pas qu'un tel ſujet fût traité. Il ſouffrit les prologues de Quinault ; mais c'était dans les plus beaux jours de ſa gloire, dans le tems où l'ivreſſe de la nation excuſait la ſienne. Virgile & Horace par reconnaiſſance, & Ovide par une indigne faibleſſe, prodiguerent à Auguſte des éloges plus forts, & (ſi on ſonge aux proſcriptions) bien moins mérités.

Si Corneille avait dit dans la chambre du cardinal de Richelieu à quelqu'un des courtiſans : dites à monſieur le Cardinal que je me connais mieux en vers que lui ; jamais ce Miniſtre ne lui eût pardonné. C'eſt pourtant ce que Deſpréaux dit tout haut du Roi dans une diſpute qui s'éleva ſur quelques vers que le Roi trouvait bons, & que Deſpréaux condamnait. Il a raiſon, dit le Roi, il s'y connaît mieux que moi.

Le duc de Vendôme avait auprès de lui Villiers, un de ces hommes de plaisir qui se font un mérite d'une liberté cinique. Il le logeait à Versailles dans son appartement : on l'appellait communément Villiers-Vendôme. Cet homme condamnait hautement tous les goûts de Louis XIV, en musique, en peinture, en architecture, en jardins : le Roi plantait-il un bosquet, meublait-il un appartement, construisait-il une fontaine ? Villiers trouvait tout mal entendu, & s'exprimait en termes peu mesurés. Il est étrange, dit le Roi, que Villiers ait choisi ma maison pour venir s'y moquer de tout ce que je fais. L'aïant rencontré un jour dans les jardins : eh bien, lui dit-il, en lui montrant un de ses nouveaux ouvrages, cela n'a donc pas le bonheur de vous plaire ? Non, répondit Villiers : cependant, reprit le Roi, il y a bien des gens qui n'en sont pas si mécontens : cela peut être, repartit Villiers ; chacun a son avis. Le Roi, en riant, répondit : on ne peut pas plaire à tout le monde.

Un jour Louis XIV jouant au trictrac, il y eut un coup douteux. On disputait : les courtisans demeuraient dans le silence. Le comte de Grammont arrive : jugez-nous, lui dit le Roi. Sire,

c'eſt vous qui avez tort, dit le Comte. Eh comment pouvez-vous me donner le tort, avant de ſavoir ce dont il s'agit ? Eh, Sire, ne voïez-vous pas que pour peu que la choſe eût été ſeulement douteuſe, tous ces Meſſieurs vous auraient donné gain de cauſe ?

Le duc d'Antin ſe diſtingua dans ce ſiécle par un art ſingulier, non pas de dire des choſes flateuſes, mais d'en faire. Le Roi va coucher à Petit-bourg : il y critique une grande allée d'arbres qui cachait la vûë de la riviere. Le duc d'Antin la fait abbatre pendant la nuit. Le Roi à ſon réveil eſt étonné de ne plus voir ces arbres qu'il avait condamnés : *C'eſt parce que Votre Majeſté les a condamnés, qu'elle ne les voit plus*, répond le Duc.

Nous avons auſſi rapporté ailleurs, que le même homme aïant remarqué qu'un bois aſſez grand au bout du canal de Fontainebleau déplaiſait au Roi, il prit le moment d'une promenade, il ſe fit donner un ordre de couper ce bois ; & on le vit dans l'inſtant abbatu tout entier. Ces traits ſont d'un courtiſan ingénieux, & non pas d'un flateur.

On a accuſé Louis XIV d'un orgueil inſupportable, parce que la baſe de ſa ſtatuë, à la place des Victoires, eſt en-

tourée d'esclaves enchaînés : mais ce n'est point lui qui fit ériger cette statuë, ni celle qu'on voit à la place de Vendôme. Celle de la place des Victoires est le monument de la grandeur d'ame & de la reconnaissance du premier maréchal de la Feuillade pour son maître : il y dépensa cinq cens mille livres, qui font près d'un million aujourd'hui ; & la ville en ajoûta autant pour rendre la place régulière. J'ai toûjours été révolté contre l'injustice qui imputait à Louis XIV le faste de cette statuë, & contre l'indifférence qui ne rend pas assez de justice à la magnanimité du Maréchal.

On ne parlait que de ces quatre esclaves ; mais ils figurent des vices domtés encore plus que des nations vaincuës ; le duel aboli, l'héréfie détruite : les inscriptions le témoignent assez. Elles célébrent aussi la jonction des mers, la paix de Nimégue : elles ne parlent que de bienfaits ; & aucun de ces esclaves n'a rien qui caractérise les peuples vaincus par Louis XIV. D'ailleurs c'est un ancien usage des Sculpteurs, de mettre des esclaves aux pieds des statuës des Rois. Il vaudrait mieux y représenter des citoïens libres & heureux : mais enfin on voit des esclaves aux pieds du

element Henri IV, & de Louis XIII à Paris; on en voit à Livourne ſous la ſtatuë de Ferdinand de Médicis, qui n'enchaîna aſſûrément aucune nation; on en voit à Berlin ſous la ſtatuë d'un Electeur qui repouſſa les Suédois, mais qui ne fit point de conquêtes.

Les voiſins de la France, & les Français eux-mêmes, ont rendu très-injuſtement Louis XIV reſponſable de cet uſage. L'inſcription, *viro immortali, à l'homme immortel*, a été traitée d'idolâtrie; comme ſi ce mot ſignifiait autre choſe, que l'immortalité de ſa gloire. L'inſcription de Viviani, à ſa maiſon de Florence, *ædes à Deo data, maiſon donnée par un Dieu*, ſerait bien plus idolâtre: elle n'eſt pourtant qu'une alluſion au ſurnom de *Dieu-donné*, & au vers de Virgile, *Deus nobis hæc otia fecit*.

A l'égard de la ſtatuë de la place de Vendôme, c'eſt la ville qui l'a érigée. Les inſcriptions latines qui rempliſſent les quatre faces de la baſe, ſont des flateries plus groſſières que celles de la place des Victoires: on y lit que Louis XIV ne prit jamais les armes que malgré lui. Il démentit bien ſolemnellement cette adulation au lit de la mort par des paroles, dont on ſe ſouviendra

plus long-tems, que de ces inſcriptions ignorées de lui, & qui ne ſont que l'ouvrage de la baſſeſſe de quelques gens de lettres.

Le Roi avait deſtiné les bâtimens de cette place pour ſa bibliothéque publique. La place était plus vaſte: elle avait d'abord trois faces, qui étaient celles d'un palais immenſe, dont les murs étaient déjà élevés, lorſque le malheur des tems, en 1701, força la ville de bâtir des maiſons de particuliers ſur les ruines de ce palais commencé. Ainſi le Louvre n'a point été fini: ainſi la fontaine & l'obéliſque que Colbert voulait faire élever vis-à-vis le portail de Perrault, n'ont paru que dans les deſſeins: ainſi le beau portail de ſaint-Gervais eſt demeuré offuſqué; & la plûpart des monumens de Paris laiſſent des regrets.

La nation deſirait que Louis XIV eût préféré ſon Louvre & ſa capitale au palais de Verſailles, que le duc de Créqui appellait un favori ſans mérite. La poſtérité admire avec reconnaiſſance ce qu'on a fait de grand pour le public; mais la critique ſe joint à l'admiration, quand on voit ce que Louis XIV a fait de ſuperbe & de défectueux pour ſa maiſon de campagne.

Il réſulte de tout ce qu'on vient de rapporter, que Louis XIV aimait en tout la grandeur & la gloire. Un Prince, qui aïant fait d'auſſi grandes choſes que lui, ſerait encore ſimple & modeſte, ſerait le prémier des Rois, & Louis XIV le ſecond *.

S'il ſe repentit en mourant, d'avoir entrepris légèrement des guerres, il faut convenir qu'il ne jugeait pas par les événemens; car de toutes ſes guerres, la plus juſte & la plus indiſpenſable, celle de 1701, fut la ſeule malheureuſe.

Il eut de ſon mariage, outre *Monſeigneur*, deux fils & trois filles morts dans l'enfance. Ses amours furent plus heureux : il n'y eut que deux de ſes enfans naturels qui moururent au berceau ; huit autres vécurent, furent légitimés, & cinq eurent poſtérité. Il eut encore d'une Demoiſelle attachée à madame de Monteſpan, une fille non reconnuë, qu'il maria à un gentilhomme d'auprès de Verſailles, nommé de la Queuë.

On ſoupçonna avec beaucoup de vraiſemblance une religieuſe de l'abbaie de Moret d'être ſa fille. Elle était

* Paroles tirées des anecdotes ſur Louis XIV, refonduës dans cette hiſtoire.

extrêmement basanée, & d'ailleurs lui ressemblait : le Roi lui donna vingt mille écus de dot, en la plaçant dans ce couvent. L'opinion qu'elle avait de sa naissance lui donnait un orgueil dont ses supérieures se plaignirent. Madame de Maintenon, dans un voïage de Fontainebleau, alla au couvent de Moret ; & voulant inspirer plus de modestie à cette religieuse, elle fit ce qu'elle put pour lui ôter l'idée qui nourrissait sa fierté. " Madame, (lui „ dit cette personne) la peine que „ prend une Dame de votre élévation, „ de venir exprès ici me dire que je „ ne suis pas fille du Roi, me per- „ suade que je le suis „. Le couvent de Moret se souvient encore de cette anecdote.

Tant de détails pourraient rebuter un Philosophe ; mais la curiosité, cette faiblesse si commune aux hommes, cesse presque d'en être une, quand elle a pour objet des tems & des hommes qui attirent les regards de la postérité.



CHAPITRE VINGT-SEPTIEME.

Gouvernement intérieur ; commerce ; police ; loix ; discipline militaire, &c.

ON doit cette justice aux hommes publics qui ont fait du bien à leur siécle, de regarder le point dont ils sont partis, pour mieux voir les changemens qu'ils ont faits dans leur patrie : la postérité leur doit une éternelle reconnaissance des exemples qu'ils ont donnés, lors même qu'ils sont surpassés ; cette juste gloire est leur unique récompense. Il est certain que l'amour de cette gloire anima Louis XIV, lorsque commençant à gouverner par lui-même, il voulut réformer son roïaume, embellir sa Cour, & perfectionner les arts.

Non-seulement il s'imposa la loi de travailler régulièrement avec chacun de ses Ministres ; mais tout homme connu pouvait obtenir de lui une audience particulière, & tout citoïen avait la liberté de lui présenter des requêtes & des projets. Les placets étaient reçus d'abord par un Maître-des-requêtes,

qui les rendait apostillés : ils furent dans la suite renvoïés aux bureaux des Ministres. Les projets étaient examinés dans le Conseil, quand ils méritaient de l'être ; & leurs auteurs furent admis plus d'une fois à discuter leurs propositions avec les Ministres, en présence du maître. Ainsi on vit entre le thrône & la nation une correspondance, qui subsista malgré le pouvoir absolu.

Louis XIV se forma & s'accoûtuma lui-même au travail ; & ce travail était d'autant plus pénible, qu'il était nouveau pour lui, & que la séduction des plaisirs pouvait aisément le distraire. Il écrivit les prémières dépêches à ses Ambassadeurs : les lettres les plus importantes furent souvent depuis minutées de sa main ; & il n'y en eut aucune écrite en son nom, qu'il ne se fit lire. A peine Colbert, après la chûte de Fouquet, eut-il rétabli l'ordre dans les finances, que le Roi remit aux peuples tout ce qui était dû d'impôts, depuis 1647 jusqu'en 1656, & sur tout trois millions de tailles : on abolit pour cinq cens mille écus par an de droits onéreux. Ainsi l'abbé de Choisi paraît, ou bien mal instruit, ou bien injuste, quand il dit qu'on ne diminua point la recette : il est certain,

qu'elle fut diminuée par ces remises, & augmentée par le bon ordre.

Les soins du prémier président Belliévre, aidés des libéralités de la duchesse d'Aiguillon & de plusieurs citoïens, avaient établi l'hôpital-général; le Roi l'augmenta, & en fit élever dans toutes les villes principales du roïaume.

Les grands chemins, jusqu'alors impraticables, ne furent plus négligés; & peu à peu ils devinrent ce qu'ils sont aujourd'hui sous Louis XV, l'admiration des étrangers. De quelque côté qu'on sorte de Paris, on voïage à présent environ quarante lieuës, à quelques endroits près, dans des allées fermes bordées d'arbres. Les chemins construits par les anciens Romains étaient plus durables, mais non pas plus spacieux & plus beaux.

Le génie de Colbert se tourna principalement vers le commerce, qui était faiblement cultivé, & dont les grands principes n'étaient pas connus. Les Anglais, & encore plus les Hollandais, faisaient par leurs vaïsseaux presque tout le commerce de la France : les Hollandais sur tout chargeaient dans nos ports nos denrées, & les distribuaient dans l'Europe. Le Roi commença

dès 1662 à exempter ses sujets d'une imposition nommée le droit de fret, que païaient tous les vaisseaux étrangers ; & il donna aux Français toutes les facilités de transporter eux-mêmes leurs marchandises à moins de frais. Alors le commerce maritime naquit : le conseil de commerce, qui subsiste aujourd'hui, fut établi, & le Roi y présidait tous les quinze jours.

Les ports de Dunkerque & de Marseille furent déclarés francs : & bientôt cet avantage attira le commerce du levant à Marseille, & celui du nord à Dunkerque.

On forma une compagnie des Indes occidentales en 1664 ; & celle des grandes Indes fut établie la même année : avant ce tems, il fallait que le luxe de la France fût tributaire de l'industrie hollandaise. Les partisans de l'ancienne œconomie, timide, ignorante & resserrée, déclamerent en vain contre un commerce dans lequel on échange sans cesse de l'argent, qui ne périrait pas, contre des effets, qui se consument : ils ne faisaient pas réflexion que ces marchandises de l'Inde devenuës nécessaires, auraient été païées plus cherement à l'étranger. Il est vrai qu'on porte aux Indes orientales plus

d'eſpéces qu'on n'en retire, & que par-là l'Europe s'appauvrit : mais ces eſpéces viennent du Pérou & du Méxique ; elles ſont le prix de nos denrées portées à Cadix ; & il reſte plus de cet argent en France, que les Indes orientales n'en abſorbent.

Le Roi donna plus de ſix millions de notre monnoie d'aujourd'hui à la compagnie : il invita les perſonnes riches à s'y intéreſſer. Les Reines, les Princes & toute la Cour fournirent deux millions numéraires de ce tems-là : les Cours ſupérieures donnerent douze cens mille livres, les financiers deux millions, le corps des Marchands ſix cens cinquante mille livres. Toute la nation ſecondait ſon maître.

Cette compagnie a toûjours ſubſiſté ; car encore que les Hollandais euſſent pris Pondichéri en 1694, & que le commerce des Indes languît depuis ce tems, il a repris de nos jours une force nouvelle : Pondichéri eſt devenuë la rivale de Batavia ; & cette compagnie des Indes, fondée avec des peines extrêmes par le grand Colbert, reproduite de nos jours par des ſecouſſes ſingulières, eſt devenuë une des plus grandes reſſources du roïaume. Le Roi forma encore une compagnie du nord en 1669 ;

il y mit des fonds comme dans celle des Indes. Il parut bien alors que le commerce ne déroge pas, puiſque les plus grandes maiſons s'intéreſſaient à ces établiſſemens, à l'exemple du Monarque.

La compagnie des Indes occidentales ne fut pas moins encouragée que les autres : le Roi fournit le dixiéme de tous les fonds.

Il donna trente francs par tonneau d'exportation, & quarante d'importation. Tous ceux qui firent conſtruire des vaiſſeaux dans les ports du roïaume, reçurent cinq livres pour chaque tonneau que leur navire pouvait contenir.

On ne peut encore trop s'étonner que l'abbé de Choiſi ait cenſuré ces établiſſemens, dans ſes mémoires, qu'il faut lire avec défiance. Nous ſentons aujourd'hui tout ce que le miniſtre Colbert fit pour le bien du roïaume ; mais alors on ne le ſentait pas : il travaillait pour des ingrats. On lui ſut à Paris beaucoup plus mauvais gré de la ſuppreſſion de quelques rentes ſur l'hôtel-de-ville acquiſes à vil prix depuis 1656, & du décri où tomberent les billets de l'épargne prodigués ſous le précédent miniſtère, qu'on ne fut ſen-

ſible au bien général qu'il faiſait. Il y avait plus de bourgeois que de citoïens ; peu de perſonnes portaient leurs vûës ſur l'avantage public : on ſait combien l'intérêt particulier faſcine les ïeux, rétrecit l'eſprit ; je ne dis pas ſeulement l'intérêt d'un commerçant, mais d'une compagnie, mais d'une ville. La réponſe groſſière d'un Marchand nommé Hazon (qui conſulté par ce Miniſtre, lui dit : *Vous avez trouvé la voiture renverſée d'un côté, & vous l'avez renverſée de l'autre*) était encore citée avec complaiſance dans ma jeuneſſe ; & cette anecdote ſe retrouve dans le Moréri. Il a fallu que l'eſprit philoſophique introduit fort tard en France, ait réformé les préjugés du peuple, pour qu'on rendît enfin une juſtice entière à la mémoire de ce grand homme. Il avait la même exactitude que le duc de Sulli, & des vûës beaucoup plus étenduës : l'un ne ſavait que ménager : l'autre ſavait faire de grands établiſſemens.

Preſque tout fut, ou réparé, ou créé de ſon tems. La réduction de l'intérêt au denier vingt, des emprunts du Roi & des particuliers, fut la preuve ſenſible, en 1665, d'une abondante circulation. Il voulait enrichir la France &

la peupler. Les mariages dans les campagnes furent encouragés, par une exemption de tailles pendant cinq années pour ceux qui s'établiraient à l'âge de vingt ans ; & tout pere de famille qui avait dix enfans, était exempt pour toute sa vie, parce qu'il donnait plus à l'Etat par le travail de ses enfans, qu'il n'eût pu donner en païant la taille. Ce règlement aurait dû être à jamais sans atteinte.

Depuis l'an 1663, chaque année de ce ministère, jusqu'en 1672, fut marquée par l'établissement de quelque manufacture. Les draps fins, qu'on tirait auparavant d'Angleterre, de Hollande, furent fabriqués dans Abbeville. Le Roi avançait au manufacturier deux mille livres par chaque métier battant, outre des gratifications considérables : on compta dans l'année 1669 quarante-quatre mille deux cens métiers en laine dans le roïaume. Les manufactures de soie perfectionnées, produisirent un commerce de plus de cinquante millions de ce tems-là ; & non-seulement l'avantage qu'on en tirait était beaucoup au-dessus de l'achat des soies nécessaires, mais la culture des meuriers mit les fabriquans en état de se passer des soies étrangères pour la chaîne des étoffes.

On

On commença, dès 1666, à faire d'auſſi belles glaces qu'à Veniſe, qui en avait toûjours fourni toute l'Europe; & bientôt on en fit dont la grandeur & la beauté n'ont pu jamais être imitées ailleurs. Les tapis de Turquie & de Perſe furent ſurpaſſés à la Savonnerie. Les tapiſſeries de Flandre céderent à celles des Gobelins. Ce vaſte enclos des Gobelins était rempli alors de plus de huit cens ouvriers; il y en avait trois cens qu'on y logeait: les meilleurs Peintres dirigeaient l'ouvrage, ou ſur leurs propres deſſeins, ou ſur ceux des anciens maîtres d'Italie. Outre les tapiſſeries, on y fabriqua des ouvrages de rapport, eſpéce de moſaïque admirable; & l'art de la marqueterie fut pouſſé à ſa perfection.

Outre cette belle manufacture des tapiſſeries aux Gobelins, on en établit une autre à Beauvais. Le prémier manufacturier eut ſix cens ouvriers dans cette ville; & le Roi lui fit préſent de ſoixante mille livres.

Seize cens filles furent occupées aux ouvrages de dentelles: on fit venir trente principales ouvriéres de Veniſe & deux cens de Flandre, & on leur donna trente-ſix mille livres pour les encourager.

Les fabriques des draps de Sédan ; celles des tapisseries d'Aubusson, dégénérées & tombées, furent rétablies.

On sait que le ministère acheta en Angleterre le secret de cette machine ingénieuse, avec laquelle on fait les bas dix fois plus promptement qu'à l'aiguille. Le fer blanc, l'acier, la belle faïence, les cuirs maroquinés qu'on avait toûjours fait venir de loin, furent travaillés en France : mais des Calvinistes, qui avaient le secret du fer blanc & de l'acier, emporterent en 1686 ce secret avec eux, & firent partager cet avantage à des nations étrangères.

Le Roi achetait tous les ans, pour environ quatre cens mille livres, de tous les ouvrages de goût qu'on fabriquait dans son roïaume ; & il en faisait des présens.

Il s'en fallait beaucoup que la ville de Paris fût ce qu'elle est aujourd'hui : il n'y avait ni clarté, ni sûreté, ni propreté. Il fallut pourvoir à ce nettoiement continuel des ruës, à cette illumination que cinq mille fanaux forment toutes les nuits ; paver la ville toute entière ; y construire deux nouveaux ports ; rétablir les anciens ; faire veiller une garde continuelle à pied &

à cheval pour la sûreté des citoïens. Le Roi se chargea de tout, en affectant des fonds à ces dépenses nécessaires. Il créa en 1667 un Magistrat, uniquement pour veiller à la police. La plûpart des grandes villes de l'Europe ont à peine imité ces exemples long-tems après; mais aucune ne les a égalés: il n'y a point de ville pavée comme Paris; & Rome même n'est pas éclairée.

Tout commençait à tendre tellement à la perfection, que le second Lieutenant de police qu'eut Paris acquit dans cette place une réputation qui le mit au rang de ceux qui ont fait honneur à ce siécle: aussi était-ce un homme capable de tout. Il fut depuis dans le ministère; & il eût été bon Général d'armée. La place de Lieutenant de police était au-dessous de sa naissance & de son mérite; & cependant cette place lui fit un bien plus grand nom, que le ministère gêné & passager, qu'il obtint sur la fin de sa vie.

On doit observer ici que monsieur d'Argenson ne fut pas le seul, à beaucoup près, de l'ancienne chevalerie, qui eût exercé la magistrature. La France est presque l'unique païs de l'Europe où l'ancienne Noblesse ait pris souvent le parti de la Robe: presque tous

les autres Etats, par un reste de barbarie gothique, ignorent encore qu'il y ait de la grandeur dans cette profession.

Le Roi ne cessa de bâtir au Louvre, à saint-Germain, à Versailles, depuis 1661. Les particuliers, à son exemple, éleverent dans Paris mille édifices superbes & commodes: le nombre s'en est accru tellement, que depuis les environs du Palais-roïal & ceux de saint-Sulpice, il se forma dans Paris deux villes nouvelles, fort supérieures à l'ancienne. Ce fut en ce tems-là qu'on inventa la commodité magnifique de ces carrosses ornés de glaces & suspendus par des ressorts; de sorte qu'un citoïen de Paris se promenait dans cette grande ville avec plus de luxe, que les prémiers triomphateurs romains n'allaient autrefois au Capitole. Cet usage, qui a commencé dans Paris, fut bientôt reçu dans toute l'Europe; & devenu commun, il n'est plus un luxe.

Louis XIV avait du goût pour l'Architecture, pour les jardins, pour la Sculpture; & ce goût était en tout dans le grand & dans le noble. Dès que le controlleur-général Colbert eut, en 1664, la direction des bâtimens, qui est proprement le ministère des

arts, il s'appliqua à seconder les projets de son maître. Il fallut d'abord travailler à achever le Louvre. François Mansard, l'un des plus grands Architectes qu'ait eu la France, fut choisi pour construire les vastes édifices qu'on projettait. Il ne voulut pas s'en charger, sans avoir la liberté de refaire ce qui lui paraîtrait défectueux dans l'exécution : cette défiance de lui-même, qui eût entraîné trop de dépenses, le fit exclure. On appella de Rome le cavalier Bernini, dont le nom était célébre par la colonnade qui entoure le parvis de saint-Pierre, par la statuë équestre de Constantin, par la fontaine de Navonne. Des équipages lui furent fournis pour son voïage : il fut conduit à Paris, en homme qui venait honorer la France. Il reçut, outre cinq louis par jour pendant huit mois qu'il y resta, un présent de cinquante mille écus, avec une pension de deux mille écus, & une de cinq cens pour son fils. Cette générosité de Louis XIV envers le Bernin fut encore plus grande que la magnificence de François I pour Raphaël. Le Bernin par reconnaissance fit depuis à Rome la statuë équestre du Roi, qu'on voit à Versailles. Mais quand il arriva à Paris avec tant d'appareil, comme le

ſeul homme digne de travailler pour Louis XIV, il fut bien ſurpris de voir le deſſein de la façade du Louvre, du côté de ſaint-Germain-l'auxerrois, qui devint bientôt après dans l'exécution un des plus auguſtes monumens d'Architecture qui ſoient au monde. Claude Perrault avait donné ce deſſein, exécuté par Louis le Vau & d'Orbay: il inventa les machines avec leſquelles on tranſporta des pierres de cinquante-deux pieds de long, qui forment le fronton de ce majeſtueux édifice. On va chercher quelquefois bien loin ce qu'on a chez ſoi: aucun palais de Rome n'a une entrée comparable à celle du Louvre, dont on eſt redevable à ce Perrault, que Boileau oſa vouloir rendre ridicule. Ces vignes ſi renommées ne ſont pas, de l'aveu des voïageurs, ſupérieurés au ſeul château de *Maiſons*, qu'avait bâti François Manſard à ſi peu de frais. Bernini fut magnifiquement récompenſé, & ne mérita pas ces récompenſes: il donna ſeulement des deſſeins, qui ne furent pas exécutés.

Le Roi, en faiſant bâtir ce Louvre dont l'achevement eſt tant deſiré, en faiſant une ville à Verſailles près de ce château qui a coûté tant de millions,

en bâtissant Trianon, Marli, & en faisant embellir tant d'autres édifices, fit élever l'Observatoire, commencée en 1666, dès le tems qu'il établit l'académie des sciences. Mais le monument le plus glorieux par son utilité, par sa grandeur & par ses difficultés, fut ce canal de Languedoc, qui joint les deux mers, & qui tombe dans le port de *Cette*, construit pour recevoir ses eaux. Tout ce travail fut commencé dès 1664; & on le continua sans interruption jusqu'en 1681. La fondation des invalides & la chapelle de ce bâtiment, la plus belle de Paris; l'établissement de saint-Cyr, le dernier de tant d'ouvrages construits par ce Monarque, suffiraient seuls pour faire bénir sa mémoire. Quatre mille soldats & un grand nombre d'Officiers, qui trouvent dans l'un de ces grands asiles une consolation dans leur vieillesse, & des secours pour leurs blessures & pour leurs besoins: deux cens cinquante filles nobles, qui reçoivent dans l'autre une éducation digne d'elles, sont autant de voix qui célébrent Louis XIV. L'établissement de saint-Cyr sera surpassé par celui que Louis XV vient de former, pour élever cinq cens gentilshommes; mais loin de faire oublier saint-Cyr,

il en fait souvenir : c'est l'art de faire du bien qui s'est perfectionné.

Louis XIV voulut en même tems faire des choses plus grandes & d'une utilité plus générale, mais d'une exécution plus difficile : c'était de réformer les loix. Il y fit travailler le chancelier Séguier, les Lamoignon, les Talon, les Bignon, & sur tout le conseiller d'Etat Pussort : il assistait quelquefois à leurs assemblées. L'année 1667 fut à la fois l'époque de ses prémières loix & de ses prémières conquêtes. L'ordonnance civile parut d'abord ; ensuite le code des eaux & forêts ; puis des statuts pour toutes les manufactures ; l'ordonnance criminelle ; le code du commerce ; celui de la marine : tout cela suivit presque d'année en année. Il y eut même une Jurisprudence nouvelle, établie en faveur des Négres de nos colonies ; espéce d'hommes qui n'avait pas encore joui des droits de l'humanité.

Une connaissance approfondie de la Jurisprudence n'est pas le partage d'un Souverain : mais le Roi était instruit des loix principales ; il en possédait l'esprit, & savait ou les soûtenir ou les mitiger à propos. Il jugeait souvent les causes de ses sujets, non-seulement dans le Conseil des Secrétaires d'Etat, mais dans

celui qu'on appelle le Conseil des parties : il y a de lui deux jugemens célébres, dans lesquels sa voix décida contre lui-même.

Dans le prémier, en 1680, il s'agissait d'un procès entre lui & des particuliers de Paris qui avaient bâti sur son fonds. Il voulut que les maisons leur demeurassent, avec le fonds qui lui appartenait, & qu'il leur céda.

L'autre regardait un Persan nommé *Roupli*, dont les marchandises avaient été saisies par les commis de ses fermes en 1687. Il opina que tout lui fût rendu, & y ajoûta un présent de trois mille écus. *Roupli* porta dans sa patrie son admiration & sa reconnaissance. Lorsque nous avons vû depuis à Paris l'Ambassadeur persan *Mehemet Riza-beg*, nous l'avons trouvé instruit dès long-tems de ce fait par la renommée.

L'abolition des duels fut un des plus grands services rendus à la patrie. Ces combats avaient été autorisés autrefois par les Rois, par les Parlemens même, & par l'Eglise ; & quoiqu'ils fussent défendus depuis Henri IV, cette funeste coûtume subsistait plus que jamais. Le fameux combat de *la Frette*, de quatre contre quatre, en 1663, fut ce qui détermina Louis XIV à ne plus par-

donner. Son heureuse sévérité corrigea peu à peu notre nation, & même les nations voisines, qui se conformerent à nos sages coûtumes après avoir pris nos mauvaises: il y a dans l'Europe cent fois moins de duels aujourd'hui, que du tems de Louis XIII.

Législateur de ses peuples, il le fut de ses armées. Il est étrange qu'avant lui on ne connût point les habits uniformes dans les troupes. Ce fut lui qui la prémière année de son administration ordonna que chaque régiment fût distingué par la couleur des habits ou par différentes marques ; règlement adopté bientôt par toutes les nations. Ce fut lui qui institua les Brigadiers, & qui mit les corps dont la maison du Roi est formée sur le pied où ils sont aujourd'hui. Il fit une compagnie de Mousquetaires des gardes du cardinal Mazarin, & fixa à cinq cens hommes le nombre des deux compagnies, auxquelles il donna l'habit qu'elles portent encore.

Sous lui plus de Connétable; & après la mort du duc d'Epernon, plus de Colonel - général de l'infanterie : ils étaient trop maîtres; il voulait l'être, il le devait. Le maréchal de Grammont, simple Mestre-de-camp des gar-

des-françaises sous le duc d'Epernon, & prenant l'ordre de ce Colonel-général, ne le prit plus que du Roi, & fut le prémier qui eut le nom de Colonel des gardes. Il installait lui-même ces Colonels à la tête du régiment, en leur donnant de sa main un hausse-col doré avec une pique, & ensuite un esponton, quand l'usage des piques fut aboli. Il institua les grenadiers, d'abord au nombre de quatre par compagnie dans le régiment du Roi, qui est de sa création : ensuite il forma une compagnie de grenadiers dans chaque régiment d'infanterie; il en donna deux aux gardes-françaises, qui maintenant en ont trois. Il augmenta beaucoup le corps des dragons, & leur donna un Colonel-général. Il ne faut pas oublier l'établissement des haras en 1667. Ils étaient absolument abandonnés auparavant; & ils furent d'une grande ressource, pour remonter la cavalerie.

L'usage de la baïonnette au bout du fusil, est de son institution : avant lui on s'en servait quelquefois; mais il n'y avait que quelques compagnies qui combattissent avec cette arme. Point d'usage uniforme, point d'exercice : tout était abandonné à la volonté du Général. Les piques passaient pour l'ar-

me la plus redoutable. Le prémier régiment qui eut des baïonnettes & qu'on forma à cet exercice, fut celui des fusiliers, établi en 1671.

La manière dont l'artillerie eſt ſervie aujourd'hui, lui eſt dûë toute entière: il en fonda des écoles à Douai, puis à Metz & à Straſbourg; & le régiment d'artillerie s'eſt vû enfin rempli d'Officiers, preſque tous capables de bien conduire un ſiége. Tous les magaſins du roïaume étaient pourvus, & on y diſtribuait tous les ans huit cens milliers de poudre. Il forma un régiment de bombardiers & un de houſards: avant lui on ne connaiſſait les houſards que chez les ennemis.

Il établit en 1688 trente régimens de milice, fournis & équipés par les communautés. Ces milices s'exerçaient à la guerre, ſans abandonner la culture des campagnes.

Des compagnies de cadets furent entretenuës dans la plûpart des places frontières: ils y apprenaient les Mathématiques, le Deſſein & tous les exercices, & faiſaient les fonctions de ſoldats. Cette inſtitution dura dix années: on ſe laſſa enfin de cette jeuneſſe trop difficile à diſcipliner; mais le corps des Ingénieurs, que le Roi forma & au-

quel il donna les règlemens qu'il suit encore, est un établissement à jamais durable. Sous lui l'art de fortifier les places fut porté à la perfection par le maréchal de Vauban & ses éléves, qui surpasserent le comte de Pagan : il construisit ou répara cent cinquante places de guerre.

Pour soûtenir la discipline militaire, il créa des Inspecteurs-généraux, ensuite des Directeurs, qui rendirent compte de l'état des troupes ; & on voïait par leur rapport, si les Commissaires des guerres avaient fait leur devoir.

Il institua l'ordre de saint-Louis, récompense honorable, plus briguée souvent que la fortune. L'hôtel des invalides mit le comble aux soins qu'il prit pour mériter d'être bien servi.

C'est par de tels soins, que dès l'an 1672 il eut cent quatre-vingt mille hommes de troupes réglées, & qu'augmentant ses forces à mesure que le nombre & la puissance de ses ennemis augmentaient, il eut enfin jusqu'à quatre cens-cinquante mille hommes en armes, en comptant les troupes de la marine.

Avant lui on n'avait point vû de si fortes armées. Ses ennemis lui en op-

poserent à peine d'aussi considérables ; mais il fallait qu'ils fussent réünis. Il montra ce que la France seule pouvait ; & il eut toûjours, ou de grands succès, ou de grandes ressources. Il fut le prémier qui en tems de paix donna une image & une leçon complette de la guerre. Il assembla à-Compiégne soixante & dix mille hommes en 1698; on y fit toutes les opérations d'une campagne : c'était pour l'instruction de ses trois petits-fils. Le luxe fit une fête somptueuse de cette école militaire.

Cette même attention qu'il eut à former des armées de terre nombreuses & bien disciplinées, même avant d'être en guerre, il l'eut à se donner l'empire de la mer. D'abord le peu de vaisseaux que le cardinal Mazarin avait laissé pourrir dans les ports sont réparés : on en fait acheter en Hollande, en Suede ; & dès la troisiéme année de son gouvernement, il envoie ses forces maritimes s'essaïer à Gigeri sur la côte d'Afrique. Le duc de Beaufort purge les mers de Pirates dès l'an 1665 ; & deux ans après, la France a dans ses ports soixante vaisseaux de guerre. Ce n'est-là qu'un commencement. Mais tandis qu'on fait de nouveaux règlemens & de nouveaux efforts, il sent

déjà toute sa force : il ne veut pas consentir que ses vaisseaux baissent leur pavillon devant celui d'Angleterre. En vain le Conseil du roi Charles II insiste sur ce droit, que la force, l'industrie & le tems avaient donné aux Anglais : Louis XIV écrit au comte d'Estrade son Ambassadeur : " Le Roi „ d'Angleterre & son Chancelier peu„ vent voir quelles sont mes forces ; „ mais ils ne voient pas mon cœur : „ tout ne m'est rien à l'égard de „ l'honneur „.

Il ne disait que ce qu'il était résolu de soûtenir, & en effet l'usurpation des Anglais céda au droit naturel & à la fermeté de Louis XIV : tout fut égal entre les deux nations sur la mer. Mais tandis qu'il veut l'égalité avec l'Angleterre, il soûtient sa supériorité avec l'Espagne : il fait baisser le pavillon aux Amiraux espagnols devant le sien en vertu de cette préséance solemnelle accordée en 1662.

Cependant on travaille de tous côtés à l'établissement d'une marine, capable de justifier ces sentimens de hauteur. On bâtit la ville & le port de Rochefort à l'embouchure de la Charente. On enrolle, on enclasse des matelots, qui doivent servir, tantôt sur les vaisseaux

marchands, tantôt ſur les flottes roïales: il s'en trouve bientôt ſoixante mille d'enclaſſés.

Des conſeils de conſtruction ſont établis dans les ports, pour donner aux vaiſſeaux la forme la plus avantageuſe: cinq arſenaux de marine ſont bâtis à Breſt, à Rochefort, à Toulon, à Dunkerque, au Havre-de-grace. Dans l'année 1672, on a ſoixante vaiſſeaux de lignes & quarante frégates. Dans l'année 1681, il ſe trouve cent quatre-vingt-dix-huit vaiſſeaux de guerre, en comptant les alléges; & trente galéres ſont dans le port de Toulon, ou armées, ou prêtes à l'être. Onze mille hommes de troupes réglées ſervent ſur les vaiſſeaux: les galéres en ont trois mille. Il y a cent-ſoixante-ſix mille hommes d'enclaſſés, pour tous les ſervices divers de la marine. On compta les années ſuivantes dans ce ſervice, mille gentilshommes, ou enfans de famille, faiſant la fonction de ſoldats ſur les vaiſſeaux, & apprenant dans les ports tout ce qui prépare à l'art de la navigation & à la manœuvre; ce ſont les gardes-marines: ils étaient ſur mer ce que les cadets étaient ſur terre. On les avait inſtitués en 1672, mais en petit nombre: ce corps a été l'éco-

le d'où sont sortis les meilleurs Officiers de vaisseaux.

Il n'y avait point eu encore de Maréchaux de France dans le corps de la marine : & c'est une preuve combien cette partie essentielle des forces de la France avait été négligée: Jean d'Estrée fut le prémier Maréchal en 1681. Il paraît qu'une des grandes attentions de Louis XIV était d'animer dans tous les genres cette émulation, sans laquelle tout languit.

Dans toutes les batailles navales, que les flottes françaises livrerent, l'avantage leur demeura toûjours, jusqu'à la journée de la Hogue en 1692; lorsque le comte de Tourville, suivant les ordres de la Cour, attaqua, avec quarante-quatre voiles, une flotte de quatre-vingt-dix vaisseaux anglais & hollandais : il fallut céder au nombre : on perdit quatorze vaisseaux du prémier rang, qui échouerent & qu'on brûla pour ne les point laisser au pouvoir des ennemis. Malgré cet échec, les forces maritimes se soûtinrent; mais elles déclinerent toûjours dans la guerre de la succession. Elles n'ont commencé à se bien rétablir qu'en 1751, dans le tems d'une heureuse paix, seul tems propre à établir une bonne marine, qu'on n'a

ni le loisir ni le pouvoir d'établir pendant la guerre.

Ces forces navales servaient à protéger le commerce. Les colonies de la Martinique, de saint-Domingue, du Canada, auparavant languissantes, fleurirent, non pas au point où on les voit prospérer aujourd'hui, mais avec un avantage qu'on n'avait point espéré jusqu'alors ; car depuis 1635 jusqu'à 1665, ces établissemens avaient été à charge.

En 1664 le Roi envoie une colonie à la Caienne ; bientôt après une autre à Madagascar. Il tente toutes les voies de réparer le tort & le malheur qu'avait eu si long-tems la France, de négliger la mer, tandis que ses voisins s'étaient formé des empires aux extrémités du monde.

On voit par ce seul coup d'œil, quels changemens Louis XIV fit dans l'Etat ; changemens utiles, puisqu'ils subsistent. Ses Ministres le seconderent à l'envi : on leur doit sans doute tout le détail, toute l'exécution ; mais on lui doit l'arrangement général. Il est certain que les Magistrats n'eussent pas réformé les loix ; que l'ordre n'eût pas été remis dans les finances, la discipline introduite dans les armées, la

police générale dans le roïaume; qu'on n'eût point eu de flottes; que les arts n'eussent point été encouragés, & tout cela de concert, & en même tems, & avec persévérance, & sous différens Ministres, s'il ne se fût trouvé un maître qui eût en général toutes ces grandes vûës avec une volonté ferme de les remplir.

Il ne sépara point sa propre gloire de l'avantage de la France, & il ne regarda pas le roïaume du même œil dont un Seigneur regarde sa terre, de laquelle il tire tout ce qu'il peut, pour ne vivre que dans les plaisirs : tout Roi qui aime la gloire, aime le bien public. Il n'avait plus ni Colbert ni Louvois, lorsque vers l'an 1698 il ordonna, pour l'instruction du duc de Bourgogne, que chaque Intendant fît une description détaillée de sa province : par-là on pouvait avoir une notice exacte du roïaume, & un dénombrement juste des peuples. L'ouvrage fut utile, quoique tous les Intendans n'eussent pas la capacité & l'attention de monsieur de Lamoignon de Bâville : si on avait rempli les vûës du Roi sur chaque province, comme elles le furent par ce Magistrat dans le dénombrement du Languedoc, ce recueil de

mémoires eût été un des plus beaux monumens du siécle. Il y en a quelques-uns de bien faits ; mais on manqua le plan, en n'assujettissant pas tous les Intendans au même ordre : il eût été à desirer que chacun eût donné par colonnes un état du nombre des habitans de chaque élection, des Nobles, des citoïens, des laboureurs, des artisans, des manœuvres, des bestiaux de toute espéce, des bonnes, des médiocres & des mauvaises terres, de tout le Clergé régulier & séculier, de leurs revenus, de ceux des villes, de ceux des communautés.

Tous ces objets sont confondus dans la plûpart des mémoires qu'on a donnés : les matières y sont peu approfondies & peu exactes : il faut y chercher souvent avec peine les connaissances dont on a besoin, & qu'un Ministre doit trouver sous sa main & embrasser d'un coup d'œil, pour découvrir aisément les forces, les besoins & les ressources. Le projet était excellent ; & une exécution uniforme serait de la plus grande utilité.

Voilà en général ce que Louis XIV fit & essaïa, pour rendre sa nation plus florissante. Il me semble qu'on ne peut guères voir tous ces travaux &

tous ces efforts ſans quelque reconnaiſſance & ſans être animé de l'amour du bien public qui les inſpira. Qu'on ſe repréſente ce qu'était le roïaume du tems de la fronde, & ce qu'il eſt de nos jours. Louis XIV fit plus de bien à ſa nation, que vingt de ſes prédéceſſeurs enſemble ; & il s'en faut beaucoup qu'il fit ce qu'il aurait pu : la guerre, qui finit par la paix de Riſwick, commença la ruine de ce grand commerce, que ſon miniſtre Colbert avait établi ; & la guerre de la ſucceſſion l'acheva.

S'il avait emploïé à embellir Paris, à finir le Louvre, les ſommes immenſes que coûterent les aqueducs & les travaux de Maintenon, pour conduire des eaux à Verſailles ; travaux interrompus & devenus inutiles : s'il avait dépenſé à Paris la cinquiéme partie de ce qu'il en a coûté pour forcer la nature à Verſailles ; Paris ſerait dans toute ſon étenduë auſſi beau qu'il l'eſt du côté des Tuilleries & du pont-roïal, & ſerait devenu la plus magnifique ville de l'univers.

C'eſt beaucoup d'avoir réformé les loix : mais la chicane n'a pu être écraſée par la juſtice. On penſa à rendre la Juriſprudence uniforme : elle l'eſt

dans les affaires criminelles, dans celles du commerce, dans la procédure : elle pourrait l'être dans les loix qui réglent les fortunes des citoïens. C'est un très-grand inconvénient, qu'un même tribunal ait à prononcer sur plus de cent coûtumes différentes. Des droits de terres, ou équivoques, ou onéreux, ou qui gênent la societé, subsistent encore, comme des restes du gouvernement féodal, qui ne subsiste plus : ce sont des décombres d'un bâtiment gothique ruiné. Ce n'est pas qu'on prétende que les différens ordres de l'Etat doivent être assujettis à la même loi ; on sent bien que les usages de la Noblesse, du Clergé, des Magistrats, des cultivateurs, doivent être différens : mais il est à souhaiter sans doute que chaque ordre ait sa loi uniforme dans tout le roïaume ; que ce qui est juste & vrai dans la Champagne, ne soit pas réputé faux en Normandie. L'uniformité en tout genre d'administration est une vertu ; mais les difficultés de ce grand ouvrage ont effraïé.

Louis XIV aurait pu se passer plus aisément de la ressource dangereuse des Traitans, où le réduisit l'anticipation qu'il fit presque toûjours sur ses revenus, comme on le verra dans le chapitre des finances.

S'il n'eût pas cru qu'il suffisait de sa volonté pour faire changer de religion un million d'hommes, la France n'eût pas perdu tant de citoïens. * Ce païs cependant, malgré ses secousses & ses pertes, est aujourd'hui le païs le plus florissant de la terre, parce que tout le bien qu'a fait Louis XIV subsiste, & que le mal qu'il était difficile de ne pas faire dans des tems orageux, a été réparé. Enfin la postérité, qui juge les Rois, & dont ils doivent avoir toûjours le jugement devant les ïeux, avouëra, en pesant les vertus & les faiblesses de ce Monarque, que quoiqu'il eût été trop loué pendant sa vie, il mérita de l'être à jamais; & qu'il fut digne de la statuë qu'on lui a érigée à Montpellier, avec une inscription latine, dont le sens est : *A Louis le Grand après sa mort.*

Tous les changemens qu'on vient de voir dans le gouvernement & dans tous les ordres de l'Etat, en produisirent nécessairement un très-grand dans les mœurs. L'esprit de faction, de fureur & de rebellion, qui possédait les citoïens depuis le tems de François II, devint une émulation de servir le Prince:

* Voïez le chapitre du Calvinisme.

les Seigneurs des grandes terres n'étant plus cantonnés chez eux, les Gouverneurs des provinces n'aïant plus de postes importans à donner; chacun songea à ne mériter de graces, que celles du Souverain; & l'Etat devint un tout régulier, dont chaque ligne aboutit au centre.

C'est-là ce qui délivra la Cour des factions & des conspirations, qui avaient toûjours troublé l'Etat pendant tant d'années. Il n'y eut sous l'administration de Louis XIV qu'une seule conjuration en 1674, imaginée par la Truaumont, gentilhomme normand, perdu de débauches & de dettes; & embrassée par un homme de la maison de Rohan, réduit par la même conduite à la même indigence: il n'entra dans ce complot qu'un chevalier de Préaux, neveu de la Truaumont, qui séduit par son oncle, séduisit sa maîtresse madame de Villiers. Leur but & leur espérance n'étaient pas & ne pouvaient être de se faire un parti dans le roïaume: ils prétendaient seulement vendre & livrer Quillebeuf aux Hollandais, & introduire les ennemis en Normandie. Ce fut plutôt une lâche trahison mal ourdie, qu'une conspiration: le supplice de tous les coupa-

bles fut le ſeul événement que produiſit ce crime inſenſé & inutile, dont à peine on ſe ſouvient aujourd'hui.

S'il y eut quelques ſéditions dans les provinces, ce ne furent que de faibles émeutes populaires aiſément réprimées: les Huguenots même furent toûjours tranquilles, juſqu'au tems où l'on démolit leurs temples. Enfin le Roi parvint à faire, d'une nation juſques-là turbulente, un peuple paiſible, qui ne fut dangereux qu'aux ennemis, après l'avoir été à lui-même pendant plus de cent années: les mœurs s'adoucirent, ſans faire tort au courage.

Les maiſons que tous les Seigneurs bâtirent ou acheterent dans Paris, & leurs femmes qui y vécurent avec dignité, formerent des écoles de politeſſe, qui retirerent peu à peu les jeunes gens de cette vie de cabaret, qui fut encore long-tems à la mode, & qui n'inſpirait qu'une débauche hardie. Les mœurs tiennent à ſi peu de choſe, que la coûtume d'aller à cheval dans Paris entretenait une diſpoſition aux querelles fréquentes, qui ceſſerent quand cet uſage fut aboli. La décence, dont on fut redevable principalement aux femmes qui raſſemblerent la ſocieté chez elles, rendit les eſprits plus agréables;

& la lecture les rendit à la longue plus solides. Les trahisons & les grands crimes, qui ne deshonorent point les hommes dans les tems de faction & de trouble, ne furent presque plus connus; les horreurs des Brinvilliers & des Voisin ne furent que des orages passagers, sous un ciel d'ailleurs serein ; & il serait aussi déraisonnable de condamner une nation sur les crimes éclatans de quelques particuliers, que de la canoniser sur la réforme de la Trappe.

Tous les différens états de la vie étaient auparavant reconnaissables par des défauts qui les caractérisaient. Les militaires & les jeunes gens qui se destinaient à la profession des armes, avaient une vivacité emportée ; les gens de Justice une gravité rebutante, à quoi ne contribuait pas peu l'usage d'aller toûjours en robe, même à la Cour. Il en était de même des Universités & des Médecins. Les Marchands portaient encore de petites robes, lorsqu'ils s'assemblaient & qu'ils allaient chez les Ministres ; & les plus grands commerçans étaient alors des hommes grossiers. Mais les maisons, les spectacles, les promenades publiques, où l'on commençait à se rassembler pour goûter une vie plus douce, rendirent

peu à peu l'extérieur de tous les citoïens presque semblable : on s'apperçoit aujourd'hui jusques dans le fond d'une boutique, que la politesse a gagné toutes les conditions. Les provinces se sont ressenties avec le tems de tous ces changemens.

On est parvenu enfin à ne plus mettre le luxe que dans le goût & dans la commodité : la foule de pages & de domestiques de livrée a disparu, pour mettre plus d'aisance dans l'intérieur des maisons. On a laissé la vaine pompe & le faste extérieur aux nations chez lesquelles on ne sait encore que se montrer en public, & où l'on ignore l'art de vivre.

L'extrême facilité introduite dans le commerce du monde, l'affabilité, la simplicité, la culture de l'esprit, ont fait de Paris une ville, qui pour la douceur de la vie l'emporte probablement de beaucoup sur Rome & sur Athénes, dans le tems de leur splendeur.

Cette foule de secours toûjours prompts, toûjours ouverts pour toutes les sciences, pour tous les arts, les goûts & les besoins ; tant d'utilités solides, réünies avec tant de choses agréables, jointes à cette franchise par-

ticulière aux Parisiens, tout cela engage un grand nombre d'étrangers à voïager ou à fixer leur séjour dans cette patrie de la societé. Si quelques natifs en sortent, ce sont ceux qui appellés ailleurs par leurs talens, sont un témoignage honorable à leur païs ; ou c'est le rebut de la nation qui essaïe de profiter de la considération qu'elle inspire.

On s'est plaint de ne plus voir à la Cour autant de hauteur dans les esprits, qu'autrefois. Il n'y a plus en effet de petits tyrans, comme du tems de la fronde & sous Louis XIII, & dans les siécles précédens ; mais la véritable grandeur s'est rétrouvée dans cette foule de Noblesse si long-tems avilie à servir auparavant des sujets trop puissans : on voit des gentilshommes, des citoïens, qui se seraient crus honorés autrefois d'être domestiques de ces Seigneurs, devenus leurs égaux, & très-souvent leurs supérieurs dans le service militaire ; & plus le service en tout genre prévaut sur les titres, plus un Etat est florissant.

On a comparé le siécle de Louis XIV à celui d'Auguste. Ce n'est pas que la puissance & les événemens personnels soient comparables : Rome & Auguste

étaient dix fois plus considérables dan le monde, que Louis XIV & Paris. Mais il faut se souvenir qu'Athénes a été égale à l'Empire romain, dans toutes les choses qui ne tirent pas leur prix de la force & de la puissance : il faut encore songer que s'il n'y a rien aujourd'hui dans le monde tel que l'ancienne Rome & qu'Auguste, cependant toute l'Europe ensemble est très-supérieure à tout l'Empire romain. Il n'y avait du tems d'Auguste qu'une seule nation, & il y en a aujourd'hui plusieurs policées, guerrières, éclairées, qui possédent des arts que les Grecs & les Romains ignorerent ; & de ces nations il n'y en a aucune qui ait eu plus d'éclat en tout genre, depuis environ un siécle, que la nation formée en quelque sorte par Louis XIV.



l'Etat commençant à être malade, se soûtint par la vigueur que Colbert avait répanduë dans tous ses membres. L'auteur du détail prétendit que depuis 1660 les biens fonds du roïaume avaient été diminués de quinze cens millions. Rien n'était ni plus faux, ni moins vraisemblable : cependant ses argumens captieux persuaderent ce paradoxe ridicule à ceux qui voulurent être persuadés. C'est ainsi qu'en Angleterre, dans les tems les plus florissans, on voit cent papiers publics qui démontrent que l'Etat est ruiné.

Il était plus aisé en France qu'ailleurs de décrier le ministère des finances dans l'esprit des peuples : ce ministère est le plus odieux, parce que les impôts le sont toûjours : il régnait d'ailleurs en général dans la finance, autant de préjugés & d'ignorance que dans la Philosophie.

On s'est instruit si tard, que de nos jours même on a entendu en 1718 le Parlement en corps dire au duc d'Orléans, *que la valeur intrinséque du marc d'argent est de vingt-cinq livres* ; comme s'il y avait une autre valeur réelle intrinséque, que celle du poids & du titre : & le duc d'Orléans, tout éclairé qu'il était, ne le fut pas assez

pour relever cette méprise du Parlement.

Il est vrai que Colbert ne fit pas tout ce qu'il pouvait faire, encore moins ce qu'il voulait : les hommes n'étaient pas alors assez éclairés ; & dans un grand oïa ume il y a toûjours de grands abus. La taille arbitraire, la multiplicité des droits, les douanes de province à province, qui rendent une partie de la France étrangère à l'autre, & même ennemie, l'inégalité des mesures d'une ville à l'autre, vingt autres maladies du corps politique ne purent être guéries.

Colbert, pour fournir à la fois aux dépenses des guerres, des bâtimens & des plaisirs, fut obligé de rétablir vers l'an 1672 ce qu'il avait voulu d'abord abolir pour jamais ; impôts en parti, rentes, charges nouvelles, augmentations de gages ; enfin ce qui soûtient l'Etat quelque tems, & l'obére pour plusieurs années.

Il fut emporté hors de ses mesures ; car par toutes les instructions qui restent de lui, on voit qu'il était persuadé que la richesse d'un païs ne consiste que dans le nombre des habitans, la culture des terres, le travail industrieux & le commerce ; on voit que le Roi possédant très-peu de domaines particuliers, & n'étant que l'administrateur

des biens de ses sujets, ne peut être véritablement riche que par des impôts aisés à percevoir, & également répartis.

Il craignait tellement de livrer l'Etat aux Traitans, que quelque tems après la dissolution de la chambre de Justice, qu'il avait fait ériger contr'eux, il fit rendre un arrêt du Conseil, qui établissait la peine de mort contre ceux qui avanceraient de l'argent sur de nouveaux impôts. Il voulait par cet arrêt comminatoire, qui ne fut jamais imprimé, effraïer la cupidité des gens d'affaires: mais bientôt après il fut obligé de se servir d'eux, sans même révoquer l'arrêt: le Roi pressait, & il fallait des moïens prompts.

Cette invention, apportée d'Italie en France par Catherine de Médicis, avait tellement corrompu le gouvernement, par la facilité funeste qu'elle donne, qu'après avoir été supprimée dans les belles années d'Henri IV, elle reparut dans tout le régne de Louis XIII, & infecta sur tout les derniers tems de Louis XIV.

Six ans après la mort de Colbert en 1689, on fut tout d'un coup précipité dans une guerre qu'il fallut soûtenir contre toute l'Europe, sans avoir de fonds en réserve. Le ministre le Pelle-

tier crut qu'il suffisait de diminuer le luxe : il fut ordonné que tous les meubles d'argent massif, qu'on voïait alors en assez grand nombre chez les grands Seigneurs, & qui étaient une preuve de l'abondance, seraient portés à la monnoie. Le Roi donna l'exemple : il se priva de toutes ces tables d'argent, de ces grands guéridons, de ces consoles, de ces candelabres, de ces grands canapés d'argent massif, & de tous ces autres meubles qui étaient des chefs-d'œuvres de ciselure des mains de *Balin*, homme unique en son genre, & tous exécutés sur les desseins de *le Brun*. Ils avaient coûté dix millions ; on en retira trois. Les meubles d'argent orfévri des particuliers produisirent trois autres millions. La ressource était faible.

Vers les années 1691 & 1692, les finances de l'Etat parurent sensiblement dérangées. Ceux qui attribuaient l'affaiblissement des sources de l'abondance aux profusions de Louis XIV dans ses bâtimens, dans les arts & dans les plaisirs, ne savaient pas qu'au contraire les dépenses qui encouragent l'industrie, enrichissent un Etat. C'est la guerre qui appauvrit nécessairement le thresor public, à moins que les dépouilles des vaincus ne le remplissent. Depuis les

anciens Romains, je ne connais aucune nation qui se soit enrichie par des victoires. L'Italie au seiziéme siécle n'était riche que par le commerce. La Hollande n'eût pas subsisté long-tems, si elle se fût bornée à enlever la flotte d'argent des Espagnols, & si les grandes Indes n'avaient pas été l'aliment de sa puissance. L'Angleterre s'est toûjours appauvrie par la guerre, même en détruisant les flottes françaises; & le commerce seul l'a soûtenuë. Les Algériens, qui n'ont guère que ce qu'ils gagnent par les pirateries, sont un peuple très-misérable.

Parmi les nations de l'Europe, la guerre, au bout de quelques années, rend le vainqueur presqu'aussi malheureux que le vaincu: c'est un gouffre où tous les canaux de l'abondance s'engloutissent. L'argent comptant, ce principe de tous les biens & de tous les maux, levé avec tant de peine dans les provinces, se rend dans les coffres de cent entrepreneurs, dans ceux de cent partisans qui avancent les fonds, & qui achetent par ces avances le droit de dépouiller la nation au nom du Souverain: les particuliers alors, regardant le gouvernement comme leur ennemi, enfouissent leur argent, & le

défaut de circulation fait languir le roïaume.

Nul reméde précipité ne peut ſuppléer à un arrangement fixe & ſtable, établi de longue-main, & qui pourvoit de loin aux beſoins imprévûs. Le controlleur-général de Pontchartrain vendit des lettres de nobleſſe pour deux mille écus en 1696 : cinq cens particuliers en acheterent; mais la reſſource fut paſſagère, & la honte durable. On obligea tous les Nobles, anciens & nouveaux, de faire enregiſtrer leurs armoiries, & de païer la permiſſion de cacheter leurs lettres avec leurs armes : des Maltôtiers traiterent de cette affaire, & avancerent l'argent. Le miniſtère n'eut preſque jamais recours qu'à ces petites reſſources, dans un païs qui en eût pu fournir de plus grandes.

On n'oſa impoſer le dixiéme que dans l'année 1710 : mais ce dixiéme levé à la ſuite de tant d'autres impôts onéreux, parut ſi dur, qu'on n'oſa pas l'exiger avec rigueur; le gouvernement n'en retira pas vingt-cinq millions annuels, à quarante francs le marc.

Colbert avait peu changé la valeur numéraire des monnoies. Il vaut mieux ne la point changer du tout : l'argent & l'or, ces gages d'échange, doivent

être des mesures invariables. Il n'avait poussé la valeur numéraire du marc d'argent de vingt-six francs, où il l'avait trouvée, qu'à vingt-sept; & après lui, dans les dernières années de Louis XIV, on étendit cette dénomination jusqu'à quarante livres idéales; ressource fatale, par laquelle le Roi était soulagé un moment, pour être ruiné ensuite: car au lieu d'un marc d'argent, on ne lui en donnait presque plus que la moitié: celui qui devait vingt-sept livres en 1683, donnait un marc; & qui devait quarante livres en 1710, ne donnait qu'à peu près ce même marc. Les diminutions qui suivirent, dérangerent le peu qui restait de commerce, autant qu'avait fait l'augmentation.

On aurait trouvé une vraie ressource dans un papier de crédit; mais ce papier doit être établi dans un tems de prospérité, pour se soûtenir dans un tems malheureux.

Le ministre Chamillard commença en 1706 à païer en billets de monnoie, en billets de subsistance, d'ustensile; & comme cette monnoie de papier n'était pas reçuë dans les coffres du Roi, elle fut décriée presqu'aussi-tôt qu'elle parut. On fut réduit à continuer de faire

des emprunts onéreux, à consommer d'avance quatre années des revenus de la couronne.

Il est dit dans l'histoire écrite par *La Hode*, & rédigée sous le nom de *La Martiniére*, qu'il en coûtait soixante & douze pour cent pour le change dans les guerres d'Italie. C'est une absurdité: le fait est que monsieur de Chamillard, pour païer les armées, se servait du crédit du fameux chevalier Bernard. Ce Ministre croïait, par un ancien préjugé, qu'il ne fallait pas que l'argent sortît du roïaume; comme si on donnait cet argent pour rien, & comme s'il était possible qu'une nation débitrice à une autre, & qui ne s'acquitte pas en effets commerçables, ne païe point en argent comptant. Ce Ministre donnait au banquier huit pour cent de profit, à condition qu'on païât l'étranger sans faire sortir de l'argent de France: il païait outre cela le change, qui allait à cinq ou six pour cent de perte, & le banquier était obligé de solder son compte en argent avec l'étranger; ce qui produisait une perte considérable.

Le controlleur-général Desmarêts, neveu de l'illustre Colbert, aïant en 1708 succédé à Chamillard, ne put

guérir un mal que tout rendait incurable.

La nature conſpira avec la fortune pour accabler l'Etat : le cruel hiver de 1709 força le Roi de remettre aux peuples neuf millions de tailles, dans le tems qu'il n'avait pas de quoi païer ſes ſoldats. La diſette des denrées fut ſi exceſſive, qu'il en coûta quarante-cinq millions pour les vivres de l'armée. La dépenſe de cette année 1709 montait à deux cens vingt-un millions ; & le revenu ordinaire du Roi n'en produiſit pas quarante-neuf. Il fallut donc ruiner l'Etat, pour que les ennemis ne s'en rendiſſent pas les maîtres. Le deſordre s'accrut tellement, & fut ſi peu réparé, que long-tems après la paix, au commencement de l'année 1715, le Roi fut obligé de faire négocier trente-deux millions de billets, pour en avoir huit en eſpéces : enfin il laiſſa à ſa mort deux milliars ſix cens millions de dettes, à vingt-huit livres le marc, à quoi les eſpéces ſe trouverent alors réduites ; ce qui fait environ quatre milliars cinq cens millions de notre monnoie courante en 1750.

Il eſt étonnant, mais il eſt vrai, que cette immenſe dette n'aurait point

été un fardeau impossible à soûtenir, s'il y avait eu alors en France un commerce florissant, un papier de crédit établi, & des compagnies solides qui eussent répondu de ce papier, comme en Suéde, en Angleterre, à Venise, & en Hollande; car lorsqu'un Etat puissant ne doit qu'à lui-même, la confiance & la circulation suffisent pour païer : mais il s'en fallait beaucoup que la France eût alors assez de ressorts pour faire mouvoir une machine si vaste & si compliquée, dont le poids l'écrasait.

Louis XIV dans son régne dépensa dix-huit milliars; ce qui revient, année commune, à trois cens trente millions d'aujourd'hui, en compensant l'une par l'autre les augmentations & les diminutions numéraires des monnoies.

Sous l'administration du grand Colbert, les revenus ordinaires de la couronne n'allaient qu'à cent dix-sept millions, à vingt-sept livres le marc d'argent : ainsi tout le surplus fut toûjours fourni en affaires extraordinaires. Colbert fut obligé, par exemple, d'en faire pour quatre cens millions en six années de tems, dans la guerre de 1672.

Ceux qui ont voulu comparer les revenus de Louis XIV avec ceux de Louis XV, ont trouvé, en ne s'arrêtant qu'au revenu fixe & courant, que Louis XIV était beaucoup plus riche en 1683, époque de la mort de Colbert, avec cent dix-sept millions de revenu, que son successeur ne l'était en 1730 avec près de deux cens millions : & cela est très-vrai, en ne considérant que les rentes fixes & ordinaires de la couronne ; car cent dix-sept millions numéraires, au marc de vingt-sept livres, sont une somme plus forte que deux cens millions à quarante-neuf livres, à quoi se montait le revenu du Roi en 1730 ; & de plus, il faut compter les charges augmentées par les emprunts de la couronne. Mais aussi les revenus du Roi, c'est-à-dire de l'Etat, sont accrus depuis ; & l'intelligence des finances s'est perfectionnée au point, que dans la guerre ruineuse de 1741 il n'y a pas eu un moment de discrédit. On a pris le parti de faire des fonds d'amortissement, comme chez les Anglais : il a fallu adopter une partie de leur sistême de finance, ainsi que leur philosophie ; & si, dans un Etat purement monarchique, on pouvait

introduire ces papiers circulans, qui doublent au moins la richeſſe de l'Angleterre, la puiſſance de la France acquerrait ſon dernier degré de perfection.

Il y avait environ cinq cens millions numéraires d'argent monnoïé dans le roïaume en 1683; & il y en a environ douze cens, de la manière dont on compte aujourd'hui : mais le numéraire de notre tems eſt preſque le double du numéraire du tems de Colbert. Il paraît donc que la France n'eſt environ que d'un ſixiéme plus riche en eſpéces circulantes, depuis la mort de ce Miniſtre. Elle l'eſt beaucoup davantage en matières d'or & d'argent, travaillées & miſes en œuvre pour le ſervice & pour le luxe : il n'y en avait pas pour quatre cens millions de notre monnoie d'aujourd'hui en 1690; & à préſent on en poſſéde autant qu'il y a d'eſpéces circulantes. Rien ne fait voir plus évidemment combien le commerce dont Colbert ouvrit les ſources, s'eſt accrû, lorſque ſes canaux fermés par les guerres ont été débouchés. L'induſtrie s'eſt perfectionnée, malgré l'émigration de tant d'artiſtes, que diſperſa la révocation de l'édit de Nantes; & cette

industrie augmente encore tous les jours. La nation est capable d'aussi grandes choses, & de plus grandes encore que sous Louis XIV, parce que le génie & le commerce se fortifient toûjours, quand on les encourage.

A voir l'aisance des particuliers, ce nombre prodigieux de maisons agréables bâties dans Paris & dans les provinces, cette quantité d'équipages, ces commodités, ces recherches qu'on nomme luxe; on croirait que l'opulence est vingt fois plus grande qu'autrefois : tout cela est le fruit d'un travail ingénieux, encore plus que de la richesse. Il n'en coûte guère plus aujourd'hui pour être agréablement logé, qu'il en coûtait pour l'être mal sous Henri IV : une belle glace de nos manufactures orne nos maisons à bien moins de frais qu'on ne faisait venir les petites glaces de Venise : nos belles & parantes étoffes sont moins chéres que celles qu'on tirait de l'étranger, & qui ne les valaient pas. Ce n'est point en effet l'argent & l'or qui procurent une vie commode; c'est le génie : un peuple qui n'aurait que ces métaux, serait très-misérable : un peuple qui

ſans ces métaux mettrait heureuſement en œuvre toutes les productions de la terre, ſerait véritablement le peuple riche. La France a cet avantage, avec beaucoup plus d'eſpéces qu'il n'en faut pour la circulation.

Il ſerait bien difficile que l'induſtrie ſe fût perfectionnée dans les villes, ſans s'être accrûë dans les campagnes. On a planté plus de vignes, & on les a mieux travaillées : on a fait de nouveaux vins qu'on ne connaiſſait pas auparavant, tels que ceux de Champagne, auxquels on a ſu donner de la couleur, la ſéve & la force de ceux de Bourgogne, & qu'on débite chez l'étranger avec un grand avantage : cette augmentation des vins a produit celle des eaux-de-vie : la culture des jardins, des légumes, des fruits, a reçu de prodigieux accroiſſemens ; & le commerce des comeſtibles avec les colonies de l'Amérique en a été augmenté. Les plaintes qu'on a de tout tems fait éclater ſur la misère de la campagne, ont ceſſé alors d'être fondées ; d'ailleurs, dans ces plaintes vagues on ne diſtingue pas les cultivateurs, les fermiers, d'avec les manœuvres : ceux-ci ne vivent que

du travail de leurs mains ; & cela eſt ainſi dans tous les païs du monde, où le grand nombre doit vivre de ſa peine. Mais il n'y a point de roïaume dans l'univers où le cultivateur, le fermier, ſoit plus à ſon aiſe qu'en France ; & l'Angleterre ſeule peut lui diſputer cet avantage : la taille proportionnelle ſubſtituée à l'arbitraire, a contribué encore depuis environ trente années à rendre plus ſolides les fortunes des cultivateurs qui poſſédent des charruës, des vignobles, des jardins. Le manœuvre, l'ouvrier, doit être réduit au néceſſaire pour travailler. Telle eſt la nature de l'homme : il faut que ce grand nombre d'hommes ſoit pauvre, mais il ne faut pas qu'il ſoit miſérable.

Le moïen ordre s'eſt enrichi à force d'induſtrie. Les Miniſtres & les courtiſans ont été moins opulens, parce que l'argent aïant augmenté numériquement de près de moitié, les appointemens & les penſions ſont reſtées les mêmes, & le prix des denrées eſt monté à plus du double. Par-là il s'eſt trouvé moins d'opulence qu'autrefois chez les grands, & beaucoup plus chez les petits ; & cela même a mis moins de diſtance entre

les hommes. Enfin, de quelque manière que les finances ſoient adminiſtrées, la France poſſéde, dans l'induſtrie de plus de vingt millions d'habitans, un threſor ineſtimable.

Fin du Tome ſecond.